

**44^e Journées
de l'École de la Cause freudienne**

15 et 16 Novembre 2014

BiblioMÈRE

Bibliographie *Être Mère*

**ÊTRE
MÈRE**

*fantasmes de maternité
en psychanalyse*

BiblioMÈRE

Bibliographie *Être Mère*

Freud

Références recueillies par

Michèle Astier, Philippe Aurat, Jean-Manuel Exposito, Guiseppe Falchi,
Nadine Farge, Christian Fontvieille, Zoubida Hammoudi, Françoise Héraud,
Bénédicte Héron, Annie Laguillaumie, Dominique Legrand,
Nicole Oudjane, Sylvie Poinas, Nadège Talbot, Bernard Walter

Coordination

Michel Héraud

Lacan

Références recueillies par

Emilie Albert, Barbara Bareau, Claire Brisson, Celine Charloton,
Nathalie Dahier, Michel Grollier, Noemie Jan, Thomas Kusmierzyk,
Marie Leblanc, Amaury Noel, Ariane Oger, Mathieu Personnic,
Matthieu Robin, Alienor Talibart, Dominique Tarasse

Coordination

Michel Grollier

| | |
|-----------------------------------------------------|--------|
| 1. <i>Sigmund Freud</i> | p. 04 |
| 2. <i>Jacques Lacan</i> | p. 47 |
| a / Écrits | p. 48 |
| b / Autres écrits | p. 51 |
| c / Séminaires | p. 53 |
| d / Autres textes | p. 65 |
| 3. <i>Jacques-Alain Miller</i> | p. 66 |
| a / Textes | p. 67 |
| b / Cours « l'Orientation Lacanienne » | p. 71 |
| 4. <i>Auteurs du Champ freudien</i> | p. 87 |
| 5. <i>Post-freudiens</i> | p. 93 |
| a / Mélanie Klein | p. 94 |
| b / Donald Woods Winnicott | p. 98 |
| 6. <i>Compléments bibliographiques</i> | p. 101 |

1.

Sigmund Freud

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

a / Le vœu d'être mère

Entre « *aspiration* » et « *crainte* » p. 05

b / Je suis mère

L'enfant comme substitut phallique..... p. 10

Devoir, désir, jouissance p. 11

Vœux de mort p. 19

c / C'est elle ma mère

L'Autre primordial p. 21

Mère-fille p. 27

Mère-fils p. 31

d / Un jour, je serai mère p. 40

e / Exceptions p. 45

1.

Sigmund Freud

1

2

3

4

5

6

a / Le vœu d'être mère

Entre « aspiration » et « crainte »

Lettres à Fliess, (1887-1904), Paris, PUF, 2006

« **Manuscrit E.** [...] Deux sortes de choses pourraient occasionner la sensation d'angoisse dans le *coïtus interruptus* : chez la femme la crainte de tomber enceinte, chez l'homme le souci de ne pas rater la manœuvre ».

p. 103

« **Manuscrit I.** [...] 7. Arrêt de la migraine pendant la grossesse, où la production est probablement dirigée ailleurs ».

p. 195

« **Lettre n°151** - 22 décembre 1897 [...] Une jeune fille, [...] est tourmentée par la représentation de contrainte suivante : Non, tu ne dois pas t'en aller, tu n'as pas encore fini, tu dois faire encore plus, [...] C'est à peine si je peux faire le détail de tout ce qui se résout pour moi (nouveau Midas !) en... merde. Cela concorde tout à fait avec la doctrine de la puanteur interne. Et tout d'abord l'argent lui-même. Je crois que cela passe par le mot «*schmutzig*» « [sordide] mis à la place de «*geizig*» [avare]. De la même manière, toutes les histoires de naissances, fausse couche, règles, en passant par le mot «Abort» («Abortus»², ramènent au lieu³ lui-même. »

p. 367

« **Lettre n°151** - 22 décembre 1897 [...] *Abort* a la double signification de « avortement » et de « cabinets, w-c. ». *Abortus* (mot latin mis en entre parenthèses) vient expliciter le premier sens de *Abort.*, note 2

p. 367

a

b

c

d

e

« **Lettre n°192** -19 février 1899 [...] Sais-tu, par ex., pourquoi X. Y. vomit de manière hystérique ? Parce que, dans sa fantaisie, elle est enceinte, parce que, dans son insatiabilité, elle ne peut se passer de porter aussi un enfant de son dernier amant de fantaisie. »

p. 433

L'interprétation du rêve, (1899), Paris, Points Seuil, 2010

« De même qu'*Hamlet* traite du rapport du fils aux parents, *Macbeth*, qui n'est pas éloigné dans le temps, repose sur le thème de l'absence d'enfant. »

p. 308

Etudes sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1956

« Fräulein Elisabeth v. R... [...] On pouvait évidemment regretter que la deuxième grossesse succédât aussi rapidement à la première, mais sa sœur qui savait que c'était là la cause de sa maladie supportait allégrement son mal en pensant que l'être aimé en était la cause ».

p. 123

« Mme Cécilie M... [...] L'éclosion de la névralgie à ce moment-là serait inexplicable si l'on refusait d'admettre que la patiente avait alors été atteinte de légères douleurs dentaires ou faciales, ce qui n'était pas invraisemblable puisqu'elle se trouvait dans les premiers mois de sa première grossesse. »

p. 142-143

**« Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », (1905),
*Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1970***

« J'ai déjà mentionné que la plupart des symptômes hystériques, lorsqu'ils ont acquis leur plein développement, expriment une situation rêvée de la vie sexuelle : scènes de rapports sexuels, grossesse, accouchement, période des couches etc. », note 3

p. 76

« Dans le rêve se trouvaient des intervalles de temps : or, le temps n'est certainement jamais une chose indifférente quand il s'agit de processus biologiques. Je demandai donc quand l'appendicite était apparue, avant ou après la scène du lac ? La réponse fut immédiate et qui résolvait d'un coup toutes les difficultés, fut celle-ci : *Neuf mois après*. Ce terme est certes caractéristique. La prétendue appendicite avait ainsi réalisé un fantasme d'accouchement par les moyens modestes dont disposait la patiente, par ses douleurs et par l'hémorragie menstruelle (3). Dora connaissait naturellement la signification de ce terme et elle ne pouvait nier le fait probable : elle aurait lu, à ce moment, les articles du dictionnaire relatifs à la grossesse et aux couches. »

p. 76-77

« Il fallait maintenant tirer les conséquences de l'existence démontrée de ce fantasme. Je dis : " Si vous accouchez neuf mois après la scène au bord du lac et que vous supportez jusqu'à ce jour les suites de ce faux pas, cela prouve que vous avez regretté inconsciemment l'issue de cette scène. Car votre fantasme de l'accouchement pré-suppose qu'il s'était alors passé quelque chose, que vous avez vécu et éprouvé tout ce que vous avez dû puiser plus tard dans le dictionnaire." »

p. 77

« Si l'analyse avait pu être poursuivie, elle aurait sans doute démontré que l'aspiration à la maternité était un obscur mais puissant motif du comportement de Dora. Les nombreuses questions qu'elle avait posées ces derniers temps semblaient être des rejets tardifs des questions provoquées par la curiosité sexuelle, questions qu'elle avait essayé de résoudre par le dictionnaire. Il faut admettre que ses lectures concernaient la grossesse, l'accouchement, la virginité et des sujets analogues. », note 2
p. 77-78

« **Les théories sexuelles infantiles** », (1907), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« De fait chez beaucoup de couples la femme répugne généralement à l'étreinte conjugale qui ne lui apporte aucun plaisir mais seulement le danger d'une nouvelle grossesse, et il se peut que la mère fournisse à l'enfant qui est censé dormir (ou qui fait semblant de dormir), une impression qui ne peut vraiment être interprétée que comme une action de défense contre un acte de violence. »

p. 23

« **Caractère et érotisme anal** », (1908), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« Une de mes patientes, que j'avais rendue attentive à ses fantasmes, me raconta qu'un jour dans la rue elle s'était soudain trouvée en larmes et que, par une brusque réflexion sur la véritable raison de ses pleurs, elle avait pu saisir le fantasme suivant : elle avait établi une relation amoureuse avec un pianiste virtuose bien connu (mais inconnu d'elle personnellement), en avait eu un enfant (elle n'avait pas d'enfant), puis avec cet enfant avait été abandonnée par lui dans la misère. C'est à cet endroit du roman qu'avaient jailli ses larmes. »

p. 150

« **Sur les types d'entrée dans la névrose** », (1912), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« Une femme voudrait renoncer à ses tendances polygamiques et à ses fantasmes de prostitution afin de devenir une fidèle compagne et une mère irréprochable pour son enfant. »

p. 178

Totem et Tabou, (1912-1913), Paris, Points Seuil, 2010

« Quand une femme se sent mère, c'est qu'un des esprits à l'affût d'une nouvelle naissance sur le lieu des esprits le plus proche a pénétré dans son corps et naît d'elle comme un enfant. Cet enfant a le même totem que tous les esprits à l'affût à cet endroit. [...] La source ultime du totémisme serait donc l'ignorance dans laquelle sont les sauvages du processus de reproduction des hommes et des animaux. En particulier l'ignorance du rôle que joue le mâle lors de la fécondation. Cette ignorance est forcément facilitée par le long intervalle qui s'interpose entre l'acte de la fécondation et la naissance de l'enfant (ou le moment où l'on sent les premiers mouvements de

l'enfant). C'est pourquoi le totémisme n'est pas une création de l'esprit masculin, mais de l'esprit féminin. »

p. 225-227

« La disposition à la névrose obsessionnelle », (1913),
Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973

« Pour des motifs bien connus, je ne peux malheureusement pénétrer aussi loin que je voudrais dans l'histoire de ce cas, et je dois me restreindre à communiquer ce qui suit : Jusqu'au début de sa maladie, la patiente avait été une femme heureuse, presque pleinement satisfaite. Désirant, en raison de sa fixation à un désir infantile, avoir des enfants, elle tomba malade quand elle se rendit compte qu'elle ne pourrait pas en avoir de l'homme qu'elle aimait exclusivement, son mari. L'hystérie d'angoisse par laquelle elle réagit à cette frustration correspondait, comme elle-même sut bientôt le comprendre, au rejet des fantasmes de tentation dans lesquels perçait le désir bien accroché d'avoir un enfant. Elle fit alors tout pour ne pas laisser deviner à son mari qu'elle était tombée malade par suite de frustration dont il était la cause. »

p. 191-192

« Analyses d'exemples de rêves », (1916-1917),
Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard,
Folio/essais, 2010

« Un monsieur qui a passé une nuit d'amour avec une femme décrit sa partenaire comme l'une de ces natures maternelles chez lesquelles perce irrésistiblement, au cours du rapport amoureux, le souhait d'avoir un enfant. »

p. 247

« Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine »,
(1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« A l'époque de l'analyse grossesse et enfantement étaient pour elle des représentations déplaisantes, également, je présume, à cause de la déformation corporelle qui va de pair avec ces choses. »

p. 268

« Psychanalyse et télépathie », (1921),
Résultats, Idées, Problèmes, tome II, Paris, PUF, 1992

« Elle devient une femme tendrement aimante, sensuellement satisfaite, la providence de sa famille. Une seule chose manque, elle n'a pas d'enfant. Elle a maintenant vingt-sept ans, est mariée depuis plus de sept ans, vit en Allemagne, et après avoir surmonté toutes ses hésitations, s'adresse à un gynécologue. Celui-ci avec la désinvolture habituelle des spécialistes, lui promet le succès si elle se soumet à une petite opération. Elle y est prête, en parle la veille au soir avec son mari. C'est le moment du crépuscule, elle veut faire de la lumière. Son mari lui demande de n'en rien faire, il a quelque chose à lui dire et préfère pour cela l'obscurité. Elle devrait décommander l'opération, c'est sa faute à lui s'ils n'ont pas d'enfants. Au cours d'un congrès médical, voilà deux ans, il a appris que certaines maladies peuvent priver l'homme de la capacité

de procréer et un examen a montré ensuite qu'il était, lui aussi, dans ce cas. Après cette révélation, l'opération n'a pas lieu. En elle se produit alors un effondrement passager qu'elle tente en vain de cacher. Elle n'a pu l'aimer que comme substitut du père, maintenant elle a appris qu'il ne pourra jamais devenir père. Trois voies s'ouvrent devant elle, toutes également impraticables : l'infidélité, le renoncement à l'enfant, la séparation d'avec son mari. Cette dernière voie n'est pas possible pour les meilleurs motifs pratiques, la seconde pour les motifs inconscients les plus forts que vous devinez aisément. Toute son enfance avait été dominée par le désir trois fois déçu d'avoir un enfant de son père. Ainsi lui reste-t-il cette issue qui la rendra si intéressante à nos yeux. Elle sombre dans une grave neurose. »

p. 17

« Rêve et télépathie » (1922), Résultats, idées, problèmes, tome II, Paris, PUF, 1992

Quand dans le rêve, une femme tire (ou veut tirer) un homme de l'eau, cela peut signifier qu'elle veut être sa mère (qu'elle le reconnaît comme son fils, comme la fille du pharaon reconnu Moïse) ou bien aussi : elle veut, par lui devenir mère, avoir de lui un fils qui, en tant que son image, est posé comme équivalent à lui. »

p. 40

Moïse et le monothéisme, (1939), Paris, Gallimard, 1967

« Le destin de Pallas Athéné est particulièrement impressionnant, car cette déesse était certainement une forme locale de la déité mère. Le bouleversement religieux la réduisit à l'état de déité fille, elle fut privée de sa propre mère et frustrée pour toujours, du fait d'une virginité imposée, de tout espoir de maternité. », note 1

p. 62

« La féminité », Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, (1933), Paris, Gallimard, juillet 1994

« Un autre changement [...] peut intervenir dans l'être de la femme après la naissance du premier enfant du couple. Sous l'impression de sa première maternité, une identification avec sa propre mère – à laquelle la femme avait répugné jusqu'au mariage – peut se trouver ranimée et attirer à elle toute la libido disponible [...]. Le fait que le facteur ancien du manque de pénis n'a toujours pas perdu sa vigueur se révèle dans la réaction différente de la femme à la naissance d'un fils ou d'une fille. Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée. C'est d'ailleurs la plus parfaite, la plus facilement libre d'ambivalence de toutes les relations humaines. Sur le fils, la mère peut transférer toute l'ambition qu'elle a dû réprimer chez elle, attendre de lui la satisfaction de tout ce qui lui est resté de son complexe de masculinité. Même un mariage n'est pas assuré avant que la femme ne soit parvenue à faire, du mari aussi, son enfant et à se comporter vis-à-vis de lui en mère. »

p. 178-179

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

b / Je suis mère

L'enfant comme substitut phallique

1

2

3

4

5

6

« **La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes** », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Mais l'expérience montre également que les femmes auxquelles le don de la sublimation de la pulsion n'échoit en partage que dans une faible proportion, en tant qu'elles sont les porteuses des intérêts sexuels de l'humanité, les femmes qui peuvent sans doute se satisfaire d'un nourrisson comme substitut d'objet sexuel, mais ne peuvent se satisfaire d'un enfant qui grandit, les femmes dis-je, déçues par le mariage tombent dans des sévères névroses qui assombrissent toute leur vie. »

p. 39

« **Pour introduire le narcissisme** », (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Et même pour les femmes narcissiques qui restent froides envers l'homme, il est une voie qui les mène au plein amour d'objet. Dans l'enfant qu'elles mettent au monde, c'est une partie de leur propre corps qui se présente à elles comme un objet étranger auquel elles peuvent maintenant, en partant de leur narcissisme, vouer le plein amour d'objet. »

p. 95

« **Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal** », (1917), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Chez d'autres femmes rien ne laisse indiquer ce désir du pénis ; sa place est prise par le désir d'avoir un enfant, dont la frustration dans la vie peut alors déclencher la névrose. C'est comme si ces femmes avaient saisi – ce qui peut pourtant avoir été impossible comme motif – que la nature a donné à la femme un enfant comme substitut de l'autre chose, dont elle a dû la frustrer. »

p. 108

a

b

c

d

e

Devoir, désir, jouissance

Etudes sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1956

« Un enfant très malade finit pas s'endormir. Sa mère fait l'impossible pour se tenir tranquille, pour ne pas le réveiller ; mais justement à cause de cette décision, elle émet un claquement de la langue («contre-volonté hystérique») qui se répète ultérieurement. »

p. 2

« Mme Emmy Von N... [...] elle avait été élevée avec soin, mais aussi avec rigueur, par une mère sévère et d'un dynamisme débordant. »

p. 36

« Elle accepte, sans rien y objecter, ma proposition de se séparer de ses deux filles qui ont une gouvernante et d'entrer dans une maison de santé où je pourrai, tous les jours, venir la voir. »

p. 37

« elle s'était reprochée d'abandonner ses filles. [...] Quant au tic, elle l'avait depuis cinq ans, à partir du jour où, assise près du lit de sa fille cadette très souffrante, elle avait décidé de se tenir tout à fait tranquille. »

p. 40

« Peu de temps après, alors qu'elle se trouvait encore au lit après ses couches et avait son bébé auprès d'elle, son mari qui était assis à une petite table près du lit et prenait son petit déjeuner, se leva soudain, la regarda d'un air bizarre, fit quelque pas, et tomba par terre, mort. [...] Ensuite, le bébé, alors âgé de quelques semaines, tomba gravement malade et le demeura pendant six mois, alors qu'elle-même devait rester alitée avec une forte fièvre. »

p. 46

« Ensuite, elle s'était dit que si son bébé ne l'avait pas retenue au lit, elle aurait pu soigner son époux, et alors, pendant trois ans, elle avait détesté cette enfant. »

p. 48

« "Je vous ai dit que je n'avais pas aimé la petite, mais il faut ajouter que rien dans mon comportement n'aurait pu le faire soupçonner. J'ai fait tout ce qui était nécessaire. Maintenant encore, je continue à me reprocher de préférer l'aînée." »

p. 49

« Pendant l'hypnose, elle avoue avoir encore de temps en temps des craintes au sujet de ses enfants, elles pourraient tomber malades, cesser de vivre. »

p. 55

« La fille aînée qui, dès leur premier séjour à Vienne, avait, à l'image de la mère, souffert de crampes à la nuque, de légers états hystériques et surtout de douleurs en marchant, par suite d'une rétroversion de l'utérus, [...]. Quelques temps après son retour

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

à la maison, les douleurs réapparurent et Mme Emmy s'adressa au gynécologue de la ville universitaire la plus proche, qui fit appliquer à la fillette un traitement à la fois local et général. Ce traitement eut pour conséquence de provoquer chez cette enfant de graves troubles nerveux. [...] La mère, toujours à la fois soumise et méfiante, avait confié son enfant aux médecins et se faisait après le malheureux échec de ce traitement les reproches les plus sanglants. »

p. 59-60

« Quand je la vis pour la première fois dans cette sorte d'état, elle était étendue, les traits contractés, sur un divan, ne cessant de se contorsionner, se prenant le front entre les mains et prononçant en même temps d'un ton suppliant et désespéré le nom d'«Emmy» qui était le sien et celui de sa fille aînée. »

p. 62

« *“Quand j'étais enfant, il arrivait souvent que par caprice je refusais de manger ma viande. Ma mère se montrait alors très sévère et j'étais obligée, en châtiment, de manger ma viande quelques heures plus tard sur l'assiette où elle était restée.”* »

p. 64

« Sa fille aînée dont elle avait coutume de clamer le nom pendant ses crises de «tempête dans la tête» traversait à cette époque une phase de développement anormal, montrait une ambition démesurée hors de proportion avec ses faibles dons, devenait insubordonnée, allant jusqu'à se livrer sur sa mère à des voies de fait. »

p. 65

« Elle m'avoua un jour ne s'être pas remariée parce que, étant donné sa grosse fortune, elle n'avait jamais été assez sûre du désintéressement de ses soupirants, et aussi parce qu'elle se serait reproché de léser les intérêts de ses deux filles en contractant une nouvelle union. »

p. 81

« Ce ne fut qu'au bout d'un quart de siècle que je pus, à nouveau, avoir des nouvelles de Mme v. N... Sa fille aînée, celle pour qui j'avais fait de si fâcheux pronostics, m'écrivit pour me prier de lui fournir un rapport sur l'état mental de sa mère à l'époque où je l'avais traitée. Elle voulait lui intenter un procès et me la dépeignait comme une despote cruelle, ne méritant aucun ménagement. Mme v. N... avait chassé ses deux enfants et leur refusait toute aide matérielle (dans leur indigence). »

p. 82 (note 1)

« Miss Lucy R... [...] *“En dehors de l'affection des enfants, y a-t-il quelque chose d'autre qui vous attache à cette maison ? ” – “ Oui, à son lit de mort, j'avais promis à la mère des enfants, qui est une parente éloignée de ma mère, de me consacrer aux petites de toute mon âme, de ne pas les abandonner et de leur tenir lieu de maman. En donnant ma démission je trahissais ma promesse. ”* »

p.90

« Frl. Rosalie H... [...] A la mort de sa tante, Rosalie devint la protectrice des orphelins opprimés par leur père. Elle prit son devoir au sérieux, fit front à tous les conflits dans lesquels l'entraînait sa situation tout en ayant le plus grand mal à étouffer la haine et le mépris que lui inspirait son oncle. »

p. 135-136

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, (1903), Paris, Gallimard, 1986

« Dans le cas de Léonard, nous croyons maintenant connaître le contenu réel de la fantaisie ; la substitution du vautour à la mère indique que l'enfant s'est senti privé du père et qu'il s'est trouvé seul avec la mère. »

p.103

« Ainsi, à la façon de toutes les mères insatisfaites, mit-elle son jeune fils à la place de son mari et lui ravit-elle par une maturation trop précoce de son érotisme une part de sa virilité. L'amour de la mère pour son nourrisson est quelque chose qui a une bien plus grande profondeur que son affection ultérieure pour l'enfant adolescent. Cet amour possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, [...] et s'il représente l'une des formes du bonheur accessible à l'être humain, cela ne provient pas pour la moindre part de la possibilité de satisfaire sans reproche également des motions de désir depuis longtemps refoulées et qu'il convient de désigner comme perverses. »

p. 146

« Car la tendresse de la mère lui fut fatale, détermina son destin et les privations qui l'attendaient. »

p. 145

« Sa naissance illégitime le soustrait, peut-être jusqu'à l'âge de cinq ans, à l'influence de son père et le livre à la tendre séduction de la mère dont il est l'unique consolation. »

p. 170

« La fixation à la mère [...] reste conservée dans l'inconscient, mais y demeure provisoirement en état d'inactivité. »

p. 171

Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905), Paris, Gallimard, 1987

« Le commerce de l'enfant avec la personne qui le soigne est pour lui une source continue d'excitation sexuelle et de satisfaction partant des zones érogènes, d'autant plus que cette dernière – qui, en définitive, est en règle générale la mère – fait don à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, le caresse, l'embrasse et le berce, et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière. La mère serait probablement effrayée si on lui expliquait qu'avec toutes ses marques de tendresse elle éveille la pulsion sexuelle de son enfant et prépare son intensité future. Elle considère ses actes comme « pur amour » asexuel, puisqu'elle évite soigneusement d'apporter aux parties génitales de l'enfant plus d'excitations qu'il n'est indispensable pour les soins corporels. »

p.166

« La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« La femme névrosée, insatisfaite par son mari, est une mère hyperprotectrice et hyperanxieuse pour son enfant auquel elle transfère son besoin d'amour et elle éveille en lui une précocité sexuelle. »

p. 44

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967

« A l'âge de 3 ans ½, il est surpris par sa mère, la main au pénis. Celle-ci menace : "Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A... qui te coupera ton fait-pipi. Avec quoi feras-tu alors pipi ?" »

p. 95

« Maman. — Si tu veux vraiment quitter papa et maman, prends ton manteau et ta culotte et... adieu ! [...] Notre petit Hans s'est comporté, en face du défi de sa mère, comme un vrai petit homme, malgré ses velléités d'homosexualité. »

p. 102

« Sans doute le terrain [des troubles nerveux] a-t-il été préparé de par une trop grande excitation sexuelle due à la tendresse de sa mère. »

p.105

« Nous devons aussi prendre le parti de la mère de Hans, si bonne et si dévouée. Le père l'accuse, non sans apparence de raison, d'avoir amené l'éclosion de la névrose par sa tendresse excessive pour l'enfant et par son trop fréquent empressément à le prendre dans son lit. Nous pourrions aussi bien lui reprocher d'avoir précipité le processus du refoulement en repoussant trop énergiquement les avances de l'enfant ("c'est un cochonnerie"). Mais elle avait à remplir un rôle prescrit par le destin et sa position était difficile. »

p. 110

« Ce fantasme nous fait voir deux choses ; en premier lieu, que les reproches de sa mère ont, en leur temps, exercé une puissante influence sur Hans »

p. 113

« Si cette pensée "car il est enraciné" est une consolation et un défi, elle rappelle la vieille menace faite par sa mère à Hans. »

p. 115

« Dans les jours qui suivirent, la mère de Hans m'écrivit à diverses reprises pour m'exprimer sa joie de la guérison de son fils. »

p. 164

« Voilà sans doute pourquoi une menace de sa mère ne tendant à rien de moins qu'à la perte du "fait-pipi", est aussitôt repoussée de la pensée de Hans et ne peut que plus tard manifester ses effets. L'intervention de sa mère avait été motivée par le fait que Hans aimait à se procurer des sensations agréables en touchant son membre. »

p. 169

« Quand une mère rapporte de son enfant qu'il est "nerveux", dans 9 cas sur 10 on peut être sûr que l'enfant est affecté d'une des formes de l'angoisse ou de plusieurs de celles-ci. »

p. 176

L'Homme aux rats – Journal d'une analyse, (1909), Paris, PUF, 1974

« Élise Feuerbach [sœur de cet enfant et amie de l'Homme aux rats], [...] Contraste entre l'amour maniéré de la mère contre [sic] son fils idiot et son comportement avant sa naissance : elle aurait été responsable de l'infirmité de son enfant pour s'être trop serrée, car elle était honteuse de cet enfant tardif ».

p. 119

« Il y a peu d'années encore, envers [sic] sa sœur la plus jeune, lorsqu'elle dormait dans sa chambre à lui, il l'a découverte le matin de sorte qu'on voyait tout. C'est alors que sa mère se met sur les rangs, comme un obstacle à son activité sexuelle, pour avoir assumé ce rôle depuis la mort de son père. Elle le protégeait contre la séduction bien intentionnée de la part d'une femme de chambre, Maria. »

p. 145

« Il rappelle à ce propos que son père était volontiers vulgaire et aimait beaucoup des mots comme "cul" et "chier", à propos de quoi sa mère affichait toujours son épouvante. Une fois il essaya d'imiter son père, et cela l'entraîna dans une action honteuse restée impunie. Il était un grand petit saligaud et un jour, quand il avait onze ans, sa mère décida de le laver à fond. Il pleura de honte et dit : "Où vas-tu me froter encore ? Peut-être au cul ?". Cela lui aurait valu le châtement le plus sévère de la part de son père, si sa mère ne l'avait pas sauvé. »

p. 163

« Compulsion au bavardage : en général, il ne parlait pas beaucoup avec sa mère, mais à cette époque il se forçait, pendant ses promenades avec elle, à lui parler sans cesse, passant du coq à l'âne dans ses propos et disant beaucoup de sottises, racontait-il d'une façon plus générale ; mais, d'après un exemple, celles-ci provenaient manifestement de sa mère. »

p. 215

Totem et Tabou, (1912-1913), Paris, Points Seuil, 2010

« La réserve [en Mélanésie] entre une mère et son fils s'accroît avec les années, tout en étant plutôt le fait de la mère. Quand elle lui apporte quelque chose à manger, elle ne le lui donne pas elle-même, mais le dépose devant lui, tout comme elle ne s'adresse pas à lui familièrement : elle ne le tutoie pas – comme c'est le cas chez nous – mais le vouvoie. »

p. 54

« Alors que les besoins psychosexuels de la femme sont supposés être satisfaits dans le cadre du mariage et de la vie de famille, c'est là qu'elle est toujours menacée d'insatisfaction du fait de l'expiration prématurée de la relation conjugale et de la platitude de sa vie affective. La mère vieillissante s'en protège par empathie avec ses enfants, par identification avec eux, en faisant siennes les expériences affectives qu'ils vivent.

[...] Chez la mère, cette empathie avec sa fille va souvent si loin qu'elle tombe amoureuse de l'homme aimé par celle-ci, ce qui, dans les cas les plus criants, du fait de la vive résistance à cette disposition affective, entraîne des formes graves de névrose. »

p. 62-63

Vue d'ensemble des névroses de transfert, (1914), Paris, Gallimard, 1984

« L'amour, et particulièrement l'amour des mères narcissiques, a certainement opposé résistance au sacrifice des nouveau-nés. »

p. 36

« Atkinson (1903) a déjà indiqué la voie en soulignant que seuls les fils aînés eurent à redouter l'entière persécution de la part du père, cependant que le plus jeune – schématiquement – avait une chance d'échapper à ce destin et de devenir le successeur du père, grâce à l'intercession de la mère mais surtout par suite du vieillissement du père et de son besoin d'aide. »

p. 40

« Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », (1915), Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973

« Lorsque la mère inhibe ou arrête l'activité sexuelle de sa fille elle remplit une fonction normale, ébauchée par les relations infantiles, qui possède de fortes motivations inconscientes et a trouvé la sanction de la société. [...] En tout cas les manifestations de la réaction névrotique ne sont pas déterminées par la relation présente à la mère actuelle, mais par les relations infantiles à l'image maternelle originaire.»

p. 214

« La vie sexuelle humaine », (1916-1917), Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Les personnes qui s'occupent de l'enfant, et ne visent aucune prise de position théorique, semblent porter sur le sucer un jugement similaire. Elles ne doutent pas que cela ne serve qu'à un gain de plaisir, le rangent parmi les polissonneries de l'enfant et contraignent l'enfant, par des impressions pénibles, à y renoncer, s'il ne veut pas abandonner cette polissonnerie de lui-même. »

p. 397-398

« Les voies de la formation des symptômes », (1916-1917), Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Quand c'est la mère ou une autre personne féminine qui énonce la menace [de castration], elle s'en remet habituellement pour son exécution au père ou au médecin. »

p. 469

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'Homme aux loups) », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970

« Lorsqu'il eut atteint l'âge de 4 ans ½ sans que son état d'irritabilité et d'angoisse se fût amélioré, sa mère résolut de lui apprendre l'histoire sainte, dans l'espoir de le distraire et d'élever son âme. Elle y réussit ; cette initiation mit fin à la phase précédente, mais entraîna le remplacement des symptômes d'angoisse par des symptômes obsessionnels. »

p. 369

« "Dysenterie" était évidemment pour lui le nom de la maladie dont il avait entendu sa mère se plaindre, de la maladie avec laquelle "on ne pouvait pas vivre" ; sa mère pour lui ne souffrait pas des organes génitaux, mais de l'intestin. Sous l'influence de la scène primitive, il en vint à conclure que sa mère avait été rendue malade par ce que son père avait fait avec elle (1), et sa propre peur d'avoir du sang dans ses selles, d'être malade comme sa mère, correspondait au refus de l'identification à sa mère dans cette scène sexuelle, ce même refus avec lequel il s'était éveillé du rêve. Mais la peur témoignait encore de ce que, dans l'élaboration ultérieure de la scène primitive, il s'était mis à la place de sa mère et lui avait envié cette relation au père. »

p. 383

« La peur de la mort qui avait, à cette occasion, été invoquée afin de le protéger, se manifesta à nouveau plus tard, lorsque sa mère le mit en garde contre le danger de la dysenterie. »

p. 401

« Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« La position de la mère n'était aussi facile à percer. Elle était une femme encore dans la jeunesse et qui manifestement, ne voulait pas renoncer à la prétention de plaire elle-même par sa beauté. Une seule chose était claire, c'est qu'elle ne prenait pas les transports de sa fille aussi tragiquement que le père, et qu'elle était loin de s'en offusquer au même point que lui. [...] elle traitait ses enfants de manière fort inégale, était particulièrement dure avec sa fille et d'une tendresse outrée avec ses trois garçons, dont le plus jeune, né sur le tard, n'avait pas encore trois ans à l'époque. »

p. 247-248

« Psychologie des foules et analyse du Moi », (1921), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« Elle [la pulsion grégaire] concerne la mère, plus tard d'autres intimes, et elle est l'expression d'une nostalgie inassouvie dont l'enfant ne sait encore rien faire d'autre que la transformer en angoisse. »

p. 185

« Dostoïevski et le parricide », (1928), *Résultats, Idées, Problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992

« un fantasme de désir de la période de la puberté, fantasme qui reste conscient comme souvenir chez de nombreuses personnes. [...] Le fantasme tient en ceci : la mère pourrait elle-même initier le jeune homme à la vie sexuelle pour le préserver des dommages redoutés de l'onanisme. [...] Il est vrai que la nouvelle de Zweig est racontée par la mère, non par le fils. Cela doit flatter le fils de penser : si la mère savait à quels dangers l'onanisme me conduit, elle m'en préserverait certainement en m'autorisant à diriger toute ma tendresse sur son corps à elle. L'équivalence de la mère avec la putain, effectuée par le jeune homme dans la nouvelle de Zweig, est en connexion avec le même fantasme ».

p. 178

« [La mère, veuve] elle n'avait pas échappé, en tant que mère, à son transfert d'amour, tout à fait inconscient sur le fils ».

p 179

« La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1933), Paris, Gallimard, 1994

« Même dans le domaine de la vie sexuelle humaine, vous ne pouvez pas ne pas noter combien il est insuffisant de faire coïncider le comportement masculin avec l'activité, le comportement féminin avec la passivité. La mère est, dans tous les sens du terme, active face à l'enfant ; même de l'allaitement, vous pouvez aussi bien dire : elle allaite l'enfant que : elle se laisse téter par l'enfant. »

p. 154

« Un exemple de travail psychanalytique », (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967

« Celle-ci ne se contente pas de nourrir, elle soigne l'enfant et éveille ainsi en lui maintes autres sensations physiques agréables et désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. »

p. 60

« La mère comprend très bien que l'excitation sexuelle de son petit garçon se rapporte à elle-même. Un beau jour elle se dit qu'il ne faut pas laisser les choses aller ainsi et croit bien faire en lui interdisant les pratiques masturbatoires. L'interdiction a peu d'effet et n'entraîne tout au plus qu'une modification du procédé d'auto-satisfaction. Finalement, la mère adopte les grands moyens. Elle menace l'enfant de lui enlever l'objet du délit et, généralement, pour rendre sa menace plus terrifiante, plus croyable, elle déclare laisser au père le soin de l'exécuter et annonce qu'elle va tout raconter à ce dernier, qui ensuite se chargea, dit-elle, de couper le pénis. »

p. 61-62

Vœux de mort

Lettres à Fliess, (1887-1904), Paris, PUF, 2006

« Manuscrit N – sur les impulsions hostiles^o[...] : « Il semble que ce souhait de mort se tourne chez le fils contre le père, chez les filles contre la mère ».

p. 137

« Les psychonévroses de défense », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« Une jeune femme qui, après cinq ans de mariage, n'avait qu'un enfant, se plaignait à moi de l'impulsion obsédante à se jeter de la fenêtre ou d'un balcon, et de la crainte, à la vue d'un couteau aiguisé, d'en frapper son enfant. »

p. 10-11

L'interprétation du rêve, (1899), Paris, Points Seuil, 2010

« Nous sommes amenés à la solution de cette difficulté en découvrant que le plus grand nombre, et de loin, des rêves de mort des parents concernent la partie du couple parental qui partage le sexe du rêveur, et que donc l'homme rêve le plus souvent de la mort du père, et la femme de la mort de la mère. »

p. 297

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, Gallimard, Folio/essais, Paris, 2011

« Cette femme, mariée très jeune, avait reçu pour tout héritage de son mari, [...] deux enfants dont les médecins avaient dit, de façon répétée, qu'ils avaient une hérédité paternelle très chargée et qu'ils étaient anormaux. [...] Le fait que l'anormalité des enfants se trouve ici mise en relation avec le désir de mort à l'encontre de l'oncle et se condense avec cet élément à la fois soumis au refoulement considérablement plus puissant et possédant une valeur psychique plus grande nous laisse supposer qu'il existe une deuxième détermination de ce lapsus, à savoir *le désir de mort contre ses enfants anormaux*. »

p. 187

« Mme X., qui appartient à la bonne bourgeoisie, est mariée et a trois enfants. [...] L'histoire en question était un avortement, qu'avec l'accord de son mari [...] elle avait fait commencer par une faiseuse d'anges et terminer par un médecin spécialiste. "Très souvent, je me fais ce reproche : mais enfin tu as fait tuer ton enfant, et j'étais angoissée à l'idée que tout cela pourrait quand même ne pas rester impuni." »

p. 304-307

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », (1916), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Folio essais, 2005

« Un personnage qui s'effondre après avoir atteint le succès pour lequel il avait lutté avec une énergie imperturbable, c'est la lady Macbeth de Shakespeare. Il n'y a tout d'abord en elle aucune hésitation, aucun signe de combat intérieur, aucune autre aspiration que celle de vaincre les scrupules de son époux ambitieux et pourtant compatissant. Au projet de meurtre elle veut sacrifier même sa féminité, sans apprécier le rôle décisif qui devra échoir à cette féminité quand il s'agira de consolider ce qui était le but de son ambition et avait été atteint par le crime. (Acte, scène 5 :) Ah venez, vous esprits, qui veillez aux pensées mortelles, faites-moi sans mon sexe, / ... Venez à mes seins de femme prendre mon lait comme fiel, vous instruments meurtriers ! / Acte (I, scène 7 :) J'ai allaité et sais / Combien est d'aimer le petit qui me trait. / J'aurais, tandis qu'il souriait à mon visage, / Arraché le mamelon à sa gencive édentée / Et fait éclater son cerveau, si j'avais juré comme vous avez juré. »

p. 149-150

Inhibition symptôme et angoisse, (1925), Paris, PUF, 1981

« Par exemple la femme hystérique qui traite ses enfants, qu'au fond elle hait, avec une tendresse excessive, ne devient pas pour autant plus aimante dans l'ensemble que d'autres femmes, ni même plus tendre avec d'autres enfants. »

p. 86

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

c / C'est elle ma mère

L'Autre primordial

1

2

3

4

5

6

Lettres à Fliess, (1887-1904), Paris, PUF, 2006

« Lettre n°170 – 20 juin 1898 –, [sur une nouvelle de C. F. Meyer], [...] Si la sœur n'est pas l'enfant de la mère, on est en effet débarrassé du reproche. [...] D'où tire-t-on maintenant le matériel de l'infidélité, de l'enfant illégitime, etc. pour forger ce roman ? [...] C'est pourquoi, dans toutes les analyses, il nous est donné d'entendre deux fois la même histoire, une fois en tant que fantaisie se rapportant à la mère, la seconde fois en tant que souvenir réel concernant la servante. [...] cette partie du roman sert à se venger de la sévère Madame Mère [...]. Dans le roman, comme dans la nouvelle, c'est la mère qui est surprise et qui, ayant été démasquée, est jugée. [...] Le ressentiment à l'égard de la mère fait d'elle, dans la nouvelle, la belle-mère. Donc dans chacun de ses traits il y a identité [de la nouvelle] et des romans de vengeance et de soulagement que mes hystériques fabriquent contre leur mère si ce sont des garçons. »

p. 404-405

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, (1903), Paris, Gallimard, 1986

« Un autre trait incompris de la fantaisie d'enfance de Léonard requiert tout d'abord notre intérêt. Nous ramenons notre interprétation de cette fantaisie au fait de recevoir la tétée de sa mère et nous trouvons la mère remplacée par un...vautour. »

p. 98

« La mère qui fait téter l'enfant – mieux : que l'enfant tète – est transformée en vautour qui met sa queue dans la bouche de l'enfant. »

p. 107

« Il y eut certes un temps où l'organe génital masculin fut trouvé compatible avec la figuration de la mère. »

p. 110

« L'hypothèse enfantine du pénis maternel est donc la source commune d'où procède la formation androgyne des divinités maternelles ».

p. 115

a

b

c

d

e

« Le roman familial du névrosé », (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« Quand l'enfant parvient en outre à la connaissance de la différence entre le père et la mère en ce qui concerne la sexualité, lorsqu'il saisit que *pater semper incertus* est tandis que la mère est *certissima*, alors le roman familial subit une restriction particulière : il se borne alors, en effet, à placer haut le père sans plus mettre en doute le fait, désormais irrévocable, que l'enfant descend de la mère. [...] Avec la connaissance des processus sexuels apparaît la tendance à se figurer des situations érotiques ; la force de pulsion qui intervient ici est le désir de mettre la mère, objet de la curiosité sexuelle suprême, dans la situation d'être secrètement infidèle, d'avoir des liaisons amoureuses cachées. »

p. 159

« Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », (1912), *La vie sexuelle*, 1969

« Ce que je vais dire est déplaisant à entendre et au surplus paradoxal, mais on est pourtant forcé de le dire : pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur. »

p. 61

« Pour introduire le narcissisme », (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard ; mais cet étayage continue à se révéler dans le fait que les personnes qui ont affaire avec l'alimentation, les soins, la protection de l'enfant deviennent les premiers objets sexuels ; c'est en premier lieu la mère ou son substitut. »

p. 93

« Analyses d'exemples de rêves », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Cela signifie manifestement que les câlins avec la mère sont également quelque chose qui n'est pas permis, comme fumer le samedi pour un juif pieux. »

p. 239

« La vie sexuelle humaine », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Si le nourrisson pouvait s'exprimer, il reconnaîtrait sans doute l'acte de téter le sein de la mère comme ce qui est de loin le plus important dans sa vie. »

p. 398

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Téter le sein de la mère devient le point de départ de toute la vie sexuelle, le modèle jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, auquel le fantasme fait assez souvent retour dans les périodes de dénuement. Cela inclut le sein de la mère comme premier objet de la pulsion sexuelle ; je ne peux vous transmettre aucune représentation de l'importance qu'a ce premier objet pour toute trouvaille d'objet (Objektfindung) ultérieure, quels profonds effets il manifeste, au travers de ses mutations et substitutions, jusque dans les domaines de notre vie psychique les plus éloignés de lui. »

p. 398

« Également quand il découvre des traces de sang dans le lit et le linge de la mère, il les prend comme preuves d'une blessure infligée par le père. »

p. 404

**« Évolution de la libido et organisations sexuelles », (1916-1917),
Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard,
Folio/essais, 2010**

« Ainsi, le premier objet de la composante orale de la pulsion sexuelle est le sein de la mère, qui satisfait le besoin nutritif du nourrisson. »

p. 418

« pendant les années d'enfance qui précèdent la période de latence, le processus est parvenu à une certaine conclusion, l'objet trouvé s'avère être presque identique au premier objet de la pulsion du plaisir oral, acquis par étayage. C'est, sinon le sein de la mère, du moins la mère. Nous nommons la mère le premier objet d'amour. [...] À l'époque où la mère devient objet d'amour, a du reste déjà commencé chez l'enfant le travail psychique du refoulement, qui dérobe à son savoir la connaissance d'une partie de ses buts sexuels. Or, c'est à ce choix de la mère comme objet d'amour que se rattache tout ce qui, sous le nom de "complexe d'Œdipe", a pris tant d'importance dans l'élucidation psychanalytique des névroses ».

p. 419

« La mère subvient à tous les besoins de l'enfant, et l'enfant a pour cette raison intérêt à ce qu'elle ne s'occupe pas d'une autre personne. »

p. 422-423

« Si le petit montre la curiosité sexuelle la moins voilée qui soit vis-à-vis de sa mère, s'il réclame de dormir la nuit auprès d'elle, s'il veut imposer sa présence pendant sa toilette, ou s'il entreprend même des tentatives de séduction, comme la mère peut si souvent le constater et le relater en riant, la nature érotique du lien à la mère est bien à l'abri de tout doute. On ne doit pas oublier non plus que la mère déploie la même sollicitude à l'égard de sa fillette sans obtenir le même effet, et qu'assez souvent, le père rivalise avec elle d'empressement auprès du petit garçon, sans qu'il réussisse à acquérir lui-même la même importance que la mère. »

p. 423

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Les voies de la formation des symptômes », (1916-1917),
Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard,
 Folio/essais, 2010

« Le même enfant qui a tété avec avidité le lait du sein de sa mère a coutume de manifester, quelques années plus tard, à l'encontre de la consommation de lait une forte aversion, dont le dépassement pose des problèmes à l'éducation. Cette aversion s'accroît jusqu'à la répulsion, si le lait ou la boisson qui en contient est recouvert d'une petite peau. Il n'est peut-être pas à exclure que cette peau provoque le souvenir du sein de la mère autrefois si ardemment désiré. Dans l'intervalle se situe, il est vrai, l'expérience du sevrage, aux effets traumatiques. »

p. 465

« L'angoisse », *Conférences d'introduction à la psychanalyse,*
 (1916-1917), Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Nous reconnâtrons comme riche de corrélations possibles le fait que ce premier état d'angoisse soit issu de la séparation d'avec la mère. »

p. 502

« A vrai dire, l'enfant s'effraie de cette silhouette étrangère parce qu'il se règle sur la vue de la personne familière et aimée, au fond, la mère. »

p. 515

« Les premières phobies de situation des enfants sont celles qui les saisissent devant l'obscurité et la solitude ; la première persiste souvent tout au long de la vie, les deux ont en commun le manque de la personne aimée qui prodigue les soins, donc de la mère. »

p. 516

« Le tabou de la virginité », 1918, *La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969*

« Le tabou de la virginité, ainsi qu'une partie de sa motivation, a trouvé sa plus puissante description dans une figure dramatique comme la Judith de la tragédie de Hebbel, *Judith et Holopherne*. Judith est une jeune femme dont la virginité est protégée par un tabou. [...] Je ne toucherai pas à l'explication donnée par Sadger des raisons pour lesquelles la Judith veuve de la Bible devait devenir une vierge veuve. Il indique qu'il est dans le dessein des fantasmes enfantins de nier les rapports sexuels entre les parents et de faire de la mère une vierge intacte. »

p. 79

« Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse,*
 Paris, P.B. Payot, 1981

« et surtout il ne pleurait jamais quand sa mère l'abandonnait pendant des heures, bien qu'il fût tendrement attaché à cette mère qui ne l'avait pas seulement nourri elle-même, mais encore élevé et gardé sans aucune aide extérieure ».

p. 52

« pour permettre le départ de sa mère sans manifester d'opposition. [...] Le départ de la mère n'a pas pu être agréable à l'enfant ou même seulement lui être indifférent. »
p. 53

« Un jour où sa mère avait été absente pendant de longues heures, elle fut saluée à son retour par le message *Bébé o-o-o*, qui lui parut d'abord inintelligible. », note 2
p. 53

« l'enfant pourrait satisfaire une impulsion, réprimée dans la vie quotidienne, à se venger de sa mère qui était partie loin de lui. [...] il manifestait de la façon la plus évidente qu'il ne voulait pas être dérangé dans la possession exclusive de la mère. »
p. 54

« L'organisation génitale infantile », (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Plus tard, lorsque l'enfant s'attaque aux problèmes de l'origine et de la naissance des enfants, lorsqu'il devine que seules les femmes peuvent enfanter, alors seulement la mère est aussi dessaisie du pénis, et parfois des théories très compliquées sont échafaudées pour expliquer l'échange du pénis contre un enfant. Dans tout cela l'organe génital féminin semble n'être jamais découvert. Comme nous le savons, l'enfant vit dans le ventre (intestin) de la mère et est mis au monde par l'orifice intestinal. »
p.116

« Le Moi et le Ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« C'est d'ailleurs encore la même situation qui se trouvait au fondement du premier grand état d'angoisse, celui de la naissance, et de l'angoisse-nostalgie infantile, celle de la séparation d'avec la mère protectrice. »
p. 274

***Inhibition symptôme et angoisse*, (1925), Paris, PUF, 1981**

« La première expérience d'angoisse, chez l'homme tout au moins, est la naissance, qui signifie objectivement la séparation de la mère et pourrait être comparée à une castration de la mère (selon l'équation enfant = pénis). Maintenant, il serait évidemment très satisfaisant que l'angoisse soit répétée, lors de chaque séparation ultérieure, comme symbole de séparation ; mais malheureusement un fait nous empêche d'utiliser cette concordance : la naissance n'est pas vécue subjectivement comme séparation de la mère car celle-ci, est, en tant qu'objet, complètement inconnue du fœtus absolument narcissique. »

p. 54

« L'angoisse apparaît donc ici comme réaction à l'absence ressentie de l'objet, et les analogies s'imposent tant avec l'angoisse de castration, qui a aussi pour contenu la séparation d'un objet tenu en haute estime, qu'avec l'angoisse la plus originaire ("l'angoisse originaire" de la naissance) qui est survenue lors de la séparation de la mère. »

p. 61

« Si le nourrisson manifeste un désir si vif de percevoir la mère, ce n'est que parce qu'il sait par expérience qu'elle satisfait tous ses besoins sans délai. »

p. 61

« Dans l'un et l'autre cas la réaction d'angoisse apparaît ; elle s'avère encore appropriée chez le nourrisson, en ce que la décharge orientée vers les muscles de la respiration et de la phonation sert maintenant à appeler la mère, de même que jadis elle avait servi à déclencher l'activité des poumons et par là à éliminer les excitations intérieures. »

p. 62

« La vie intra-utérine et la première enfance sont bien plus en continuité que ne nous le laisse croire la césure frappante de l'acte de la naissance. L'objet maternel psychique remplace pour l'enfant la situation fœtale biologique. Ce n'est pas une raison pour oublier que dans la vie intra-utérine la mère n'était pas un objet pour le fœtus, et qu'il n'y avait alors pas d'objets. »

p. 62-63

L'avenir d'une illusion, (1927), Paris, Points Seuil, 2011

« Ainsi la mère, qui satisfait la faim, devient le premier objet d'amour et certainement aussi la première protection contre tous les dangers indéterminés qui menacent dans le monde extérieur, nous pouvons dire la première protection contre l'angoisse. Dans cette fonction, la mère est bientôt relayée par le père plus fort, et le demeure durant toute l'enfance. »

p. 68

Malaise dans la civilisation (1930), Paris, Points Seuil, 2010

« Il ne peut qu'être impressionné le plus fortement par le fait que certaines des sources d'excitation, dans lesquelles il reconnaîtra plus tard des parties de son corps, puissent lui communiquer à tout moment des sensations, alors que d'autres se soustraient par moments à lui – y compris ce qu'il désire le plus : le sein maternel – et ne peuvent être ramenés à lui que par des cris de réclamation. »

p. 47-48

« [...] l'habitation un substitut du corps maternel, cette première demeure, vraisemblablement encore et toujours désirée, où l'on était en sûreté et se sentait bien [...] ».

p. 87

« elle [l'agressivité] est au fond de toutes les relations de tendresse et d'amour entre les êtres, peut-être à la seule exception de celle qu'entretient une mère avec son enfant mâle. »

p. 122-123

« Sur la sexualité féminine », (1931), La vie sexuelle, Paris, PUF, 1969

« Chez l'homme, la mère est le premier objet d'amour – du fait que c'est elle qui donne la nourriture et prodigue les soins corporels – et elle le reste jusqu'à ce qu'on lui substitue un autre objet qui lui ressemble par sa nature ou qui dérive d'elle. Pour la femme aussi la mère doit nécessairement être le premier objet. »

p. 142

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), Résultats, Idées, Problèmes, tome II, Paris, PUF, 1992

« dès le début, des tentatives ont été faites pour raccourcir la durée des analyses. [...] C'est une tentative particulièrement énergique dans ce sens qu'O. Rank a faite en ajout à son livre *Le traumatisme de la naissance* (1924). Il supposait que l'acte de la naissance était la véritable source de la névrose, en impliquant la possibilité que la "fixation originaire" à la mère ne soit pas surmontée et qu'elle persiste en tant que "refoulement originaire". Grâce à la liquidation analytique après-coup de ce traumatisme originaire, Rank espérait éliminer la névrose entière de sorte que ce petit morceau d'analyse fasse l'économie de tout le travail analytique restant. »

p. 231-232**« Constructions dans l'analyse », (1937), Résultats, Idées, Problèmes, Tome II, Paris, PUF, 1992**

« Mais on peut parler de construction quand on présente à l'analysé une période oubliée de sa préhistoire, par exemple en ces termes : "Jusqu'à votre nième année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là, un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et, même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous", et ainsi de suite. »

p. 273*Mère - fille***Lettres à Fliess, (1887-1904), Paris, PUF, 2006**

« Lettre n°189 – 16 janvier 1899 – [...] : J'ai toujours pensé qu'elle avait été témoin, dans ses premières années d'enfance, d'un état analogue, une véritable mélancolie de la mère. »

p. 433

« Lettre n°151 – 22 décembre 1897 [...] Ce qui plaide en faveur de l'authenticité intrinsèque des traumatismes infantiles, c'est la saynète⁴ suivante que la patiente prétend avoir observée, enfant, quand elle avait trois ans. Elle entre dans la chambre obscure, où sa mère est dans tous ses états, et elle l'épie. Elle a de bonnes raisons de s'identifier à cette mère. »

Etudes sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1956

« Miss Lucy R... [...] Cette jeune personne gouvernante chez un directeur d'usine [...]. En ce qui concerne les conditions d'existence de la malade, je ne savais qu'une chose, c'est que dans la maison où elle soignait deux enfants, il n'y avait pas de mère, celle-ci ayant succombé quelques années plus tôt à une grave maladie ».

p. 83-84

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« "Je ne comprends pas comment les témoignages d'affection des enfants et la lettre de votre mère ont pu susciter le contraste auquel vous semblez faire allusion." – "J'avais justement l'intention de partir chez Maman et il me parut bien pénible de quitter ces chers enfants." »

p. 89

« "Vous devez nourrir l'espoir de prendre vraiment la place de la mère." »

p. 91

« Mademoiselle Elisabeth v. R ... [...] A cette occasion, Elisabeth avait très nettement senti son impuissance, son incapacité à offrir à sa mère une compensation pour le bonheur perdu, et l'impossibilité de réaliser le projet conçu à la mort de son père ».

p. 111

L'interprétation du rêve, (1899), Paris, Points Seuil, 2010

« Les occasions de conflits entre la mère et la fille se produisent quand la fille grandit et découvre en sa mère quelqu'un qui la surveille, alors qu'elle aspire à la liberté sexuelle, tandis que sa mère, du fait même de l'épanouissement de sa fille, se voit rappeler que le temps est venu pour elle de renoncer aux prétentions sexuelles. »

p. 298

« Le début du traitement » (1913), La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1977

« Dans un cas particulier, la mère d'une jeune fille hystérique m'avait confié l'incident d'ordre homosexuel qui avait beaucoup influé sur la fixation des accès de la malade. La mère avait elle-même surpris cette scène dont, bien qu'elle se fût produite à l'époque de sa puberté, la malade n'avait gardé aucun souvenir. Je fis alors une expérience des plus instructives. Chaque fois que je parlais du récit fait par sa mère, la jeune fille réagissait par un accès d'hystérie et ensuite cette histoire retombait, une fois de plus, dans l'oubli. »

p. 101-102

« Traits archaïques et infantilisme du rêve », (1916-1917), Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Les motifs en sont universellement connus et manifestent une tendance à séparer les personnes du même sexe : la fille de la mère, le père du fils. La fille trouve dans la mère l'autorité qui limite sa volonté et qui est chargée de faire triompher en elle la renonciation à la liberté sexuelle qui est exigée par la société, dans certains cas, en outre, la concurrente qui ne consent pas à se laisser supplanter. »

p. 263

« Contentez-vous de l'indication que cette jeune fille est prise dans un lien érotique à son père, dont les débuts remontent à la tendre enfance. C'est peut-être aussi pour cette raison qu'elle se conduit d'une manière si peu aimable avec sa mère. »

p. 344

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« La fixation au trauma, l'inconscient », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010*

« Elle non plus n'a pas proprement oublié son comportement des années antérieures, le fait qu'elle insistait pour que fût ouverte la porte entre la chambre à coucher de ses parents et la sienne propre, et le fait qu'elle chassait sa mère de sa place dans le lit conjugal. »

p. 361

« Résistance et refoulement », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010*

« Dans le cas de notre seconde patiente, vous avez pu au moins relever que son cérémonial vise à entraver les rapports des parents ou à empêcher que de ceux-ci surgisse un nouvel enfant. Vous avez sans doute aussi deviné qu'il tend au fond à la mettre elle-même à la place de la mère. »

p. 380

« La théorie de la libido et le narcissisme », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010*

« La jeune fille qui se croyait persécutée par l'homme auquel elle avait accordé deux entrevues tendres avait effectivement commencé par diriger une idée délirante vers une femme qu'on peut concevoir comme un substitut de la mère. »

p. 540

« La thérapie analytique », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010*

« La malade finit par avouer lentement que son imagination avait été saisie par des observations fortuites de relations tendres entre sa mère et un ami de la maison aisé. Mais elle fut assez maladroite – ou assez raffinée – pour fournir à sa mère un indice de ce dont il était parlé pendant les séances d'analyse, en modifiant son comportement à l'endroit de sa mère, insistant pour n'être protégée par personne d'autre que par sa mère de l'angoisse de la solitude, et lui barrant anxieusement la porte quand elle voulait quitter la maison. La mère avait été elle-même auparavant très malade des nerfs, mais avait trouvé la guérison des années auparavant dans un établissement d'hydrothérapie. Substituons à cela le fait qu'elle avait fait, dans cet établissement, la connaissance de l'homme avec lequel elle avait pu s'engager dans une relation satisfaisante à tous égards. Alertée par les exigences véhémentes de sa fille, la mère comprit soudain ce que signifiait l'angoisse de sa fille. Celle-ci se laissa tomber malade pour faire de la mère une prisonnière et pour la priver de la liberté de mouvement nécessaire à la relation avec son amant. Ne faisant ni une ni deux, la mère mit un terme au traitement nocif. On mit la jeune fille dans une maison de santé, et pendant de longues années, on l'exhiba comme « pauvre victime de la psychanalyse ». [...] C'est donc à ce « secret » qu'avait été sacrifié le traitement. »

p. 583-584

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« **Psychologie des foules et analyse du Moi** » (1921), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« Que la petite fille, [...] contracte le même symptôme douloureux que sa mère, [...] une volonté hostile de se substituer à la mère, et le symptôme exprime l'amour objectif pour le père; il réalise la substitution à la mère sous l'influence de la conscience de culpabilité : tu as voulu être la mère, maintenant tu l'es, au moins dans la douleur. »

p. 169

« **Rêve et télépathie** » (1922), *Résultats, Idées, Problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992

« Qui est donc l'homme dont la rêveuse désire avoir un enfant ou de l'image duquel elle voudrait être mère ? [...] Notre rêveuse était l'aînée de douze enfants ; comme elle devait avoir souvent connu les tourments de la jalousie et de la déception lorsque c'était sa mère et non pas elle qui concevait du père l'enfant ardemment souhaité ! »

p. 41

« Les péchés de la chair me sont restés étrangers et j'ai préservé ma chasteté jusqu'à un âge tardif. Par une telle déclaration elle contredit ouvertement les hypothèses que nous devons faire sur la base de notre expérience analytique, concernant sa première enfance, à savoir qu'elle était pleine de motions sexuelles précoces et de violentes motions de haine contre sa mère et ses frères et sœurs plus jeunes. »

p. 43

« car toutes les filles aînées de familles nombreuses créent dans leur inconscient le fantasme de devenir, par la mort de la mère la deuxième femme du père. Lorsque la mère est malade ou qu'elle meurt, la fille aînée prend, comme il va de soi, sa place dans la relation avec les frères et sœurs et il lui est permis d'assumer, auprès du père aussi, une partie des fonctions de la femme. Le désir inconscient vient compléter l'autre partie ».

p. 46-47

« **Sur la sexualité féminine** », 1931, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« On rencontre les désirs oraux agressifs et les désirs sadiques sous la forme à laquelle le refoulement les a contraints, comme une angoisse d'être tué par la mère qui, de son côté, justifie le désir de la mort de la mère, si ce désir devient conscient. Il est impossible de dire avec quelle fréquence cette angoisse, vis-à-vis de la mère repose sur une hostilité de la part de la mère, hostilité devinée par l'enfant. »

p. 150

« Les personnes de sexe féminin, ayant un fort lien à la mère sur lesquelles j'ai pu étudier la phase précœdipienne se sont accordées à dire qu'elles avaient offert une grande résistance aux lavements et aux injections intestinales que leur mère entreprenait sur elles et qu'elles avaient coutume d'y réagir par de l'angoisse et un cri de fureur. »

p. 150

« Parmi les motions passives de la phase phallique, une se détache : la fille accuse régulièrement la mère de séduction parce qu'elle a ressenti ses premières ou en tout cas ses plus fortes sensations génitales lors de la toilette [...]. Souvent les mères m'ont

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

dit avoir observé que leurs petites filles de deux à trois ans aimaient bien ces sensations et demandaient à leur mère de répéter les attouchements et les frottements. »
p. 150

« Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes », (1925), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« La préhistoire du complexe d'Œdipe ne nous sera pas, pendant encore longtemps, parfaitement claire. Nous savons qu'elle comporte une identification de nature tendre au père, qui n'a pas encore le sens de la rivalité auprès de la mère. »
p. 125

Mère - fils

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, (1903), Paris, Gallimard, 1986

« Le garçon refoule l'amour pour la mère, en se mettant lui-même à la place de celle-ci, en s'identifiant à elle et en prenant sa propre personne pour le modèle à la ressemblance duquel il choisira ses nouveaux objets d'amour. »
p. 118

« Par le refoulement de l'amour pour la mère, il conserve celui-ci dans son inconscient et demeure dès lors fidèle à la mère. »
p. 119

« Il avait réussi à faire ployer de force ses sentiments sous le joug de la recherche et à en inhiber la libre expression ; mais il y avait aussi pour lui des cas où le réprimé parvenait à s'extérioriser sous la contrainte, et la mort de cette mère, autrefois si ardemment aimée, était de ceux-là. »
p. 127

« Dans son inconscient, il était encore, comme au temps de son enfance, lié à elle (la mère), par un penchant à coloration érotique »
p. 128

« Par cette relation érotique à la mère, je suis devenu un homosexuel »
p. 130

« En des termes qui n'évoquent que trop clairement la description d'un acte sexuel, [...] Léonard souligne l'intensité des relations érotiques entre mère et enfant. »
p. 131

« Si les belles têtes d'enfants étaient des reproductions de sa propre personne enfantine, les femmes souriantes ne sont rien d'autre que des répétitions de Catarina sa mère, et nous commençons à entrevoir cette possibilité : sa mère avait possédé le mystérieux sourire que, lui, avait perdu, et qui le captiva tellement lorsqu'il le retrouva chez la dame florentine. »
p. 138

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Qui, enfant, convoite la mère, ne peut éviter de vouloir se mettre à la place du père, de s'identifier à lui dans sa fantaisie et plus tard de s'assigner comme tâche dans la vie la victoire sur ce père. »

p. 152

« Il rencontre la femme qui éveille en lui le souvenir du sourire heureux et sensuellement ravi de sa mère. »

p. 174

***Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen, (1907),
Collection Folio/Essais, 1991***

« J'eus un jour l'occasion de m'occuper en tant que médecin d'un jeune homme – c'était presque encore un jeune garçon – qui après avoir pris connaissance une première fois, et sans l'avoir désiré, des processus de la sexualité, avait fui devant tous les désirs qui s'éveillaient en lui ; à cet effet, il se servait de différents moyens de refoulement, il décuplait son ardeur aux études, il exagérait son attachement d'enfant à sa mère [...]. Je ne veux pas exposer ici en détail comment la sexualité refoulée perçait à nouveau précisément dans sa relation à sa mère. »

p. 174

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », (1909), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1967

« Hans. – Maman, as-tu un fait pipi ?
Maman. – Bien entendu. Pourquoi ?
Hans. – J'ai seulement pensé... »

p. 95

« Ce matin, sa mère lui donne son bain quotidien et, après son bain, elle le sèche et le poudre. Comme elle est en train de poudrer autour de son pénis, en prenant soin de ne pas le toucher, Hans demande : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? » »

p. 103

« La peur d'être mordu dans la rue par un cheval semble être en rapport d'une façon quelconque avec le fait d'être effrayé par un grand pénis [...] il avait alors tiré la conclusion que sa mère, parce qu'elle était si grande, devait avoir un fait-pipi comme un cheval. »

p. 105

« La tendresse de Hans pour sa mère a donc dû s'accroître immensément. Ceci est le phénomène fondamental qui est à la base de son état. »

p. 107

« C'est cette tendresse accrue pour sa mère qui se mue en angoisse, laquelle succombe, dirons-nous, au refoulement. »

p. 107

« Par contre la motivation de ses états [angoisse] est tout à fait transparente, si nous estimons que Hans, avant de se coucher, devient la proie d'une libido renforcée, dont l'objet est sa mère et dont le but pourrait bien être de coucher avec elle. »

p. 108

« Ce que le père suppose se laisse ainsi à juste titre déceler là-dessous : la crainte que sa mère ne l'aime pas parce que son fait-pipi n'est pas comparable à celui de son père. »

p. 118

« Hans soupçonne qu'il est interdit de prendre possession de la mère; il s'est heurté à la barrière de l'inceste. »

p. 119

« Hans. – Oui. Pourquoi m'as-tu dit que j'aime *maman* et que c'est pour ça que j'ai peur, quand c'est toi que j'aime ? [...] Il donne à entendre qu'en lui l'amour pour son père est en conflit avec l'hostilité contre ce dernier à cause de son rôle de rival auprès de la mère »

p. 121

« Moi. [le père] – C'est pourtant *maman* qui te baigne. Crains-tu que *maman* ne te jette à l'eau ? » [...] Quand tu étais là pendant que *maman* donnait son bain à Anna, tu as peut-être souhaité qu'elle lâchât les mains, afin qu'Anna tombât dans l'eau ? Hans. – Oui ! »

p. 139

« Hans. – *Maman* sera de nouveau chargée à plein lorsqu'elle en aura un autre, quand encore un autre commencera à pousser en elle, quand encore un autre sera dedans.

Moi. – Tu aimerais ça ?

Hans. – Oui.

Moi. – Tu as dit que tu ne veux pas que *maman* ait encore un bébé.

Hans. – Et bien, elle ne sera alors plus chargée. *Maman* a dit que si elle n'en voulait plus, alors le bon Dieu ne voudrait pas non plus. Si *maman* n'en veut plus, elle n'en aura plus. »

p. 158

« L'été précédent déjà, Hans avait présenté de semblables états mêlés d'aspiration ardente et d'angoisse, et à ce moment ils lui avaient acquis un avantage : sa mère l'avait pris dans son lit. »

p. 177

**« Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse »,
(1912), *La vie sexuelle*, 1969**

« Dans notre première Contribution, il a été question des fantasmes du garçon qui abaisse la mère au rang de putain ; nous en saisissons maintenant les motifs, qui nous les rendent compréhensibles. Ce sont des efforts pour jeter un pont, au moins de façon fantasmatique sur l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaisant, un objet de sensualité. »

p. 59

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique », (1913), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977

« À ce moment, un autre souvenir encore se présenta, un souvenir pour moi toujours empreint de la plus grande importance, car il est l'un des trois que j'aie conservés de ma mère, morte alors que j'étais encore tout petit. Ma mère se tient debout auprès de la toilette, elle lave des verres et la cuvette pendant que je suis en train de jouer dans la pièce. Je commets quelque méfait et, pour me punir, maman me donne une tape sur la main. À ma grande terreur, je vois alors tomber mon petit doigt. Il tombe dans le seau. Devant le mécontentement de ma mère, je n'ose rien dire, mais ma terreur augmente encore en voyant la domestique emporter le seau. Longtemps encore, jusqu'au moment, je crois, où j'appris à compter, je demeurai persuadé d'avoir perdu un doigt. J'ai souvent essayé d'interpréter ce souvenir qui, je le répète, m'a semblé très important en raison de son rapport à ma mère ; aucune interprétation n'a pu me satisfaire. C'est maintenant seulement, après avoir lu votre livre, que je commence à pressentir la solution simple et satisfaisante de cette énigme. »

p. 78

« Évolution de la libido et organisations sexuelles », (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio/essais, 2010

« Vous connaissez tous la légende grecque du roi Œdipe qui est déterminé par le destin à tuer son père et à prendre sa mère pour femme ».

p. 420

« Comme s'il était tenu de se souvenir des souhaits de se débarrasser de son père et de prendre sa mère pour femme à sa place, et de s'en épouvanter. »

p. 421

« Eh bien, on voit facilement que le petit homme veut avoir sa mère pour lui tout seul, qu'il ressent la présence du père comme perturbante, qu'il se fâche quand celui-ci se permet des gestes de tendresse vis-à-vis de sa mère ».

p. 422

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, (l'Homme aux loups) », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970

« Dans ce récit, en effet, le loup châtré, qui a laissé les autres monter sur lui, est saisi de peur dès qu'on lui rappelle son absence de queue. Il semblerait ainsi qu'au cours de ce rêve il se fût identifié avec la mère châtrée et se fût débattu alors contre cette identification. « Si tu veux être sexuellement satisfait par le père », se serait-il dit à peu près, « il faut que tu admettes, comme ta mère, la castration. Mais je ne veux pas ! » Bref, une évidente protestation de virilité. »

p. 358

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

« Le patient désire rentrer dans le corps maternel, non pas pour simplement renaître, mais afin d'y rencontrer, dans le coït, son père, d'obtenir de lui la satisfaction sexuelle et de lui donner un enfant. »

p. 403

« On désire être dans le corps maternel afin de se substituer à la mère dans le coït, afin de prendre sa place auprès du père. Le fantasme de la seconde naissance est vraisemblablement, en règle générale, une atténuation – pour ainsi dire un euphémisme – du fantasme des rapports incestueux avec la mère. »

p. 403

« Psychologie des foules et analyse du Moi » (1921), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« A une exception près peut-être, la relation de la mère au fils, qui, fondée sur le narcissisme, n'est pas perturbée par une rivalité ultérieure et est renforcée par un début de choix d'objet sexuel. », note 2

p. 162

« Le petit remarque que le père lui fait obstacle auprès de la mère ; son identification au père prend maintenant une tonalité hostile et devient identique au désir de remplacer le père également auprès de la mère. »

p. 168

« le jeune homme a été fixé à sa mère, au sens du complexe d'Œdipe, [...] Mais vient le temps enfin, la puberté achevée, le temps d'échanger la mère contre un autre objet sexuel. Il se produit alors un renversement soudain ; l'adolescent n'abandonne pas sa mère mais s'identifie à elle, se transforme en elle ».

p. 171

« Comme dédommagement, il peut bien alors avoir reconnu les divinités maternelles, dont les prêtres furent castrés afin de préserver la mère, [...] Le point d'origine du héros a été fourni vraisemblablement par le plus jeune fils, le préféré de la mère, celui qu'elle avait protégé de la jalousie paternelle ».

p. 207

« La disparition du complexe d'Œdipe », (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Le garçon qui considère sa mère comme sa propriété fait l'expérience que celle-ci détourne de lui son amour et sa sollicitude pour les porter sur un nouveau venu. »

p. 117

« Le complexe d'Œdipe offrait à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active et l'autre passive. Il pouvait, sur le mode masculin, se mettre à la place du père et, comme lui, avoir commerce avec la mère, auquel cas le père était bientôt ressenti comme un obstacle, ou bien il voulait remplacer la mère et se faire aimer par le père, auquel la mère devenait superflue. »

p. 119

« Le Moi et le Ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« Dans sa forme simplifiée, le cas de l'enfant mâle se présente ainsi : tout au début, il se développe un investissement d'objet à l'égard de la mère, qui prend son point de départ dans le sein maternel ».

p. 244

« L'attitude ambivalente à l'égard du père et la tendance objectale uniquement tendre envers la mère représentent chez le garçon le contenu du complexe d'Œdipe simple, positif. »

p. 244

« Lors de la destruction du complexe d'Œdipe, l'investissement objectal de la mère doit être abandonné. Il peut être remplacé de deux manières, soit par une identification à la mère, soit par un renforcement de l'identification au père. [...] elle permet de maintenir dans une certaine mesure la relation tendre à la mère. »

p. 244**« Dostoïevski et le parricide » (1928), *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, 1921-1938, Paris, PUF, 1992**

« Sous l'effet de l'angoisse de castration, donc dans l'intérêt de préserver sa masculinité, il va renoncer au désir de posséder la mère et d'éliminer le père. [...] Alors la menace que la castration fait peser sur la masculinité renforce l'inclination [du garçon] à se replier dans la direction de la féminité, à se mettre à la place de la mère et à tenir le rôle de celle-ci comme objet d'amour pour le père. »

p. 168***Le président T.W. Wilson, Portrait psychologique, Sigmund Freud et T.W. Bullit, (1930-1932), Paris, Payot, 2005***

« Bien que le fait central de l'enfance de Tommy Wilson fût ses rapports avec son père, sa santé précaire l'attachait à sa mère. Il avait besoin d'être soigné. Sa mère n'avait guère de vitalité et beaucoup de travail dans la maison ; mais elle dorlotait son fils avec dévouement. Elle était solennelle, craintive, lui signalait continuellement les dangers de l'existence, et faisait son possible pour le protéger des chocs brutaux. Il dépendit d'elle pendant longtemps.

Je me rappelle la manière dont je m'accrochais à elle (« l'enfant chéri de sa mère », disaient ceux qui se moquaient de moi) alors que j'étais déjà un grand et fort gail- lard », écrivait-il à sa femme en 1888, « mais l'amour de la féminité dans ce qu'elle a de meilleur est entré » dans mon cœur grâce aux cordons du tablier maternel. Si je n'avais vécu avec une telle mère, je n'aurais pas pu conquérir et avoir l'air de mériter – peut-être à cause des vertus qui me furent légués – une telle épouse.

Bien qu'il fût « l'enfant chéri de sa mère » dont on se moquait et qu'il s'accrochât à elle, il ne la citait jamais, pas plus qu'il ne racontait ses faits et gestes. Il regrettait d'avoir hérité son corps chétif, ses yeux faibles et sa timidité. Il voulait ressembler à son père, non à sa mère – être un Wilson, non un Woodrow. »

p. 61-62

« «Au-dehors, monsieur Tommy était le fils de son père. Mais à la maison, c'était sa mère sur toute la ligne. Elle avait des manières anglaises...Tommy, à la maison, était comme elle»»

p. 72

« Certes, même un enfant non désiré a un objet d'amour : le sein de sa mère. »

p. 97

« Le moi du petit Tommy Wilson n'a pas eu beaucoup de difficulté à concilier ses désirs contraires à l'égard de sa mère. Ils n'étaient pas violents ; les plus grandes charges de sa libido étaient accumulées dans les désirs qui avaient trait à son père. De plus, il eut la chance d'avoir des sœurs et des petites cousines sur lesquelles son moi pouvait facilement transférer les désirs qui étaient, à l'origine, dirigées vers sa mère. Les petits garçons qui ont des sœurs ont un avantage considérable sur ceux qui n'en ont pas. Les sœurs forment un pont sur lequel la libido peut se transférer facilement de la mère aux femmes qui se trouvent en dehors de la famille. Le moi du petit garçon qui n'a pas de sœur est obligé de forcer sa libido à franchir d'un seul coup le gouffre qui sépare sa mère du monde extérieur. Comme nous l'avons déjà fait remarquer le petit garçon qui a une sœur reporte normalement sur elle une partie de la libido qui s'attachait à sa mère, puis, après sa sœur, aux amies de celle-ci. Ainsi, pas des transferts faciles, sa libido arrive jusqu'aux femmes qui ne sont pas de la famille. Le moi d'un petit garçon qui n'a pas de sœur est contraint de transférer directement sa libido de sa mère à une femme qui n'est pas de la famille, ce qui est beaucoup plus difficile et représente, pour de nombreux hommes, une tâche insurmontable. La libido de ces derniers demeure fixée à leur mère pendant toute leur existence. Ils sont incapables de se détacher d'elle. Si, d'une manière ou d'une autre, la mère disparaît, le malheureux fils la remplace souvent en s'identifiant à elle et donne à d'autres hommes qui le représentent, l'amour qu'il aurait voulu recevoir de sa propre mère. »

p. 122-123

« A cet égard, la lettre que Wilson écrivit à sa femme, en 1888, mérite d'être commentée de nouveau. « Je me rappelle la manière dont je me suis accroché à elle (j'étais « le chéri de sa maman » dont tout le monde se moquait) jusqu'à ce que je fusse un jeune homme grand et fort ; mais l'amour de ce qu'il y a de meilleur chez les femmes me vint, et pénétra dans mon cœur, par les cordons de son tablier. Si je n'avais pas vécu avec une telle mère, je n'aurais pu gagner, et sembler mériter – en partie peut-être, grâce aux vertus transmises – une telle épouse.» Cette lettre montre d'une manière remarquable combien le courant direct de la libido de Wilson, par le débouché de la passivité envers sa mère, se prolongea, et à quel point cette passivité envers sa mère s'exprima avec sa première femme. »

p. 124

« L'identification à sa mère fut un autre débouché pour la passivité de Wilson envers son père. Nous ne savons pas assez de choses sur Wilson pour estimer l'importance relative de cette identification à sa mère. Nous savons seulement qu'il s'identifia à elle. Malgré son désir conscient de ressembler à son père, Wilson ressemblait à sa mère, non seulement physiquement, mais moralement. Il n'avait pas seulement son corps mince et chétif, mais encore sa sévérité, sa timidité et sa réserve. Il éprouvait souvent les mêmes sentiments que sa mère, et il le savait. La remarque qu'il fit à Dudley Field Malone est frappante : «Quand je me sens mal, acariâtre, lugubre et que rien ne me semble bien, je sais que le caractère de ma mère a pris le dessus en moi. Mais quand

la vie me paraît gaie, belle, merveilleuse, je sais que prédomine en moi la part de mon père. « Et généralement il se sentait mal, acariâtre et lugubre. »

p. 137-138

« Si Wilson vivait et qu'il se fût soumis à une psychanalyse, nous aurions certainement trouvé que cette identification à sa mère a joué dans son existence un rôle important. Dans l'état actuel des choses, nous devons nous contenter de noter que nous trouverons des preuves de cette identification à sa mère quand nous étudierons sa vie ultérieure. Les données que nous avons-nous permettent simplement de dire qu'il s'identifia, comme tous les hommes, à sa mère et que, grâce à cette identification, une partie de sa passivité envers son père trouva un débouché. »

p. 138

« Nous avons vu que, dans son enfance, il avait reporté une partie de la libido dirigée vers sa mère sur ses sœurs et ses cousines. Or il est caractéristique qu'il tomba amoureux d'une cousine, Hattie Woodrow, fille de Thomas Woodrow, frère de sa mère, et qui fut certainement, pour lui, un substitut de celle-ci. Comme elle, elle était née à Chillicothe, dans l'Ohio. Son père, comme celui de la mère de Wilson, se nommait Thomas Woodrow. »

p. 169

« Six mois plus tard, il alla rendre visite à la famille de Hattie Woodrow à Chillicothe, dans l'Ohio, où son père avait, trente-deux ans auparavant, épousé sa mère, et il demanda sa cousine en mariage. Elle refusa. »

p. 171

« Le petit garçon qui abandonne sa mère comme objet d'amour, à la fin du complexe d'Œdipe, s'identifie à elle. »

p. 171-172

« Wilson employa ce mécanisme familial. Il se rendit à Chillicothe pour conquérir sa cousine Woodrow qui représentait sa mère. Le père de la jeune fille, comme celui de sa propre mère, s'appelait Thomas Woodrow. Dans son inconscient, il était indiscutablement son père, allant à Chillicothe épouser sa mère. Or il fut éconduit. Il fut profondément malheureux. Il avait perdu un substitut de sa mère dont le nom, comme celui de sa mère, était Woodrow. Comme l'enfant qui miaule, il remplaça le substitut perdu de sa mère par sa propre personne. Il abandonna le nom de Thomas – celui du père de la jeune fille qui l'avait repoussé – et devint seulement Woodrow. Il s'identifia ainsi à sa mère et satisfit son besoin d'un substitut de sa mère en devenant lui-même sa mère. »

p. 172

« Elle était mariée ; mais il rencontra chez elle Ellen Axson, qui devint le substitut de sa mère dont il avait besoin dans sa vie. Le fait qu'il s'éprit d'elle aussitôt n'a rien d'étonnant ; elle avait la même tournure d'esprit que sa mère, ses sœurs et ses cousines. Comme celle-ci, elle était fille d'un ministre presbytérien. Comme sa mère, elle était non seulement fille unique d'un pasteur, mais encore maîtresse de sa maison. Sa mère étant morte, elle la remplaçait auprès des trois petits enfants du ministre. Sa situation était donc presque parfaitement semblable à celle de sa propre mère quand son père l'avait épousée. En demandant à Ellen Axson d'être sa femme, Wilson s'identifiait de nouveau à son père. Et, dans leurs rapports ultérieurs, mille signes permettent de comprendre qu'Ellen Axson ne fut pas seulement pour Wilson un simple substitut de sa mère, mais un substitut proche, complet et absolu. »

p. 173

« S'éprendre d'un substitut maternel, c'est donner des gages au destin. »

p. 173

« Ellen Axson Wilson mourut le 6 août 1914. Elle avait été, pour Wilson, une épouse parfaite, un admirable substitut de sa mère, un «centre de calme» dans sa vie. Pendant vingt-neuf ans, la charge de la libido qui se trouvait dans les désirs dirigés vers sa mère n'eut pas besoin d'autres débouchés. »

p. 266

« mais nous pouvons cependant remarquer qu'il avait besoin, dans sa vie, d'un substitut de sa mère et que la personnalité de ce substitut n'avait qu'une importance secondaire. Pour pouvoir aimer une seconde fois, il lui fallait seulement trouver, chez une femme, un trait qui lui servît de lien mental inconscient pour relier l'objet d'amour éventuel à sa mère. Contentons-nous de constater qu'Edith Bollon Galt, comme Ellen Axson, devint pour Wilson le substitut de sa mère et satisfit le besoin qu'il avait d'un tel substitut. Il trouva de nouveau un «centre de calme» dans sa vie et un cœur maternel où se reposer. Sa passivité envers sa mère le poussa à essayer de retrouver, avec sa deuxième femme, les rapports qu'il avait eus avec sa mère et sa première femme. Il confia même à Mrs Galt que Joe Tumulty lui avait conseillé de ne pas l'épouser, et s'attendit ensuite à ce qu'elle le trouvât sympathique ! On se demande toutefois si, à ce moment-là, il n'agissait pas sur l'ordre d'un désir inconscient de créer des difficultés entre sa mère et son petit frère Joe. »

p. 269

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

d / Un jour, je serai mère

« Traits archaïques et infantilisme du rêve », (1916-1917),
Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard,
Folio/essais, 2010

« le nouvel enfant éveillera certaines sympathies au titre d'objet intéressant, sorte de poupée vivante, et dans le cas d'un écart d'âge de huit ans et plus, on peut voir déjà entrer en jeu, particulièrement chez les fillettes, des motions de sollicitude maternelle ».

p. 262

« Évolution de la libido et organisations sexuelles », (1916-1917),
Conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard,
Folio/essais, 2010

« Comme vous le remarquez, je n'ai décrit que le rapport du garçon au père et à la mère. Pour la petite fille, cela prend une forme tout à fait analogue, moyennant les retouches nécessaires. L'attachement tendre au père, le besoin de se débarrasser de la mère comme étant de trop et de prendre sa place, une coquetterie qui travaille déjà avec les moyens de la féminité ultérieure constituent précisément chez la petite fille une image charmante qui nous fait oublier le sérieux et les lourdes conséquences possibles que recèle cette situation infantile. »

p. 423

« Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans
l'érotisme anal », (1917), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« L'entrée en scène du pénis fait naître chez la petite fille l'envie de pénis qui se transpose plus tard en désir d'avoir un homme, en tant que porteur d'un pénis. Auparavant le désir d'avoir un pénis s'est transformé en désir d'avoir un enfant, ou le désir d'enfant a pris la place du désir de pénis. »

p. 111

« Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

« A treize et quatorze ans elle [la patiente] montra de l'avis de tous une tendresse et une préférence excessivement fortes pour un petit garçon qui n'avait pas encore trois ans, et qu'elle pouvait voir régulièrement dans un square d'enfants. Elle prit si bien l'enfant en affection qu'elle noua une relation d'amitié durable avec les parents du petit. On peut conclure de cet incident qu'elle était alors dominée par un puissant désir d'être mère elle-même et d'avoir un enfant. »

p. 254

« La disparition du complexe d'Œdipe », (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Le complexe d'Œdipe de la fille est bien plus univoque que celui du petit porteur de pénis ; d'après mon expérience, il va rarement au-delà de la substitution à la mère et de la position féminine à l'égard du père. »

p. 121-122

« Rêve et télépathie » (1922), *Résultats, Idées, Problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992

« Le cri de la mère à son accouchement lui rappelle directement les couinements des cochons lors d'un abattage domestique, et la met dans la même frénésie compatissante. Mais nous supposons aussi qu'il existe ici une réaction violente contre un méchant désir de mort dirigé contre la mère. Avec ces allusions à la tendresse pour le père, aux contacts génitaux avec lui et aux désirs de mort à l'encontre de la mère, les contours du complexe d'Œdipe féminin sont tracés. L'ignorance sexuelle longtemps préservée et la frigidité ultérieure correspondent à ces présupposés. Notre correspondante est devenue virtuellement – et certainement de temps à autre effectivement une névrosée hystérique. »

p. 42

« Le Moi et le Ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, P.B. Payot, 1981

« Peut-être serait-il plus prudent de dire « identification aux parents », car avant la connaissance certaine de la différence des sexes, du manque du pénis, père et mère ne se voient pas accorder une valeur différente. J'ai pu récemment observer l'histoire d'une jeune femme qui, à partir du moment où elle avait constaté son propre manque de pénis, avait refusé la possession de cet organe non à toutes les femmes, mais seulement à celles qu'elle tenait pour inférieures. Dans son esprit, sa mère avait conservé le sien. », note 6

p. 246

« la petite fille peut aboutir à un renforcement de son identification à la mère (ou à l'instauration de celle-ci) qui établit le caractère féminin de l'enfant ».

p. 245

« L'analyse nous apprend fréquemment que la petite fille, après avoir dû renoncer au père comme objet d'amour, sort alors sa masculinité et s'identifie non pas à la mère, mais au père, donc à l'objet perdu. »

p. 245

« Que la situation œdipienne ait pour issue une identification au père ou à la mère, cela semble donc dépendre dans les deux sexes de la force relative des dispositions sexuelles masculine et féminine. »

p. 245

« Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes », (1925), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Le complexe d'Œdipe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon. Au début la mère était, pour l'un comme pour l'autre, le premier objet et nous n'avons pas à nous étonner du fait que le garçon la conserve pour son complexe d'Œdipe. Mais qu'est-ce qui amène la petite fille à y renoncer et à prendre pour cela le père comme objet ? »

p. 126

« Une troisième conséquence de l'envie du pénis semble être un relâchement de la relation tendre à la mère en tant qu'objet. On ne comprend pas très bien cet enchaînement, mais on se convainc qu'en fin de compte c'est presque toujours la mère qui est rendue responsable du manque de pénis, cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant. La succession historique de cet état de choses est souvent celle-ci : peu après la découverte du préjudice qui est causé aux organes génitaux, apparaît la jalousie contre un autre enfant qui semble mieux aimé par la mère ce qui fournit une motivation pour dénouer le lien à la mère. Le fait que l'enfant préféré par la mère devient le premier objet du fantasme de fustigation qui aboutit à la masturbation cadre alors parfaitement avec cela.»

p. 128-129

« Sur la sexualité féminine », (1931), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969

« Deux faits avant tout m'avaient frappé : le premier était que l'analyse témoigne que là où l'on trouve un lien au père particulièrement intense, il y avait auparavant une phase de lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné. A l'exception du changement d'objet, la phase suivante n'avait pour ainsi dire pas apporté de traits nouveaux à la vie amoureuse. La relation primaire à la mère était aménagée de façon riche et variée. Le deuxième fait m'a appris que la durée de cet attachement à la mère avait été fortement sous-estimée. [...] En fait il fallait admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme. »

p. 139-140

« Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable. »

p. 140

« Je ne suis pas non plus encore parvenu à percer un cas complètement à jour ; je me limiterai pour cette raison à communiquer les résultats les plus généraux et ne donnerai que peu d'exemples des nouvelles idées auxquelles je suis parvenu. En voici un : je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que l'une et l'autre, la phase comme la névrose, appartiennent aux caractères particuliers de la féminité ; je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme. Ce germe semble bien, en effet, être l'angoisse d'être assassinée (dévorée ?) par la mère, angoisse surprenante mais que l'on trouve régulièrement. Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère qui se développe chez l'enfant par suite des multiples restrictions de l'éducation et des soins corporels. »

p. 141

« Notre intérêt doit se tourner vers les mécanismes qui ont agi dans cet abandon de l'objet maternel si intensément et si exclusivement aimé. Nous sommes prêts à ne pas trouver un facteur unique mais toute une série de facteurs agissants ensemble vers le même but final. »

p. 144

« Quoiqu'il puisse en être à la fin de cette première phase du lien à la mère, le plus fort motif d'éloignement de la mère qui émerge c'est qu'elle n'a pas donné à l'enfant un vrai organe génital, c'est-à-dire qu'elle l'a fait naître femme. »

p. 146

« Que réclame la petite fille de sa mère ? De quelle nature sont ses buts sexuels à l'époque du lien exclusif à la mère ? [...]. Les buts sexuels de la fille sont de nature active et passive ; ils sont déterminés par la phase libidinale que traverse l'enfant. »

p. 148

« Le fait que les filles, contrairement aux garçons, préfèrent jouer à la poupée est habituellement pris comme signe d'une féminité éveillée de bonne heure. On n'a pas tort de le faire, seulement il ne faut pas oublier que c'est le côté actif de la féminité qui s'extériorise ainsi et que cette préférence de la fille témoigne vraisemblablement de l'exclusivité du lien à la mère avec négligence complète de l'objet-père. »

p. 149

Sigmund Freud présenté par lui-même (1925/1935), Paris, Gallimard, folio essai, 1987

« Plus tard, mais encore dans les premières années d'enfance, s'instaure la relation du complexe d'Œdipe, dans laquelle le garçon concentre ses désirs sexuels sur la personne de la mère et développe des motions hostiles à l'égard de son père en tant que rival. La petite fille prend une position analogue. »

p. 61

« *Addition de 1935* : [...] Pour la petite fille aussi, la mère est le premier objet sexuel, mais, pour parvenir au but de l'évolution normale, la femme doit changer non seulement d'objet sexuel, mais aussi de zone génitale directrice. Il en résulte des difficultés et de possibles inhibitions, qui n'ont pas lieu d'être chez l'homme. », note 1

p. 61

« La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1933), Paris, Gallimard, 1994

« La question se pose alors de savoir comment cela se passe, en particulier : comment la petite fille passe-t-elle de la mère à l'attachement au père, ou en d'autres termes : de sa phase masculine à la phase féminine qui lui est biologiquement assignée ? »

p. 159

« dans certains cas, l'attachement à la mère persiste au-delà de la quatrième année. [...] nous acquérons la conviction qu'on ne peut pas comprendre la femme si on ne prend pas en considération cette phase de *l'attachement précœdipien à la mère*. »

p.160

« Il n'est pas toujours facile de déceler la formulation de ces désirs sexuels précoces ; celui qui s'exprime le plus clairement est celui de faire un enfant à la mère, tout comme celui, correspondant, de mettre au monde un enfant pour elle. »

p. 161

« Il ne nous échappe pas que la petite fille a déjà désiré un enfant auparavant dans la phase phallique non perturbée ; c'était en effet, le sens de son jeu avec des poupées. Mais ce jeu n'était pas, en fait, l'expression de sa féminité, il servait à l'identification avec la mère dans l'intention de remplacer la passivité par l'activité. [...] Ce n'est qu'avec l'apparition du désir de pénis que l'enfant-poupée devient un enfant du père et, à partir de ce moment-là, le but du désir féminin le plus fort. »

p. 172

« Le bonheur est grand lorsque ce désir d'enfant trouve plus tard son accomplissement réel, et tout particulièrement lorsque l'enfant est un petit garçon, qui apporte avec lui le pénis désiré. [...] peut-être devrions-nous reconnaître ce désir du pénis comme un désir féminin par excellence. »

p. 172

« Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine. »

p. 176

« C'est la phase du tendre attachement précœdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme ; c'est en elle que se prépare l'acquisition des qualités avec lesquelles elle satisfera plus tard à son rôle dans la fonction sexuelle et accomplira ses inestimables réalisations sociales. »

p. 179

« Un exemple de travail psychanalytique », (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967

« Ses nouvelles relations avec son père peuvent s'établir d'abord sur l'envie de disposer du pénis de celui-ci, mais le point culminant se trouve dans un autre désir : celui de recevoir de lui le cadeau d'un enfant. Ce désir de l'enfant a remplacé l'envie du pénis ou du moins en dérive. »

p. 66

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

e / Exceptions

« **Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)** », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967

« Hans [...] Ce matin j'étais avec tous mes enfants au w-c. [...] Parce que j'aimerais tant avoir des enfants ; alors je ferais tout pour eux, je les conduirais au w-c, je leur nettoierais le derrière, enfin tout ce qu'on fait aux enfants. »

p. 162

« **Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)** », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970

« Cette interprétation repose sur deux théories infantiles de la sexualité dont j'ai traité ailleurs (2). La première est que les enfants sortent de l'anūs ; la seconde, conséquence logique de la première, est qu'il est aussi possible aux hommes qu'aux femmes d'avoir des enfants. D'après les règles techniques de l'interprétation des rêves, le fait de sortir de l'anūs peut être exprimé par son contraire : entrer dans l'anūs (comme dans le supplice aux arts), et inversement. »

p. 242

« **Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides)** », 1911, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970

« Quelque chose d'analogue à la conception de Jésus-Christ par une vierge immaculée, c'est-à-dire par une femme qui n'avait jamais eu de rapports avec un homme – quelque chose d'analogue s'est passé dans mon propre corps. Par deux fois déjà (et ceci lorsque j'étais encore dans l'établissement de Flechsig) j'ai eu des organes génitaux féminins bien qu'imparfaitement développés et j'ai éprouvé dans mon corps des mouvements sautillants, pareils aux premières agitations d'un embryon humain. Des nerfs de Dieu, correspondant à du sperme mâle, avaient été, par un miracle divin, projetés dans mon corps et une fécondation s'était ainsi produite. », note 2

p. 281-282

« Il écrit vers la fin du livre : "Ce n'est qu'au titre d'une possibilité dont il faut tenir compte que je le dis : mon émasculatation pourrait cependant encore avoir lieu, afin qu'une génération nouvelle sorte de mon sein de par une fécondation divine". », note 1
p. 296

La question de l'analyse profane, (1926), Paris, Gallimard, 1981

« Il est aisé de comprendre que l'enfant ne devine jamais ce qu'est en réalité l'union des sexes ; il y substitue d'autres représentations qui découlent de ses expériences et sensations. Ses désirs culminent habituellement dans l'intention de mettre un enfant au monde ou – d'une manière indéterminable – de l'engendrer. Le petit garçon, dans son ignorance, ne se prive pas non plus du désir de mettre un enfant au monde. Toute cette construction psychique nous l'appelons, d'après la légende bien connue, le complexe d'Œdipe. »
p. 76

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

e

2

Jacques Lacan

1

2

3

4

5

6

| | |
|--------------------------------|-------|
| a / Écrits | p. 48 |
| b / Autres écrits | p. 51 |
| c / Séminaires | p. 53 |
| d / Autres textes | p. 65 |

a

b

c

d

2

Jacques Lacan

a / Écrits, Seuil, 1966

« La chose freudienne »

« Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels. »

p. 433-434

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »

« Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation. »

p. 534

« Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus. »

p. 554

« L'équation *Girl = Phallus*, comme s'exprime M. Fénichel, à qui elle donne le thème d'un essai méritoire encore qu'un peu embrouillé, a sa racine dans les chemins imaginaires, par où le désir de l'enfant trouve à s'identifier au manque-à-être de la mère,

auquel bien entendu elle-même fut introduite par la loi symbolique où ce manque est constitué. »

p. 565

« On nous dira là-dessus qu'on met précisément l'accent sur le lien d'amour et de respect, par où la mère met ou non le père à sa place idéale. Curieux, répondrons-nous d'abord, qu'on ne fasse guère état des mêmes liens en sens inverse, en quoi s'avère que la théorie participe au voile jeté sur le coït des parents par l'amnésie infantile. Mais ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi. »

p. 579

« La direction de la cure »

« En fin de compte, l'enfant en refusant de satisfaire à la demande de la mère, n'exige-t-il pas que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir ? »

p. 628

« La signification du phallus »

« La demande en soi porte sur autre chose que sur les satisfactions qu'elle appelle. Elle est demande d'une présence ou d'une absence. Ce que la relation primordiale à la mère manifeste, d'être grosse de cet Autre à situer en deçà des besoins qu'il peut combler. Elle le constitue déjà comme ayant le "privilege" de satisfaire les besoins, c'est-à-dire le pouvoir de les priver de cela seul par quoi ils sont satisfaits. Ce privilege de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour. »

p. 690-691

« Propos pour un congrès sur la sexualité féminine »

« Si l'on considère l'expérience de la psychanalyse dans son développement depuis soixante ans, on ne surprendra pas à relever le fait que, s'étant conçue d'abord comme fondant sur la répression paternelle le complexe de castration, premier issu de ses origines, – elle a progressivement orienté vers les frustrations venant de la mère un intérêt où ce complexe n'a pas été mieux élucidé pour distordre ses formes.

Une notion de carence affective, liant sans médiation aux défauts réels du maternage les troubles du développement, se redouble d'une dialectique de fantasmes dont le corps maternel est le champ imaginaire.

Qu'il s'agisse là d'une promotion conceptuelle de la sexualité de la femme, n'est pas douteux, et permet d'observer une négligence marquante. »

p. 725

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« La démonstration ayant été fort loin poussée pour la plupart des perversions mâles que leur motif imaginaire est le désir de préserver un phallus qui est celui qui a intéressé le sujet dans la mère, – l'absence chez la femme du fétichisme qui représente de ce désir le cas presque manifeste, laisse à soupçonner un sort autre de ce désir dans les perversions qu'elle présente. »

p. 734

« Jeunesse de Gide »

« Par contre s'offre l'agrément de déjà entendu, propre à émouvoir les hochements de bonnet des informés, que l'on obtiendra à bon compte à rappeler la prépondérance de la relation de la mère dans la vie affective des homosexuels. Avec au-delà, cet Œdipe devenu nom commun, et dont on parle comme d'une armoire, après qu'il ait été la maladie aux ravages de laquelle Gide a opposé un sarcasme pour lui moins coûteux que devant. [...] Que fut pour cet enfant-là sa mère, et cette voix par où l'amour s'identifiait aux commandements du devoir ? On sait bien qu'à trop chérir un enfant, il y a plus d'un mode, et chez les mères aussi d'homosexuels. »

p. 749

« Ce fut ce vide que l'enfant peupla des monstres dont nous connaissons la faune, depuis qu'une aruspice aux yeux d'enfant, tripière inspirée, nous en a fait le catalogue, à les mirer dans les entrailles de la mère nourricière. Suite de quoi, nous avons rangé ces fantasmes dans le tiroir de l'imagination de l'enfant, aux noirs instincts, sans nous être encore élevés jusqu'à la remarque que la mère, elle aussi, enfant, eut les mêmes, et que rapprocher la question à se demander par quel chemin passent les fantasmes pour aller de la mère à l'enfant, nous mettrait peut-être sur la voie même dont ils empruntent leurs incidences effectives. »

p. 750

« Position de l'inconscient »

« Or le sevrage est trop situé depuis l'investigation kleinienne dans le fantasme de la partition du corps de la mère pour que nous ne soupçonnions pas que c'est entre le sein et la mère que passe le plan de séparation qui fait du sein l'objet perdu en cause dans le désir. Car à se souvenir de la relation de parasitisme où l'organisation mammifère met le petit, de l'embryon au nouveau-né, à l'endroit du corps de la mère, le sein apparaîtra comme la même sorte d'organe, à concevoir comme ectopie d'un individu sur un autre, que le placenta réalise aux premiers temps de la croissance d'un certain type d'organisme, lequel reste spécifié de cette intersection. »

p. 848

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

b / *Autres écrits*, Seuil, avril 2001

« Les complexes familiaux dans la formation de l'individu »

« Une autre similitude, toute contingente, se voit dans le fait que les composants normaux de la famille telle qu'on l'observe de nos jours en occident : le père, la mère et les enfants, sont les mêmes que ceux de la famille biologique. »

p. 25

« Aussi comprend-on qu'on ait voulu rapporter à un instinct, même chez l'homme, les comportements fondamentaux, qui lient la mère à l'enfant. Mais c'est négliger un caractère essentiel de l'instinct : sa régulation physiologique manifeste dans le fait que l'instinct maternel cesse d'agir chez l'animal quand la fin du nourrissage est accomplie.

Chez l'homme, au contraire, c'est une régulation culturelle qui conditionne le sevrage. Elle y apparaît comme dominante, même si on le limite au cycle de l'ablactation proprement dite, auquel répond pourtant la période physiologique de la glande commune à la classe des Mammifères. »

p. 30

Le sentiment de la maternité

« Ainsi constituée, l'ïmago du sein maternel domine toute la vie de l'homme. De par son ambivalence pourtant, elle peut trouver à se saturer dans le renversement de la situation qu'elle représente, ce qui n'est réalisé strictement qu'à la seule occasion de la maternité. Dans l'allaitement, l'étreinte et la contemplation de l'enfant, la mère, en même temps, reçoit et satisfait le plus primitif de tous les désirs. Il n'est pas jusqu'à la tolérance de la douleur de l'accouchement qu'on ne puisse comprendre comme le fait d'une compensation représentative du premier apparu des phénomènes affectifs : l'angoisse, née avec la vie. Seule l'ïmago qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme, peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel. La réalisation de cette imago dans la conscience assure à

la femme une satisfaction psychique privilégiée, cependant que ses effets dans la conduite de la mère préservent l'enfant de l'abandon qui lui serait fatal. »

p. 34

Trois types de mère « névrosante »

La mère frigide

« Les analystes ont insisté sur les causes de névroses que constituent les troubles de la libido chez la mère, et la moindre expérience révèle en effet dans de nombreux cas de névrose une mère frigide, dont on saisit que la sexualité, en se dérivant dans les relations à l'enfant, en ait subvertit la nature : mère qui couve et choie, par une tendresse excessive où s'exprime plus ou moins consciemment un élan refoulé ; ou mère d'une sécheresse paradoxale aux rigueurs muettes, par une cruauté inconsciente où se traduit une fixation bien plus profonde de la libido. »

p. 81

La mère de l'homosexuel : trop aimante

« Les analystes n'ont pas eu besoin de creuser bien loin les données évidentes de la clinique pour incriminer ici [dans l'homosexualité] encore le rôle de la mère, à savoir tant les excès de sa tendresse à l'endroit de l'enfant que les traits de virilité de son propre caractère. »

p. 83

Ou tyrannique, qui tient les cordons de la bourse

« Les analystes soulignent comment le caractère de la mère s'exprime aussi sur le plan conjugal par une tyrannie domestique, dont les formes larvées ou patentes, de la revendication sentimentale à la confiscation de l'autorité familiale, trahissent toutes leur sens foncier de protestation virile, celle-ci trouvant une expression éminente, à la fois symbolique, morale et matérielle, dans la satisfaction de tenir les "cordons de la bourse". »

p. 83

« Note sur l'enfant »

« C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portant la marque d'un intérêt particularisé, le fut-il par la voie de ses propres manques »

p. 373

« Télévision »

« L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit. »

p. 532

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

c / Le Séminaire

Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1978

« La mère nous dit-on, n'a pas rempli sa fonction naturelle. On suppose en effet que, dans sa fonction naturelle, la mère n'est en aucun cas un objet rejetant – dans l'état de nature la mère ne peut être que bonne, et c'est en raison des conditions particulières où nous vivons qu'un pareil accident peut arriver. »

p. 294

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994

« Tout ce dont il va s'agir, c'est que progressivement la mère apprenne à l'enfant à subir ces frustrations, du même coup à percevoir sous la forme d'une certaine tension inaugurale la différence qu'il y a entre la réalité et l'illusion, et la différence ne peut s'exercer que par la voie d'un désillusionnement, c'est-à-dire que de temps en temps ne coïncide pas la réalité avec l'hallucination surgie du désir. »

p. 22

« La relation imaginaire, quelle qu'elle soit, est modelée sur un certain rapport qui est effectivement fondamental – le rapport mère-enfant, avec tout ce qu'il a de problématique. Ce rapport est assurément bien fait pour donner l'idée qu'il s'agit d'une relation réelle, et c'est en effet le point vers lequel se dirige actuellement toute la théorie de la situation analytique. »

p. 29

« De même à quel moment l'enfant est-il en mesure de s'apercevoir que ce que sa mère désire en lui, sature en lui, satisfait en lui, c'est son image phallique à elle la mère, et quelle est la possibilité pour l'enfant d'accéder à cet élément relationnel ? »

p. 56

« Le fait que, pour la mère, l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi le phallus, constitue une discordance imaginaire, dont la question se pose de savoir de quelle façon l'enfant, mâle aussi bien que femelle, y est induit, ou introduit. »

p. 57

« Le fait que, pour la mère, l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi le phallus, constitue une discordance imaginaire, dont la question se pose de savoir de quelle façon l'enfant, mâle aussi bien que femelle, y est induit, ou introduit. »

p. 57

« Pour le garçon, c'est tout à fait clair. Je vous l'ai dit l'autre jour, l'enfant comme être réel est pris par la mère comme symbole de son manque d'objet, de son appétit imaginaire pour le phallus. L'issue normale de cette situation, c'est que l'enfant reçoive symboliquement le phallus dont il a besoin. Mais pour qu'il en ait besoin, il faut qu'il ait été préalablement menacé par l'instance castratrice, qui est originairement l'instance paternelle. »

p. 82

« La question est alors celle-ci – que se passe-t-il dans la mesure où l'image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant ? Où il y a diplopie, division de l'objet désiré soi-disant primordial ? Loin d'être harmonique, le rapport de la mère à l'enfant est doublé, d'un côté, par le besoin d'une certaine saturation imaginaire, et de l'autre, par ce qu'il peut y avoir en effet de relations réelles efficaces avec l'enfant, à un niveau primordial, instinctuel, qui reste en définitive mythique. Il y a toujours pour la mère quelque chose qui reste irréductible dans ce dont il s'agit. En fin de compte, si nous suivons Freud, nous dirons que l'enfant en tant que réel symbolise l'image. Plus précisément – l'enfant en tant que réel prend pour la mère la fonction symbolique de son besoin imaginaire – les trois termes y sont. »

p. 70-71

« La fille, sa première introduction dans la dialectique de l'Œdipe tient à ceci, selon Freud, que le pénis qu'elle désire, c'est l'enfant qu'elle attend de recevoir du père, à la façon d'un substitut. »

p. 124

« Ce n'est pas tout à fait la même chose si l'enfant est par exemple la métaphore de son amour pour le père, ou s'il est la métonymie de son désir du phallus, qu'elle n'a pas et n'aura pas. [...] Ne voit-on pas déjà ici que l'enfant est pour elle la métonymie du phallus ? Cela ne veut pas dire qu'elle ait pour autant de la considération pour le phallus de l'enfant. Elle le montre bien, cette personne si libérale en matière d'éducation – quand il s'agit d'en venir au fait et de mettre le doigt sur le petit bout de machin que l'enfant lui sort et lui demande de toucher, elle est saisie d'une peur bleue – Da sein Schweinerei ist » (à propos de la mère de Hans).

p. 242

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998

« Même dans les cas où le père n'est pas là, où l'enfant a été laissé seul avec sa mère, des complexes d'Œdipe tout à fait normaux – normaux dans les deux sens, normaux en tant que normalisants d'une part, et aussi normaux en tant qu'ils dénormalisent, je veux dire par leur effet névrosant par exemple – s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas. Premier point qui doit attirer notre attention. »

p. 168

« Mais pourquoi le père ? L'expérience prouve que la mère le fait aussi bien. Rappelez-vous l'observation du petit Hans, où c'est la mère qui dit – *Rentre ça, ça ne se fait pas*. En général, c'est le plus souvent la mère qui dit – *Si tu continues à faire comme ça, on appellera le docteur qui te la coupera*. »

p. 172

« D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père ? C'est le point d'où nous sommes partis – il interdit la mère. Comme objet, elle est à lui, elle n'est pas à l'enfant. C'est sur ce plan que s'établit, au moins à une étape, chez le garçon comme chez la fille, cette rivalité avec le père qui à elle seule engendre une agression. Le père frustré bel et bien l'enfant de la mère. »

p. 173

« C'est ici le père en tant que symbolique qui intervient dans une frustration, acte imaginaire concernant un objet bien réel, qui est la mère, en tant que l'enfant en a besoin, S'r. »

p. 173

« La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Selon la formule que je vous ai expliquée une fois être celle de la métaphore, le père vient à la place de la mère, S à la place de S', S' étant la mère, en tant que déjà liée à quelque chose qui était x, c'est-à-dire le signifié dans le rapport à la mère. »

p. 175

« C'est la mère qui va, qui vient. C'est parce que je suis un petit être déjà pris dans le symbolique, et que j'ai appris à symboliser, que l'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient. Autrement dit, je la sens ou je ne la sens pas, le monde varie avec son arrivée, et peut s'évanouir. La question est – quel est le signifié ? Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille, c'est le x, le signifié. Et le signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus. »

p. 175

« Qu'est-ce que le sujet désire ? Il ne s'agit pas simplement de l'appétition des soins, du contact, voire de la présence de la mère, mais de l'appétition de son désir. Dès cette première symbolisation où le désir de l'enfant s'affirme, s'amorcent toutes les complications ultérieures de la symbolisation, en ceci que son désir est désir du désir de la mère. De ce fait, une dimension s'ouvre, par quoi s'inscrit virtuellement ce que désire objectivement la mère elle-même en tant qu'être qui vit dans le monde du symbole, dans un monde où le symbole est présent, dans un monde parlant. Même

si elle n'y vit que partiellement, même si elle est, comme il arrive, un être mal adapté à ce monde du symbole ou qui en a refusé certains éléments, cette symbolisation primordiale ouvre tout de même à l'enfant la dimension de ce que la mère peut désirer d'autre, comme on dit, sur le plan imaginaire. »

p. 182

« Observons ce désir de l'Autre, qui est le désir de la mère, et qui comporte un au-delà. Déjà rien que pour atteindre cet au-delà, une médiation est nécessaire, et cette médiation est précisément donnée par la position du père dans l'ordre symbolique. »

p. 183-184

« Je vous rappelle cela pour vous montrer que la relation de l'enfant au phallus s'établit en tant que le phallus est l'objet du désir de la mère. »

p. 184

« Mais il y a le moment antérieur où le père entre en fonction comme privateur de la mère, c'est-à-dire se profile derrière le rapport de la mère à l'objet de son désir comme ce *qui châtre*, mais je ne le mets là qu'entre guillemets, parce que ce qui est châtré, dans l'occasion, ce n'est pas le sujet, c'est la mère. »

p. 185

« De ce seul fait, la première épreuve qu'il fait de sa relation à l'Autre, il la fait avec ce premier Autre qu'est sa mère en tant qu'il l'a déjà symbolisée. C'est en tant qu'il l'a déjà symbolisée qu'il s'adresse à elle d'une façon qui, toute vagissante, plus ou moins, qu'elle soit, n'en est pas moins articulée, car cette première symbolisation est liée aux premières articulations, que nous repérons sur le *Fort-Da*. »

p. 188

« Elle tient simplement, au moins pour le sujet, dans le fait que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose d'autre, qui, sans doute, s'articule déjà comme tel, qui est bien de l'ordre de la loi, mais cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère. »

p. 188

« La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant, et cela suffit à légitimer que je dise *la loi de la mère*. Néanmoins cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. »

p. 188

« Ce qui est essentiel, c'est que la mère fonde le père comme médiateur de ce qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice, à savoir, purement et simplement, la loi comme telle. »

p. 191

« Dès qu'il commencera à lui remuer quelque chose au bas de son ventre, il commencera à le montrer à sa mère, histoire de savoir *si je suis bien capable de quelque chose*, avec les déceptions qui s'ensuivent. Il le cherche et il le trouve dans la mesure où la mère est interrogée par la demande de l'enfant. Elle est aussi, elle, à la poursuite de son propre désir, et quelque part par là s'en situent les constituants. »

p. 192

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« C'est le stade, si je puis dire, nodal et négatif, par quoi ce qui détache le sujet de son identification le rattache en même temps à la première apparition de la loi sous la forme de ce fait, que la mère est dépendante d'un objet qui n'est plus simplement l'objet de son désir, mais un objet que l'Autre a ou n'a pas.

La liaison étroite de ce renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne mais celle d'un Autre, avec le fait que l'objet de son désir est souverainement possédé dans la réalité par ce même Autre à la loi duquel elle renvoie, donne la clef de la relation de l'Œdipe. »

p. 192

« La mère est une femme que nous supposons arrivée à la plénitude de ses capacités de voracité féminine, et l'objection qui est faite à la fonction imaginaire du phallus est tout à fait valable. Si la mère est ceci, le phallus n'est pas purement et simplement cela, ce bel objet imaginaire, car il y a déjà quelque temps qu'elle l'a gobé. »

p. 205-206

« Freud nous présente le désir de la mère comme étant au principe de ce ravalement pour certains sujets, dont on nous dit précisément qu'ils n'ont pas abandonné l'objet incestueux –enfin, qu'ils ne l'ont pas assez abandonné, car, en fin de compte, nous apprenons que jamais le sujet ne l'abandonne tout à fait. »

p. 327

« Ce que nous appelons en cette occasion le désir de la mère, est ici une étiquette, une désignation symbolique de ce que nous constatons dans les faits, à savoir la promotion corrélatrice et brisée de l'objet du désir en deux moitiés irréconciliables. »

p. 328

Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière, 2013

« Le grand I auquel aboutit le segment qui part du s(A), signifié de A, est ce sur quoi repose l'identification primaire. C'est ce que vous trouvez articulé sous la plume de M. Glover comme le premier noyau de la formation du moi. Si ce processus aboutit à ce noyau de l'identification, c'est que la mère n'est pas simplement celle qui donne le sein, elle est aussi celle qui donne le *seing* s.e.i.n.g. de l'articulation signifiante. Cela ne tient pas seulement au fait qu'elle parle à l'enfant, car il est bien manifeste qu'elle lui parle bien avant qu'elle puisse présumer qu'il entend quelque chose, de même qu'il y entend quelque chose bien avant qu'elle ne se l'imagine. En effet, dès avant l'échange proprement linguistique, toutes sortes de jeux, les jeux d'occultation par exemple, qui si vite déchaînent chez l'enfant le sourire, voire le rire, sont déjà, à proprement parler, une action symbolique. »

p. 43-44

« C'est là que se font les premières identifications à ce que l'on appelle dans l'occasion la mère comme toute-puissante. Vous le voyez, ceci a une autre portée que la pure et simple satisfaction du besoin. »

p. 44

« Cet *a*, nous n'en avons jamais encore véritablement parlé, en ce sens que je ne vous ai pas encore montré qu'il doit nécessairement se poser, non pas en tant que *a*, mais en tant qu'image de *a*, image de l'autre, ce qui est une seule et même chose avec le moi. Cette image est marquée de l'indice d'un grand I, d'un Idéal du moi, en tant qu'il est lui-même l'héritier d'un rapport premier du sujet, non pas avec son désir, mais avec le désir de sa mère. »

p. 138

« Le point central est le rapport entre la haine de la mère et le désir du phallus. C'est de là que Freud fait partir l'exigence phallique qui intervient au débouché de l'Œdipe chez le garçon, à l'entrée de l'Œdipe pour la femme. Cette exigence a un caractère vraiment fondamental, génétique. Le point de connexion *haine de la mère-désir du phallus* est le sens propre du *Penisneid*. »

p. 155

« À suivre ce que nous articulent les psychiatres, le rapport de l'enfant à la mère est premier. Madame Mélanie Klein y ajoute que c'est précisément le corps de la mère avec quoi s'établissent les premiers rapports de l'enfant.

Ceux-ci, qui seraient imaginaires, trouveraient dans ce corps, si l'on peut dire, leur lieu idéal. C'est ainsi que, comme chacun le sait, les textes kleinien impliquent dans l'expérience primitive du corps de la mère la relation de la forme au symbole, encore que ce soit toujours un contenu imaginaire qu'ils promeuvent. »

p. 259

« Quoiqu'il en soit, symbole ou image, le corps de la mère est assurément une sorte d'Un. L'opposition entre image et symbole recouvre presque l'opposition philosophique entre l'Être et l'Un dont joue le fameux *Parménide*. D'autre part, l'expérience du rapport à la mère est entièrement centré autour d'une appréhension de son unité ou de sa totalité. »

p. 259

(à propos d'*Hamlet*)

« Je vous ai montré à quel point cette pièce est dominée de cet Autre dont c'est ici le désir, et qui est, de la façon la moins ambiguë, la mère, c'est-à-dire le sujet primordial de la demande. Ce sujet, je vous l'ai montré, est le vrai sujet tout-puissant dont nous parlons toujours dans l'analyse. La dimension de toute-puissance, dite de toute-puissance de la pensée, la femme ne l'a pas en elle, il s'agit de la toute-puissance du sujet comme sujet de la première demande, à laquelle, je vous l'ai dit lors de nos premières démarches, la toute-puissance doit toujours être référée. »

p. 365

(Cf. tableau du manque d'objet)

« Il y a ici une colonne qui est celle de l'agent de ces actions. Je ne l'ai touché qu'en un seul point, au niveau de l'agent de la frustration, à savoir, la mère. Je vous ai montré que, comme lieu de la demande d'amour, elle était d'abord symbolisée dans le double registre de la présence et de l'absence, qu'elle se trouvait être par là en position de donner le départ génétique de la dialectique, pour autant que, mère réelle, elle fait tourner ce dont le sujet est privé réellement, le sein par exemple, en symbole de son amour. »

p. 411-412

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« Au niveau de la frustration, où nous avons placé le lieu effectif de la mère, nous inscrivons le terme où tout ce qui se passe de son fait prend sa valeur, c'est-à-dire le A de l'Autre, en tant que c'est là que s'articule la demande. »

p. 412

« C'est au niveau du manque-à-être de la mère que s'ouvre pour Hans le drame qu'il ne peut résoudre qu'à faire surgir ce signifiant de la phobie dont je vous ai montré la fonction plurivalente. »

p. 503

« Les éléments de sa genèse ayant été pointés avec un très grand soin par M. Delay, je n'ai aucune peine à les rassembler, et à souligner tout ce qui le rattache au rapport du sujet à sa mère. Il ne s'agit pas seulement de la mère réelle telle que nous la connaissons, mais de la mère en tant qu'elle recèle une structure dont il va être question de déceler la véritable nature. Dans cette structure, je dirai tout de suite que la présence du mauvais objet – je dirai plus, sa topographie – est essentielle.

Je ne puis m'attarder ici à reprendre point par point, toute l'histoire d'André Gide, telle que son oeuvre, à ses différentes étapes, a pris soin de la dégager. »

p.546-547

« – *La femme a dans la peau un grain de fantaisie.*

Ce *grain de fantaisie*, c'est assurément ce dont il s'agit en fin de compte dans ce qui module et modèle les rapports du sujet à celui, quel qu'il soit, à qui il demande. Et sans doute n'est-il pas pour rien dans le fait que ce soit sous la forme de la Mère universelle que nous ayons trouvé à l'horizon le sujet qui contient tout. [...] il s'agit de bien autre chose, à savoir de la béance qui ouvre sur ce quelque chose de radicalement nouveau qu'introduit toute coupure de la parole. »

p. 573

Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986

« Je veux dire que tout ce qui se développe au niveau de l'interpsychologie enfant-mère, et qu'on exprime mal dans les catégories dites de la frustration, de la gratification et de la dépendance, n'est qu'un immense développement du caractère essentiel de la chose maternelle, de la mère, en tant qu'elle occupe la place de cette chose, de *das Ding*. »

p. 82

« Eh bien, le pas fait, au niveau du principe du plaisir, par Freud, est de nous montrer qu'il n'y a pas de Souverain Bien – que le Souverain Bien, qui est *das Ding*, qui est la mère, l'objet de l'inceste, est un bien interdit, et qu'il n'y a pas d'autre bien. Tel est le fondement, renversé chez Freud, de la loi morale. »

p. 85

« L'articulation kleinienne consiste en ceci – avoir mis à la place centrale de *das Ding*, le corps mythique de la mère. »

p. 127

(A propos de *Moïse et le monothéisme*)

« Il souligne, dans le même texte où il laisse à l'horizon le trauma primordial du meurtre du père, et sans se soucier de la contradiction, que cette sublimation surgit à une date historique, sur le fond de l'appréhension visible, sensible, que celle qui engendre, c'est la mère. Il y a, nous dit-il, un véritable progrès dans la spiritualité à affirmer la fonction du père, à savoir celui dont on n'est jamais sûr. »

p. 171

« Mais Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce que l'on peut appeler le désir pur, le pur et simple désir de mort comme tel. Ce désir, elle l'incarne. Réfléchissez-y bien – qu'en est-il de son désir ? Ne doit-il pas être le désir de l'Autre, et se brancher sur le désir de la mère ? Le désir de la mère, le texte y fait allusion, est l'origine de tout. Le désir de la mère est à la fois le désir fondateur de toute la structure, celui qui a fait venir au jour ces rejetons uniques, Étéocle, Polynice, Antigone, Ismène, mais c'est en même temps un désir criminel. Nous retrouverons là, à l'origine de la tragédie et de l'humanisme, une impasse semblable à celle d'Hamlet, et, chose singulière, plus radicale. »

p. 328-329

« C'est ici que les distinctions auxquelles je vous ai introduits les années précédentes peuvent vous servir. La castration, la frustration, la privation, sont choses différentes. Si la frustration est l'affaire propre de la mère symbolique, le responsable de la castration, à lire Freud, c'est le père réel, et au niveau de la privation, c'est le père imaginaire. »

p. 355

Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, Paris, Seuil, 1991

« C'est ce mouvement qui, si je puis dire, légitime le besoin comme don à la mère, laquelle attend que l'enfant satisfasse à ses fonctions, et fasse sortir, apparaître quelque chose de digne de l'approbation générale. »

p. 241

« La satisfaction du pouponnage, dont le torchage fait partie, est d'abord celle de l'autre. »

p. 241

Le Séminaire, Livre IX, L'identification, (inédit)

Leçon du 21 février 1962

« La moindre conversation est là pour vous démontrer que l'amour de la mère est la cause de tout. Je ne dis pas qu'on a toujours raison, mais c'est tout de même sur cette voie-là que nous faisons du manège tous les jours. C'est ce qui résulte de notre expérience quotidienne. »

Leçon du 9 mai 1962

« Le phallus, quand avons-nous commencé ici de nous en occuper d'une façon qui soit un peu structurante et féconde ? C'est évidemment à propos des problèmes de la sexualité féminine. Et la première introduction de la différence de structure entre demande et désir, ne l'oublions pas, c'est à propos des faits découverts dans tout leur relief originel par Freud quand il a abordé ce sujet [le phallus], c'est-à-dire qui s'articulent de la façon la plus resserrée à cette formule, que c'est parce qu'il a à être demandé là où il n'était pas, le phallus, à savoir chez la mère, à la mère, par la mère, pour la mère, que par là passe le chemin normal par où il peut venir à être désiré par la femme. »

Leçon du 27 juin 1962

« Mais s'il y a quelque chose qu'on demande à la mère, ne vous paraît-il pas frappant que ce soit la seule chose qu'elle n'ait pas, à savoir le phallus ? »

« C'est aussi bien qu'il est impossible de la corriger, impossible aussi de rien comprendre à ce qui fait l'impasse de la relation analytique, et tout spécialement dans la transmission de la vérité analytique telle qu'elle se fait, l'analyse didactique, c'est qu'il est impossible d'y introduire la relation au père, qu'on n'est pas le père de son analysé. J'en ai assez dit et assez fait pour que personne n'ose plus, au moins dans un entourage voisin du mien, risquer d'avancer qu'on peut en être la mère. C'est pourtant de cela qu'il s'agit. »

Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004

« La relation avec la prostituée, nous le savons par nos analyses, est presque directement engrainée sur la référence à la mère, alors que, dans d'autres cas les dégradations de la *Liebesleben* (vie amoureuse) sont liées à un choix en opposition au terme maternel, qui se porte sur la femme en tant qu'elle devient support, qu'elle est l'équivalent, de l'objet phallique. »

p. 109

« [...] ce que la mère du schizophrène articule de ce qu'avait été pour elle son enfant au moment où il était dans son ventre – rien d'autre qu'un corps inversement comode ou embarrassant, à savoir la subjectivation de a comme pur réel. »

p. 140

Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme, (inédit)**Leçon du 16 novembre 1966**

« Le rapport du petit a à l'Autre, tout à fait spécialement, est très suffisamment amorcé dans l'indication que c'est de l'imaginaire de la mère que va dépendre la structure subjective de l'enfant. »

« C'est la première *Bedeutung*, l'objet a, le premier référent, la première réalité, la *Bedeutung* qui reste parce qu'elle est, après tout, tout ce qui reste de la pensée à la fin de tous les discours. A savoir, ce que le poète peut écrire sans savoir ce qu'il dit

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

quand il s'adresse à sa mère intelligence chez qui la douceur coulait : "quelle est cette négligence qui laisse tarir son lait ?" »

Leçon du 22 février 1967

« Qu'est-ce que veut dire la valeur Un, comme unité unifiante ? Nous sommes dans le signifiant et ses conséquences sur la pensée. La mère comme sujet, c'est la pensée de l'Un du couple. "Ils seront tous les deux une seule chair", c'est une pensée de l'ordre du grand A maternel. »

Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006

« Jouir de la mère est interdit, dit-on, mais ce n'est pas aller assez loin. Ce qui a des conséquences, c'est que le *jouir-de-la mère* est interdit. Rien ne s'ordonne qu'à partir de cet énoncé premier, comme il se voit bien dans la fable, où jamais le sujet, Œdipe, n'a pensé qu'il jouissait de la mère, Dieu sait à cause de quel divertissement. »

p.151

« Ce fameux sein, on en fait, à l'aide de jeux de mots, le giron maternel. Mais derrière le sein, et tout aussi plaqué que lui sur le mur qui sépare l'enfant de la femme, le placenta est là.

Il est là pour nous rappeler que, loin que l'enfant dans le corps de la mère fasse avec lui un seul corps, il n'y est même pas enfermé dans ses enveloppes, il n'y est point un œuf normal, il est brisé, rompu dans cette enveloppe par cet élément de plaquage. »

p. 260

« C'est bien en effet ce à quoi s'intéressait au plus haut point le petit X* du cas en question, et quand il se faisait baigner par sa mère, il lui disait d'en faire autant sur son propre périnée. Comment ne pas reconnaître qu'ici, là même, il se désigne comme aspirant à fournir l'objet de ce qui faisait sans doute pour la mère, pour des raisons qui ne sont pas autrement approfondies mais qui sont là sensibles, l'objet d'un intérêt tout à fait particulier ? »

p. 306

Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991

« Il ne s'agit pas seulement de parler des interdits, mais simplement de parler de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui on demande, mère qui ordonne, et qui institue du même coup la dépendance du petit d'homme.

La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition. Elle se présente ici en ce qu'elle est, comme institution de la mascarade. Elle apprend à son petit à parader. »

p. 89

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. [...] Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes – c'est ça, la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça, le désir de la mère. [...] Il y a un rouleau, en pierre bien sûr, [...] et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus. C'est le rouleau qui vous met à l'abri, si, tout d'un coup, ça se referme. »

p. 129

***Le Séminaire, Livre XVIII,
Un discours qui ne serait pas du semblant, Paris,
Seuil, 2007***

« Le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que, pour ce qui est de la mère, comme production il n'y a pas de doute. [...] il n'y a pas de doute sur *qui* est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère. Et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée [...] est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est pas à numérer, parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part. »

p. 174

***Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire, Paris,
Seuil, 2011***

« La psychanalyse, elle, est partie là-dedans en toute innocence. Ce qu'elle a d'abord rencontré n'est pas très gai. Il faut reconnaître qu'elle ne s'y est pas limitée. Ce qui lui reste de ce qu'elle a frayé d'abord d'exemplaire, c'est le modèle d'amour représenté par les soins donnés de la mère au fils, ce qui s'inscrit encore dans le caractère chinois *Hao*, qui veut dire le bien, ou ce qui est bien. Ce n'est rien d'autre que ceci, qui veut dire *fils*, *Tseu*, et ceci, qui veut dire *la femme*. »

p. 174

Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975

« Le discours analytique démontre – permettez-moi de le dire sous cette forme – que le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre.

Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe. »

p. 13

« Je vous fais confiance pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours analytique sur la vieille liaison avec la nourrice, mère en plus comme par hasard, avec, derrière, l'histoire infernale de son désir et tout ce qui s'ensuit. »

p. 19

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« S'il y a un discours qui vous le démontre, c'est bien le discours analytique, de mettre en jeu ceci, que la femme ne sera jamais prise que *quoad matrem*. La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère. »

p. 36

« Alors, momentanément, ça peut être commode de le rendre responsable de ceci, à quoi aboutit l'analyse de la façon la plus avouée à ceci près que personne ne s'en aperçoit, – si la libido n'est que masculine, la chère femme, ce n'est que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, rien que de là que la chère femme peut avoir un inconscient.

Et à quoi ça lui sert ? Ça lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme, c'est-à-dire – je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique – à n'exister que comme mère. »

p. 90

1

2

3

4

5

6

Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent, (inédit)

Leçon du 19 mars 1974

« Le défilé, le défilé du signifiant par quoi passe à l'exercice ce quelque chose qui est l'amour, c'est très précisément ce Nom-du-père, ce Nom-du-père qui n'est non (n, o, n) qu'au niveau du dire, et qui se monnaie par la voix de la mère dans le dire – non d'un certain nombre d'interdictions, ceci dans le cas, dans le cas heureux, celui où la mère veut bien, de sa petite tête, enfin proférer quelques nutations. »

Le Séminaire, Livre XXII, RSI, (inédit)

Leçon du 21 janvier 1975

« Un Père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect, est – vous n'allez pas en croire vos oreilles – père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet a qui cause son désir. Mais ce qu'une femme en a-cueille ainsi n'a rien à voir dans la question, ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets a que sont les enfants. »

a

b

c

d

d / Autres textes

1

2

3

4

5

6

a

b

c

d

« Discours aux catholiques », *Le triomphe de la religion*, Jacques Lacan, Paris, Seuil, collection Paradoxes de Lacan, 2005

« Freud dans la vie courante je le vois très peu père. Il n'a vécu le drame œdipien, je crois, que sur le plan de la horde analytique. Il était, comme dit quelque part Dante, la Mère Intelligente. »

p. 34

Lacan J., Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18

« ...C'est à peine, dans le fond, si une femme sait qui est son bébé ; le bébé, c'est comme la vie, c'est patent dans l'être humain qu'il est un parasite. »

p. 263-270

De ce que j'enseigne, conférence au groupe de l'Évolution psychiatrique, 23 janvier 1962 (inédit).
(Dans le fil du Séminaire IX, *L'identification*)

« Mais si on pense à la demande d'amour dans l'appel, c'est à autre chose qu'à la main qui satisfait le besoin, mais à la présence. L'enfant distingue les deux registres dès maman et papa. À papa peut être appliqué le pur retour à l'appel de la mère, et maman récompensera l'apport de friandise par le père. Le distributeur de consolation n'est pas le même autre que le répartiteur des satisfactions substantielles. Les deux rôles sont attendus de la mère, mais le premier sera d'autant plus apprécié que la mère se montrera subtilement frustrante, pour mieux faire sentir les bienfaits de l'amour : don symbolique sur une frustration réelle. »

3

Jacques-Alain Miller

1

2

3

4

5

6

a / Textes p. 67

b / Cours « l'Orientation Lacanienne » p. 71

a

b

3

*Jacques-Alain Miller***a / Textes****« Problèmes cliniques pour la psychanalyse »,
Quarto, n° 1, 1981**

« Le petit Hans nous présente une exégèse de qu'est-ce qu'est "ce tête à tête" de la mère et de l'enfant, dont on voudrait qu'il se passe sous les espèces de la complétude. Or ce que Lacan a introduit d'essentiel avec le petit Hans, c'est la mère comme désirante. On se trompe si on n'isole pas la mère comme désirante. Pour tous ceux qui ont affaire avec les enfants psychotiques, le rappel winnicottien de la mère suffisamment bonne, trouve son interrogation ici. Car la question qui est posée par l'analyse du petit Hans n'est pas la question de la mère suffisamment bonne, mais la question de la mère suffisamment désirante. Et il y a donc deux cliniques de la psychose tout à fait opposées selon l'une ou selon l'autre. Évidemment c'est plus facile de s'identifier à la mère suffisamment bonne que de s'identifier à la mère désirante. La mère qui soigne et la mère qui désire ça fait deux. »

p. 28

« La nouveauté de Winnicott même si elle n'est pas entièrement reconnue comme telle, c'est d'avoir proposé une identification de l'analyste à la mère. Par cette voie il a annexé une nouvelle clinique au Champ freudien, en tout cas ça a été son ambition. »

p. 29**« L'enfant et l'objet », Une femme ma mère ?,
La petite girafe, n° 18, Agalma, 2003, p. 6-11**

« On refuse la perversion aux femmes, parce que la clinique réserve aux hommes d'aliéner leur désir ou d'incarner sa cause dans un objet fétiche. C'est ne pas voir que la perversion est en quelque sorte normale du côté femme – l'amour maternel peut aller jusqu'à la fétichisation de l'objet infantile. »

1

2

3

4

5

6

a

b

« La mère n'est pas "suffisamment bonne", pour reprendre l'expression de Winnicott, lorsqu'elle ne véhicule que l'autorité du Nom-du-Père. Il faut encore que l'enfant ne sature pas pour elle le manque dont se supporte son désir. »

« La mère n'est suffisamment bonne qu'à ne pas l'être trop, qu'à la condition que les soins qu'elle prodigue à l'enfant ne la détourne pas de désirer en tant que femme. »

« L'accent mis sur la valeur de substitut phallique de l'enfant [...] égare, s'il conduit à promouvoir de façon unilatérale la fonction comblante de l'enfant et fait oublier que l'enfant n'en divise pas moins, chez le sujet féminin accédant à la fonction maternelle, la mère et la femme. L'enfant ne comble pas seulement, il divise. »

« Plus l'enfant comble la mère et plus il l'angoisse, conformément à la formule selon laquelle c'est le manque de manque qui angoisse. La mère angoissée est d'abord celle qui ne désire pas ou peu ou mal, en tant que femme. »

« L'enfant, même fétichisé, se distingue de l'objet petit a du fantasme par le fait qu'il est, lui, animé, tandis que l'objet petit a est par excellence inanimé. »

« L'enfant, une réponse du réel », *Quarto*, n° 88, 2006

« Cette petite note se conclut en nous faisant apercevoir que ce qui est mis en jeu dans le pari de Pascal, c'est un objet a réalisé. [...] Cela me paraît tout à fait décisif pour saisir le tour qu'opère Pascal dans son pari, à savoir que ce pari porte, pour ce qui est du sujet, sur l'objet même de son existence apparaissant dans le réel. [...] Cela situe l'enfant, particularisé, pris dans le rapport duel à la mère, sans médiation paternelle — Lacan restant là dans la veine de la métaphore —, comme ce qui est susceptible d'offrir, de délivrer une réponse du réel. On saisit alors pourquoi la vérité de cet axiome sortirait de la bouche de l'enfant, celui-ci étant alors une des figures, historiques, imaginaires, données à la vérité dans le réel. Une tromperie qui réfère aussi bien au fondement du transfert. »

p. 22

« Los padres dans la direction de la cure », *Trauma et Fantasme*, *Quarto*, n° 63, 1997

« Ce qui fait problème, dans la famille moderne, c'est que le père travaille. Le père qui travaille n'est pas un père adéquat aux nécessités structurales du signifiant-maître. Il n'y a pas de doute que la décadence du statut du maître antique, à laquelle se réfère Lacan d'après Hegel, la généralisation du salariat, tout cela touche à une structure tout à fait fondamentale, élémentaire. C'est en même temps concomitant, dans notre monde, des progrès de la bourgeoisie, qui fait à l'occasion de la mère, comme le signale Lacan en passant, la bourgeoise de la famille, qui tient les cordons de la bourse et tient de ce fait la place du chef de famille. »

p. 10

1

2

3

4

5

6

a

b

« Médée à mi-dire », Lettre Mensuelle ECF-ACF, n° 122, 1993

« La mère dans la psychanalyse, est celle qui a. Elle répond à son concept que pour autant elle est abandonnée. En revanche une vraie femme, telle que Lacan en fait miroiter l'existence éventuelle, c'est celle qui n'a pas et qui, de ce "n'avoir pas", fait quelque chose. D'où toutes les affinités qu'elle entretient avec les semblants. »

p. 18

« Le "devenir mère" et le "être femme" ne se recouvrent nullement. D'où l'affliction que Lacan exprimait dans un langage un peu vert : "elles veulent toutes vèler". C'est-à-dire : n'y-a-t-il pas d'autre voie pour une femme que "le désir d'enfant", la volonté de maternité ? L'enfant est-il la voie la plus authentique de la féminité ? »

p. 19

« La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan », La Cause freudienne, Navarin, n° 69, 2008

« La mère lacanienne correspond à la formule *quaerens quem devoret*, elle cherche quelqu'un à dévorer, et Lacan la présente ensuite comme le crocodile, le sujet à la gueule ouverte.

De sorte que sous l'ensemble du mécanisme du tableau et de ses permutations, l'élément central est la dévoration, la relation orale à la mère en tant que dévoration, dévorer la mère et être dévoré par elle. »

p. 102

« C'est ce qui reste dans sa théorie comme la mère réelle, c'est dire qu'il y a une mère inassouvie mais aussi toute-puissante. Et le terrifiant de cette figure de la mère lacanienne est qu'elle est à la fois toute-puissante et inassouvie. »

p. 105

« Lacan a besoin d'un changement de statut de la mère. Lorsque la mère ne répond pas, il dit qu'elle se transforme en réel, c'est-à-dire en puissance. De sorte qu'il y a comme un croisement entre la satisfaction et la mère ; lorsque la satisfaction est réelle, la mère est symbolique et lorsque la mère devient réelle, la satisfaction devient symbolique. Une satisfaction symbolique, qu'est-ce que c'est ? La mère n'est pas seulement maître, elle est amour. »

p. 106

« Quant à la castration de la mère, la question est de savoir s'il y a une figure de la mère, de la mère qui a des enfants, qui possède le nécessaire pour les alimenter, la mère suffisamment bonne, qui est une mère qui a.

Ce que rappelle Lacan, c'est que la mère est une femme et que derrière la mère, il y a toujours une Médée, c'est toujours dans l'ordre du possible.

Et même si la mère est exemplaire, l'enfant n'est jamais qu'un substitut à tel point qu'il faut assumer la question qui se présente ici : la maternité est-ce la voie unique ou la voie privilégiée de réalisation de la féminité ?

Il est évident que Lacan a été surpris par cette orientation : "elles veulent toutes vèler", en français c'est un peu grossier, elles veulent avoir, et je le disais presque avec

regret, car cela influence la féminité qui peut tirer son authenticité du fait de ne pas avoir ; le désir peut être une dévastation.

Pourquoi veulent-elles tant masquer le manque ? Et il est certain que Lacan avait l'idée que la maternité n'est pas la voie, c'est une voie métaphorique pour la femme. Au point que je pense que l'éthique de la psychanalyse ne peut réellement imposer cet idéal qui est plus du côté de la substitution, pour Freud lui-même.

(...)

Le terrible de la relation – d'après ce qu'en dit Lacan –, le terrible de la relation à la mère comme femme, c'est justement sa privation qui empêche sa castration, précisément parce que c'est déjà fait.

Ce fait, du côté féminin, donne une audace qui va bien au-delà du petit courage, de la timidité masculine. Ce sont les grandes terribles qui n'ont rien à perdre, mais comme nous le disions, limitent aussi l'opération de l'enfant car leur pouvoir ne peut être menacé.

À ce propos, dit Lacan, sans le développer, qu'au-delà de la castration du côté du père, il y a la castration du côté de la mère, et c'est une castration, dirais-je, sans issue, car sans dialectique. Le père, on peut le voler, on peut le tuer ; du côté de la mère, il y a quelque chose qui ne peut se situer ailleurs qu'entre dévorer ou être dévoré. »

p. 110

« La mère du *fort-da* est la mère domestiquée ; c'est un exercice de maîtrise – on peut le prendre ainsi – c'est un exercice de maîtrise de l'enfant qui met en scène son propre abandon et le retour de la mère. Il fait semblant.

En cela la mère est un symbole, il utilise n'importe quel objet qui va et vient, c'est comme le symbole de la mère. Ce que Lacan essaie de faire surgir de cela, c'est un autre statut de la mère.

Que se passe-t-il si la mère échappe à son rôle de symbole qui répond, qui entre dans ce calcul ? Dès le moment où elle sort du symbole, où elle ne répond pas à cet appareil, à cette régularité (à cette fiction, cette construction conceptuelle), dès qu'elle en sort, elle n'a plus de statut symbolique et on ne sait pas ce qu'elle va faire.

C'est différent quand on sait parfaitement que l'objet va revenir et qu'au *Fort* va succéder le *Da*. Mais si on ne le sait pas, elle se transforme en une puissance mystérieuse qui peut donner ou ne pas donner, qui peut venir ou ne pas venir, de telle sorte que ses objets acquièrent une autre valeur, ils ne valent pas pour eux-mêmes mais en tant que signes d'amour. »

p. 111

1

2

3

4

5

6

a

b

b / Cours « L'Orientation Lacanienne »

Textes établis à partir de retranscriptions et non relus par l'auteur.

« Clinique lacanienne », 1981-1982

Leçon du 9 décembre 1981

« Il y a là une solution très élégante de Lacan, celle de dire que le phallus essentiel, celui qui domine toute l'affaire, c'est celui de la mère, c'est-à-dire précisément celui qui n'existe pas. »

Leçon du 27 janvier 1982

« Vous connaissez d'ailleurs la pièce qui est fondée tout entière sur l'injure "vous êtes une moule". C'est une pièce de Courteline qui s'appelle *Le Gendarme est bon enfant*. Il y a un personnage tout à fait respectable qui va faire pisser son chien et qui se trouve ennuyé par un gendarme qui prend son devoir de gendarme au pied de la lettre en lui dressant contravention. Alors, le personnage en question, qui est un marquis, jette au gendarme : "Gendarme, vous êtes une moule !" Le gendarme fait un rapport sur le marquis, et nous avons une scène entre le gendarme, le commissaire et le marquis. Le commissaire arrive à la fin à coincer le gendarme sur autre chose, ce qui fait que ce dernier doit abandonner sa plainte. Et c'est à ce moment-là que le marquis redit : "Gendarme, vous êtes une moule !" Mais il se reprend, expliquant que sa langue a fourché, et il dit : "Gendarme, vous êtes une mère." »

Leçon du 10 mars 1982

(Cf. « je viens de chez le charcutier »). « Je ne vais pas prendre le temps de vous rappeler dans le détail la situation dont il s'agit dans cet exemple. Je rappellerai simplement que la malade est la fille d'une mère avec laquelle elle a vraiment réussi ce couplage qui paraît si inaccessible à bien des femmes, c'est-à-dire une sympathie parfaite avec sa maman, de telle sorte qu'elles délirent à deux. »

« Le fait que Lacan souligne au départ, c'est le caractère allusif du Je viens de chez le charcutier. La patiente le dit elle-même : elle ne peut dire exactement ce dont il s'agit dans cette phrase. C'est ce que note Lacan : "Il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive, sans qu'elle puisse pour autant montrer rien de perplexité quant à saisir sur qui des coprésents ou de l'absente portait l'allusion." Lacan s'empare de ce fait que la malade témoigne qu'il s'agit d'une allusion sans qu'elle sache de qui il s'agit, d'elle-même ou du voisin ou de la mère. »

Leçon du 17 mars 1982

« Il y a tout à fait un écart entre *Repräsentanz* et *Vorstellung*. Il y a des gens qui vous parlent de leurs parents en tant que représentants, qui vous parlent de leur père en tant que *Repräsentanz* – père horrible, insupportable, etc. – mais ça n'empêche pas qu'ils soient plutôt en bons termes avec leur père comme *Vorstellung* dans la vie courante. La mère peut être dite horrible en tant que *Repräsentanz*, alors qu'en tant que *Vorstellung* dans la vie courante, elle se trouve avoir les meilleurs rapports avec son rejeton. J'essaye de vous faire approcher cet écart entre *Vorstellung* et *Repräsentanz*. »

Leçon du 14 avril 1982

« Pour en revenir donc au sultan originaire, au père de *Totem et Tabou*, on peut dire que ce que ça se met en valeur chez Freud – si on aborde la question de la jouissance par là –, c'est que la jouissance originaire n'est pas celle de la mère et de l'enfant. C'est une longue tradition analytique que de faire de la mère et de l'enfant le repère central. La jouissance originaire n'est pas celle de la mère et de l'enfant, mais celle du père. C'est la fonction que Lacan finira par écrire *non-phi de x*. »

Leçon du 21 avril 1982

(Cf. schéma R) « Sur cette ligne des créatures de la parole, qui répond à l'image de la créature, nous avons les deux termes de M et I, qui se posent ici comme venant à la place du Père forclos. M, c'est le signifiant de l'objet primordial, nous dit Lacan. Dans ce texte, l'objet primordial, c'est la mère. La première fonction est donc l'Autre maternel. »

« Du symptôme au fantasme et retour », 1982-1983**Leçon du 19 janvier 1983**

« On voit bien là pourquoi Mélanie Klein incarne la Chose dans le corps de la mère. C'est que la mère est précisément l'incarnation la plus prochaine de l'Autre de la

demande comme tout puissant. Seulement, ce que Lacan veut nous faire saisir avec la Chose, ce n'est pas tant une dimension présignifiante qu'une dimension antérieure à la demande. »

Leçon du 27 avril 1983

(Cf. « être mère pour le président Schreber »). « C'est avec l'effet de signification, avec l'effet de signification féminine, qu'il fabrique le substitut du Nom-du-Père. Et c'est par la métaphore délirante qu'il parvient à métaphoriser la mère grâce à La femme. C'est, il faut bien le dire, à l'inverse du trajet névrotique. Il parvient à métaphoriser la mère, moyennant quoi se ramène de surcroît la Mère du genre humain. »

« Extimité », 1985-1986

Leçon du 13 novembre 1985

« Qu'est-ce qu'on est allé chercher dans *L'éthique de la psychanalyse* ? On est allé chercher le moment où Lacan dit que c'est la mère, que la mère c'est *das Ding*. Et on s'est dit : *Eh bien voilà, on s'y retrouve !* Mais, Lacan, ce n'est pas du tout ce qu'il dit. Ce qu'il dit c'est que la couverture de cette extimité est la mère. Il dit par exemple, que Mélanie Klein a mis le corps mythique de la mère à la place centrale de *das Ding*. Et tout l'accent est à mettre sur *mythique*. C'est le mythe kleinien. »

Leçon du 5 mars 1986,

(En référence à Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Seuil, p. 710)

« Le signifiant de la dévoration accomplie, c'est la mère. On peut apporter là tout un matériel clinique probant en tant que tel. Cette *ectopie* de la réalité dans le champ du désir et dans certaines difficultés de la vie amoureuse trouve là son fondement clinique. Je relève encore que déjà ici, le fantasme est qualifié clairement de défense du sujet. C'est un pas avant de qualifier le désir même comme défense. Vous savez que Lacan y viendra un peu plus tard. »

« Cause et consentement », 1987-1988

Leçon du 16 mars 1988

« Dans la psychanalyse, on amène, comme partenaires au jeu de la vie, les signifiants, et on dit que toute la famille est là. Les signifiants, ce sont tes partenaires, tes pères et mères. C'est ce que veut dire l'Autre. C'est le lieu, le trésor des signifiants, et quand c'est là, toute la famille est là en même temps. C'est pourquoi on peut, à l'occasion, parler de l'Autre réel et dire que c'est la mère, parler de l'Autre symbolique et dire que c'est le père. C'est parce que les partenaires, ce sont les signifiants. C'est pourquoi on invite le sujet à explorer ce lieu de l'Autre en parlant au lieu de l'Autre, puisque dès que l'on parle, on parle au lieu de l'Autre. Par ce biais, il explorera ce qui fait pour lui révélation de l'être, et puis il tombera, au cours de cette exploration, sur A barré. Tomber sur A barré, c'est rencontrer le partenaire en tant qu'on ne sait pas ce qu'il veut. »

Leçon du 23 mars 1988

« Il ne nous vient pas à l'idée de nier la base biologique de la famille – nous ne sommes pas des idéalistes – mais il y a, en même temps, sur ce support, une institution sociale qui est variable selon les civilisations et selon les époques. Ce que nous appelons le père et la mère est évidemment dépendant d'une tradition. Ce que Lévi-Strauss a montré dans ses *Structures élémentaires de la parenté*, c'est précisément, dans ce qu'on appelle les civilisations primitives, que le social a comme cellule matricielle le familial, les lois de la famille qui comportent en particulier l'échange entre les familles. »

« Ce qui devrait ressortir – Freud le dit très clairement – de la relation sexuelle entre le père et la mère, ça devrait être le savoir de ce que c'est qu'un homme et de ce que c'est qu'une femme. C'est bien par là que l'on peut faire valoir ce thème des parents dans la direction de la cure. C'est en réfléchissant sur la relation qu'il y a entre la relation père-mère et la relation homme-femme. »

« Le seul rapport où entreraient l'homme comme signifiant et la femme comme signifiant, le seul rapport que le sujet puisse rencontrer, ça pourrait être – c'est ce que Freud attendait – le rapport sexuel entre père et mère. C'est pourquoi Lacan pouvait dire que le rapport sexuel, qui n'existe pas, existe seulement dans la famille, entre les parents ou avec les parents, et cela évidemment sous une forme particulière, sous la forme d'une formule contraignante particulière à un sujet. »

« Ce que Freud a constaté et ce qui fait toute l'animation du cas de "L'homme aux loups", c'est précisément que le couple parental ne peut pas fonder le rapport sexuel de l'homme et de la femme - le rapport à la mère faisant bien plutôt obstacle à l'accès à la femme, et le père faisant à l'occasion obstacle à l'accession à l'homme. La femme n'existe pas, mais enfin, si elle existait, ça serait la mère. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rapport entre le père et la mère, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rapport au sens que nous donnons à ce terme, c'est-à-dire au sens d'un mathème, au sens d'une formule déterminée, mais, précisément, c'est un rapport qui n'est pas sexuel, c'est-à-dire qui n'est pas superposable à ce que serait la formule de l'homme et de la femme. »

« Freud, d'ailleurs, essaye de fonder le couple parental en termes d'activité et de passivité : activité du père comme homme et passivité de la mère comme femme. Tout le cas de "L'homme aux loups" tourne autour de la question de savoir à qui le sujet s'identifie le plus vraiment. »

« Je ne me suis pas étendu sur le thème de l'esclavage de la mère puisque ça a été déjà abondamment mis en valeur par le féminisme moderne.

« Évidemment, rien n'assure que la fonction de gauche soit, dans telle famille, assurée par la personne du père. C'est bien ce qui oblige déjà à distinguer plusieurs pères, au moins le père réel et le père symbolique. Mais je vous fais déjà remarquer que là est fondé le couple de la mère et de l'enfant par rapport au père, à savoir que l'enfant est du même côté que la mère, en relation au signifiant maître. On peut donc inclure cet enfant du côté de la mère comme S2. Si on écrit alors cet enfant petit a, il reste du même côté de la mère par rapport au signifiant maître.

« C'est en même temps concomitant des progrès, dans notre monde, de la bourgeoisie qui fait à l'occasion de la mère – Lacan le signale en passant – la bourgeoisie, la

bourgeoise de la famille qui tient les cordons de la bourse et qui, de ce fait, tient dans la famille la place du chef de famille. »

« Le résultat de cette position, c'est son œuvre. Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus malins que lui. Nous n'acceptons plus d'occuper la position du père, mais ça fait peut-être aussi que, du côté de l'œuvre, on ne fait pas tout à fait le poids par rapport à Freud. Mais enfin, les analystes se sont très généralement aperçus qu'ils ne devaient pas occuper cette place et ils en ont conclu, par approximation, qu'ils devaient occuper la place de la mère.

Toute la psychanalyse et toute la direction de la cure sont basées sur le décalage entre le rapport de ces deux signifiants, NP et DM, et ce qui serait le rapport entre ces deux-là : H et F. Dans cette formule de la métaphore paternelle, le père entre en tant que nom – c'est le Nom-du-Père – et la mère en tant que Désir. »

« Je fais remarquer que là, Désir s'écrit avec un D majuscule et que ce n'est donc pas – c'est très précis dans les mathèmes de Lacan – le petit d du désir qui s'oppose à la demande comme étant, ce désir, à la place du signifié. Il s'agit bien, avec la majuscule, du Désir en tant que signifiant qui obéit à la loi du oui ou du non, du être là ou du ne pas être là, et que Lacan illustre par les va-et-vient de la mère qui n'ont pas d'explication jusqu'à ce que surgisse la signification du phallus. »

« Repartons du rapport entre père et mère qui est un rapport de substitution, et qui donc suppose une barre portée sur le signifiant M. »

« Le sujet, nous le savons, est susceptible de s'identifier à l'enfant qu'il est, ou de s'identifier au père ou à la mère, et c'est ce qui demande qu'on l'écrive, comme pouvant s'identifier, à la quatrième place. »

« C'est le schéma robuste de l'Œdipe freudien. D'où la question de l'Œdipe pour la fille, puisque là la logique voudrait que ce soit le père qui soit en position d'objet et la mère en position d'obstacle. »

« C'est bien là que l'on voit, chez Freud lui-même, qu'il s'agit de signifiants. En effet, en dépit de ce que cette configuration pour la fille puisse se poser, ça reste pourtant le père comme signifiant qui pour la fille est là l'obstacle, et c'est la mère comme signifiant qui est foncièrement le signifiant de l'objet primordial. »

« Ceci, évidemment, ouvre, dans chaque cas, des conditions qui sont exactement modulées. Il peut se faire que la mère réelle vienne à assumer la fonction d'interdiction. Les ravages connus de la relation mère-fille sont d'autant plus forts si c'est le cas. Ça suppose souvent la complaisance du père réel au rôle d'objet. Mais au fond, même quand c'est le père qui est l'objet, il assume en même temps la fonction d'obstacle. Ça veut dire que ce que nous appelons la fonction du Nom-du-Père est une fonction qui, dans tous les cas, représente cet obstacle, et que ce que nous appelons la mère est le signifiant de l'objet primordial. Ça veut dire que, pour les deux sexes, le Nom-du-Père est l'obstacle et que la mère est l'objet primordial. »

« Alors, pourquoi cette histoire familiale est-elle pour le sujet inoubliable ? Qu'est-ce qu'elle raconte, en définitive, cette histoire de ce qui a lieu entre père et mère, avec le signifiant enfant et tout ce qui va avec dans la famille ? Pourquoi cette histoire familiale est-elle inoubliable ? »

« On peut dire, à cet égard, qu'il s'identifie à la langue. C'est à tort que l'on parle de langue maternelle. On parle de langue maternelle parce qu'on identifie le signifiant de la mère à la signification de la vie, de la même façon qu'on associe le signifiant du père à la signification de la mort et qu'on s'imagine que la langue est animée par la vie des mots. Illusion que dénonce Lacan dans des termes qui comportent que toute langue est une langue morte et que c'est en quoi elle véhicule la loi du père. Sans doute la signification de la mort est-elle distincte de la signification de la vie comme associée à la mère, mais à quoi tient ce discours, sinon à vous montrer, comme homologue à ce schéma de P sur M barré, le schéma suivant qui installe à l'étage supérieur l'Autre de la langue par rapport à la jouissance. »

« Ça traduit la formule œdipienne, le fait que le père interdit la mère, dans les termes que c'est la parole qui interdit la jouissance. »

Leçon du 23 mars 1988

« Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus malins que lui. Nous n'acceptons plus d'occuper la position du père, mais ça fait peut-être aussi que, du côté de l'œuvre, on ne fait pas tout à fait le poids par rapport à Freud. Mais enfin, les analystes se sont très généralement aperçus qu'ils ne devaient pas occuper cette place et ils en ont conclu, par approximation, qu'ils devaient occuper la place de la mère. De fait, on a vu se multiplier l'idée que le transfert maternel était vraiment la clef de la psychanalyse. »

Leçon du 20 avril 1988

« Je peux écrire ces formules au tableau. D'abord celle-ci : $P \langle \rangle M$
Elle note le problème de la relation entre le père et la mère. Puis-je peux écrire celle-là qui note le problème de la relation sexuelle. »

« Je simplifie la métaphore paternelle en écrivant P sur M, pour montrer que l'écriture que Lacan propose dans son écrit est construite sur une substitution signifiante du signifiant du Père – devenu célèbre sous le nom du Nom-du-Père – au signifiant de la mère qui, dans ce schéma, entre sous les espèces signifiantes de son désir. »

« Je prétends que l'effort de Lacan a été orienté par ce souci de produire une théorie unifiée du Champ freudien. C'est pour cette raison que nous nous trouvons à parler ni de l'appareil psychique ni de père et de mère, mais de savoir et de jouissance. C'est dans l'effort d'unifier la théorie du Champ freudien que ces termes se sont, on peut le dire, imposés à Lacan. »

« La métaphore paternelle de Lacan écrit la substitution du signifiant du père au signifiant de la mère. On peut donc reporter la barre sur M, ces deux termes ayant chacun, je le souligne, le statut signifiant [...]. Je passe sur cette transformation parce que je veux arriver à mon point. P sur M, c'est un rapport. C'est un rapport même si, en tant que tel, il n'est pas sexuel. C'est un rapport entre quoi et quoi ? À première vue, c'est un rapport entre père et mère. C'est le rapport où s'inscrit le couple parental. Mais, deuxièmement, c'est aussi bien un rapport entre le Nom-du-Père et le Désir. »

« Et, troisièmement, c'est un rapport entre le Nom et le x.
En effet, vous vous souvenez que ce rapport vient à la place d'un rapport précédent qui est celui du signifiant de la mère à un x, un x qui figure ici sous la barre, DM/x , et qui est quoi ? »

« Qui est je ne sais quoi. Qui est, si l'on veut, son désir, à la mère, mais attention, c'est, plus exactement, dans le texte de Lacan, ce qui cause le désir de la mère. À cet égard, c'est, il faut le dire, je ne sais quelle jouissance. Cela de la sorte que la métaphore paternelle de P sur M trouve en fait sa sanction là où je ne sais quelle jouissance se trouve marquée par le signifiant du phallus. »

Cours du 27 avril 1988

« Ce deuxième courant, on peut le contraster avec le premier, en ce qu'il s'est établi avant tout sur le versant des complexes. Sa théorie s'est formulée dans les termes empruntés aux complexes, en faisant précisément de la mère – une mère présente, active avant le complexe d'Œdipe – l'équivalent d'une jouissance primordiale. »

« À partir du moment où on isole comme S1 le Nom-du-Père, à partir du moment où on fait supporter cette opération de métaphore par le Nom-du-Père, alors c'est le nom de la mère qui vient représenter la jouissance primordiale – la barre sur M étant homologue à la mortification signifiante de la jouissance. »

Cours du 18 mai 1988

« Ce qu'implique cette extraordinaire construction de Freud, c'est ce que Lacan ira jusqu'à formuler, à savoir que le sein, dit de la mère, fait à ce niveau-là partie du corps du sujet. Il faut savoir ce qu'on dit. Si on parle de pulsions qui trouvent primordialement leur satisfaction dans le corps du sujet, alors il faut aller jusqu'à inclure cette partie du corps de la mère dans le corps du sujet. C'est ce qui faisait dire à Lacan que le plan de la séparation laisse d'abord le sein du côté de l'enfant. »

« Le banquet des analystes », 1989-1990

Leçon du 8 novembre 1989

« Je dois dire, oui, qu'il y a quelque chose dans la psychanalyse qui fait – c'est une remarque quasi sociologique – qu'on fait plutôt des psychanalystes avec des psychiatres ratés ou, par exemple, avec des mères ratées. »

Leçon du 8 novembre 1989

« L'hystérique demande qu'on jouisse d'elle comme d'une énigme. C'est ça, entre autres, le leurre de l'histoire d'Œdipe – Œdipe le formidable, le débrouilleur d'énigmes, et qui débrouille si bien que la sphinge finit, si je puis dire, par se flinguer. Mais c'est fait pour cacher l'évidence qu'une énigme bien plus importante que la petite devinette de la sphinge, qu'une énigme essentielle pour Œdipe lui est restée indéchiffrable. Pour lui donner un nom à cette énigme, disons que c'est la jouissance de sa mère. Ce n'est quand même pas sûr. On peut quand même supposer que Jocaste avait une petite idée d'avec qui elle couchait. »

« La question de Madrid », 1990-1991

Leçon du 30 janvier 1991

« La névrose est proprement la transformation du *pas de pénis* de la mère en *pas de savoir*, qui est le pas, comme il l'ajoute, d'hésitation de la névrose, le *je ne sais pas* de la névrose. C'est dire que la psychanalyse ne peut rejoindre la science qu'à ce que des sujets franchissent ce *pas de savoir*. »

Leçon du 5 juin 1991 (intervention de Danièle Silvestre)

« Socialement, et en tout cas au temps de Freud, les femmes n'avaient pas les mêmes droits que les hommes. Dans ce sens-là, on peut dire qu'elles étaient effectivement rebuts, rejetées, laissées de côté, hors humanité. La seule façon de se récupérer pour la femme était alors la maternité, et spécialement – je renvoie là aussi à Freud – en étant mère d'un garçon. C'est pourquoi, me semble-t-il, la prévalence de la position maternelle chez une femme, celle donc d'une position de phallicisation, va *a contrario* de la position analytique. Je me demandais si ce n'était pas, entre autres, pour ce genre de raisons que Lacan dit à un moment qu'elles peuvent être les meilleures ou les pires des analystes. »

« Donc », 1993-1994

Leçon du 26 janvier 1994,

(en référence au Séminaire, Livre IV, La relation d'objet)

« Lacan déconstruit la relation de la mère et de l'enfant, simplement en rappelant le fait de l'exigence du phallus chez la mère. Et ça, ça constitue le rappel fondamental qui a été le sien dans l'affaire, à savoir : la mère est une femme. C'est pas si facile, après tout, de ne pas l'oublier, parce que l'identification maternelle est très puissante chez le sujet féminin. Il a fallu rien de moins que la psychanalyse – malgré un certain machisme originaire qu'on lui impute parfois à juste raison –, il a fallu rien de moins que la psychanalyse et ses conséquences dans le discours universel pour qu'on laisse quand même place à une certaine désidentification, qui a évidemment certains effets de dénatalité qu'on peut par ailleurs déplorer. Alors, le rappel de Lacan que la mère est une femme – sous la mère, cherchez la femme ! –, ça veut dire que ce qui est déterminant pour l'enfant, pour les symptômes de l'enfant, pour la cure de l'enfant, et au-delà pour la clinique de tout sujet, c'est la sexualité féminine – la sexualité féminine avec comme pivot le *penisneid*. »

Leçon du 2 mars 1994,

(la solution de Hans : « Donc, je suis la mère »)

« Autrement dit, en définitive, le petit Hans, il ne trouve comme Nom-du-Père que la grand-mère, que la mère du père. De telle sorte que lorsqu'il concède à son père qu'il n'est pas la mère mais qu'il est le père, qu'il entend être l'époux de la mère et que le père lui-même sera le grand-père – c'est sa solution –, Lacan interprète ces déclarations ultimes comme la formulation au niveau inconscient d'un "donc je suis la mère". Je ne vous donne pas l'ensemble de la démonstration mais disons que ça se

résume dans un "donc je suis la mère", et sur le fait que finalement il restera fixé au cours de son existence à une création imaginaire de type maternel. C'est ça qui serait pour lui la solution du problème de la jouissance : un Nom-du-Père mais un Nom-du-Père qui se trouve incarné par la mère du père. »

Leçon du 16 mars 1994, (Le fétichisme et l'amour de la mère)

« En un sens, le fétiche est ce qui permet d'échapper à la complexité intersubjective de la relation amoureuse. On n'a jamais vu une chaussure se plaindre de ne pas avoir de signes d'amour. On peut donc dire qu'il n'y a rien de plus loin de la problématique de l'amour que le fétichisme. Eh bien, le paradoxe de ce *Séminaire*, c'est au contraire de montrer le lien. Après tout, dans tout fétichisme, il y a un amour par derrière, à l'occasion l'amour pour la mère, et l'amour, dans ce *Séminaire*, c'est la fonction qui introduit l'au-delà de l'objet réel. C'est pourquoi, l'amour introduisant l'au-delà de l'objet réel, c'est-à-dire introduisant le rien, il y a une connexion entre le phallus et l'amour, dans la mesure où le phallus est moins *phi* - ce qui fait défaut. Et ainsi, dans son chapitre VII, Lacan peut mettre en scène la connexion essentielle introduite par l'amour entre l'objet et le rien. »

Leçon du 23 mars 1994

« Quand on examine l'objet phobique et l'objet fétiche, on examine en fait l'objet enfant qui rentre en fonction par rapport au manque éprouvé, fut-ce inconsciemment, par la mère en tant que femme. »

Leçon du 30 mars 1994, (Faut-il, pour être femme, refuser d'être mère ?)

« C'est ce qui pose, à l'horizon de ce *Séminaire IV*, l'authenticité subjective de la maternité, puisque, après tout, l'enfant, à suivre Freud lui-même, est un substitut du pénis, et qu'il y a quelque chose de commun entre lui et le fétiche. C'est bien aussi pourquoi Lacan prenait comme un fait de la clinique ceci, qu'en général, disait-il, les femmes veulent vêler. Elles veulent en avoir un. On constate donc la fréquence de cette issue, mais ça ne dit encore rien de son authenticité. La question est bien de savoir dans quelle mesure la maternité est une solution honorable de la féminité. Honorable, elle l'est. Mais dans quelle mesure, du point de vue analytique, est-elle authentique ? Il faut bien faire une différence, là, entre la mère et la femme. La mère, c'est l'instance qu'on appelle. C'est comme ça que nous la voyons dans *Le Séminaire IV*. C'est celle qu'on appelle au secours et qui répand ses bienfaits. Ou alors qui s'y refuse, qui ne répond pas, qui n'est pas là. La mère, c'est par excellence l'Autre de la demande, c'est-à-dire l'Autre dont on est dépendant, l'Autre, pour parler comme Freud, de la relation anaclitique, l'Autre dont on attend la réponse et qui vous garde parfois en suspens. La mère, c'est l'Autre à qui il faut demander dans sa langue, l'Autre dont il faut déjà accepter la langue pour lui parler. Dire que c'est l'Autre de la demande, c'est dire que la parole la plus primordiale est la parole de la demande, et que toute parole reste contaminée par cette demande. Sauf, on l'espère, la parole de l'analyste en fonction. [...] Et la femme ? Qu'est-ce que la femme, dans l'inconscient ? C'est le contraire de la mère. La femme, c'est l'Autre qui n'a pas, c'est l'Autre du non-avoir, c'est l'Autre du déficit, du manque, c'est l'Autre qui incarne la blessure de la castration, c'est l'Autre frappé dans sa puissance. La femme, c'est l'Autre amoindri, l'Autre qui souffre, et par là, aussi bien, l'Autre qui obéit, l'Autre qui se plaint, qui

revendique, l'Autre de la pauvreté, du dénuement, de la misère, l'Autre qu'on vole, l'Autre qu'on marque, l'Autre qu'on vend, l'Autre qu'on bat, l'Autre qu'on viole, l'Autre qu'on tue, l'Autre qui subit toujours, et qui n'a rien à donner que son manque et les signes de son manque. Tout le contraire de la mère ! C'est même au titre de tout ce qu'elle souffre et pâtit que la femme est l'Autre désirable, l'Autre du désir et non pas l'Autre de la demande. Si on veut opposer la mère et la femme, disons d'abord que la mère est l'Autre de la demande et la femme l'Autre du désir – l'Autre à qui on ne demande rien mais que l'on soumet, que l'on exploite, que l'on met au travail pour, ce travail, l'exploiter, l'Autre que l'on censure, l'Autre que l'on réduit au silence, que l'on ligote et dont, en plus, on dit du mal. Il arrive, certes, qu'on en dise du bien, qu'on la célèbre et la porte aux nues, mais ne serait-ce pas quand l'ombre de la mère tombe sur elle ? L'amour courtois, qui est la figure où l'on exalte le plus la femme et son manque, suppose précisément qu'à la femme on n'y touche pas. [...] Au fond, ça pose la question freudienne de cette équivalence pénis = enfant. Pour être femme, faut-il refuser d'être mère ? »

Leçon du 6 avril 1994

« C'est spécialement de notre ressort comme analystes, quand il n'y a pas ces raisons physiologiques, quand une femme, en dépit de son vœu, ne parvient pas à tomber enceinte, quand elle ne parvient pas à mener une grossesse à son terme, ou encore, avant cet épisode, quand elle ne parvient pas à se décider pour un géniteur ou un autre. Là, nous sommes chez nous, nous sommes dans le registre de contradiction du désir. C'est là que nous sommes conduits à formuler qu'il y a un refus inconscient de la maternité. Après tout, ce refus peut-être proclamé lui aussi, mais ça n'empêche pas qu'on puisse inférer un refus inconscient qui le supporte. Ce refus inconscient de la maternité est bien le lieu stratégique où nous avons à nous placer pour voir se disjoindre, dans la sphère de l'inconscient comme dit Freud, femme et mère. Ce refus inconscient de la maternité ne se confond pas – c'est ce que je crois – avec ce que Freud a appelé le refus de la féminité, bien qu'il ait été peut-être porté à les confondre – à confondre le refus de la maternité et le refus de la féminité. Il ne manque pas d'indices, chez Freud, qui montrent que la maternité n'est peut-être pas si naturelle que ça à la féminité. Il va même parfois jusqu'à considérer que pour adopter la perspective de la maternité, il faut à la femme embrasser le choix d'objet proprement masculin. »

« Le refus inconscient de la maternité peut être mis au registre des ravages de la relation mère-fille, où c'est la mère comme Autre de la demande, comme Autre tout puissant de la demande, qui est tenue pour responsable de ce qui manque à la fille – où la mère, précisément en tant qu'elle incarne la toute puissance suscitée par la demande elle-même, est considérée comme l'agent primordial de la castration de la fille. »

« L'Autre femme, vouloir être l'Autre femme. Voilà une solution qui se propose au désir féminin. Et qu'est-ce qui nous autoriserait à dire que vouloir être l'Autre femme est une solution moins authentique que de vouloir être mère ? »

« Le désir d'être mère chez le sujet féminin, quand il se manifeste, est d'une intensité tout à fait incomparable avec le désir d'être père chez le mâle. Ça peut se rencontrer, chez le mâle, le désir intense d'être père. Dans ce cas-là, c'est très inquiétant. On se demande, en tout cas, ce qu'il y a là-dessous, alors que ça se rencontre d'une façon beaucoup plus ordinaire et acceptée comme telle chez le sujet féminin. Il y a une bonne raison à ce que le désir d'être mère et le désir d'être père ne soient pas com-

parables. C'est que chez la femme ce désir est en prise directe sur la castration. Je disais que le désir d'être père, quand il est très intense, est un peu inquiétant. À vrai dire, ce désir d'être père, quand il est intense, il semble n'être le plus souvent que le désir d'être mère, c'est-à-dire de se réaliser à l'envie de la femme - ce qui se rencontre électivement chez l'homme hystérique. »

« Je crois conforme, aussi bien à l'éthique de la psychanalyse qu'à son expérience, de poser au moins comme problème qu'il se pourrait que la maternité soit un refus de la féminité. Je dis que ce sont les termes mêmes du débat qui agite le sujet féminin – qu'il le sache ou pas. »

« Bon, eh bien, renversons maintenant un petit peu la perspective ! Rien n'interdit que la maternité soit pour une femme la voie où se réalise l'assomption de sa castration. Rien ne l'interdit car il y a l'amour - l'amour lacanien. La mère n'est pas seulement celle qui a. Elle a à être, au-delà de l'Autre tout puissant de la demande, l'Autre de la demande d'amour - celle qui n'a pas, celle qui donne ce qu'elle n'a pas et qui est son amour. La mère, en tant qu'Autre de l'amour, n'est là qu'au prix de son manque, de son manque assumé, reconnu. »

Leçon du 6 avril 1994 (« éloge de la maternité »)

« Une mère n'est "suffisamment bonne" – je reprends l'expression de Winnicott – qu'à la condition de n'être pas toute à ses enfants. Et c'est ce que veut dire la métaphore paternelle de Lacan. La métaphore paternelle veut dire que l'orthoposition maternelle suppose qu'elle n'est pas toute à son enfant. L'orthoposition maternelle suppose qu'elle reste femme. C'est présent dans la formule même de la métaphore paternelle où Lacan a résumé l'Œdipe freudien. La place du désir doit être préservée hors de la relation avec l'enfant. C'est ce que dit l'Œdipe et ce que Lacan a transcrit par la métaphore paternelle, sans doute sous les espèces de la référence et de la révérence rendues au père, mais ce qui est transcrit là, c'est que la mère est une femme, c'est qu'une mère n'est adéquate à sa fonction qu'à la condition de rester une femme. »

« Médée, c'est un memento, c'est le memento qu'il faut pour faire se souvenir à l'homme endormi, toujours endormi, que la féminité ne s'éteint pas dans la maternité. Pauvre con de Jason qui croyait que sa femme l'aimait comme une mère ! Il découvre que les enfants, qu'il lui avait faits, n'avaient pas si bien leurré en elle le désir d'être le phallus, qu'elle le laisse partir indemne vers l'Autre femme. »

« La fuite du sens », 1995-1996

Leçon du 19 juin 1996, (intervention de Pierre-Gilles Guéguen)

« Que fait en effet l'interprétation freudienne ? Elle va contre la signification, contre le discours du moi du sujet mais elle vise un sens sexuel. La pulsion reste assujettie au mythe œdipien, à la fonction du père imaginaire. Dans ce cadre, en conséquence, la fin de l'analyse bute sur le roc de la castration, impossible de se détacher du père pour les femmes, impossible d'accepter d'être guéri par un autre homme pour un homme. L'interprétation selon Lacan vise ailleurs. Elle vise l'énonciation et non l'énoncé, elle va contre la signification certes, mais, je crois qu'on peut le dire, elle va aussi contre le sens sexuel. Elle vise cette cause du désir, cette cause de la déformation que Freud avait su isoler. Cela veut aussi bien dire qu'elle tente de faire porter son effet au-delà

de l'Œdipe et du roman familial, au-delà de la scène primitive freudienne dans laquelle la femme reste toujours contaminée par la mère. »

« L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », 1996-1997

Leçon du 18 décembre 1996,

(Éric Laurent, sur « Conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » et « La féminité »).

« Cliniquement, il est très frappant, en effet, de rencontrer chez des sujets depuis longtemps en analyse, qui ont éprouvé le chemin qui les a fait traverser l'Œdipe et la castration, retrouver la persistance, comme cauchemar, d'une scène de séduction, où pour la petite fille, ce qui est en face d'elle, c'est la mère, le sexe féminin, la mère marquée de la féminité, comme quelque chose d'un mode de l'horreur, menaçant de l'absorption, un mode de l'horreur toujours présent. »

« Le surmoi donc, féminin, souffre de cette double opération, du reste de la première, marqué par une passion, la haine, et du reste de la deuxième, marqué par l'autre versant de cette passion, l'amour. L'amour du père dans un cas, la haine de la mère de l'autre et qui reste comme cette passion étrange, qui se mélange, le docteur Lacan parle de la mise au jour de *l'hainamoration*. »

« Alors là par contre, du point de vue symbolique, la petite fille choisit donc d'après le type paternel et Freud dit "étant donné que lors de l'orientation de la mère vers le père, l'hostilité, la haine, est restée attachée à la mère", un tel choix devrait assurer un mariage heureux, n'est-ce pas, une fois que vous avez cette première substitution, puis la deuxième, mais qui ne touche pas, semble-t-il, le père, donc à choisir le père, ça devrait marcher, "mais très souvent une issue intervient qui menace de façon générale une telle liquidation du conflit d'ambivalence. Le mari qui avait d'abord hérité du père reçoit aussi avec le temps l'héritage de la mère, *c'est là que tout tourne mal*, c'est ainsi qu'il peut facilement arriver que la deuxième moitié de la vie d'une femme soit remplie par le combat contre son mari, comme la première, plus courte, l'a été par la révolte contre sa mère." »

Leçon du 8 janvier 1997, (vignette clinique d'Éric Laurent)

« L'exemple clinique qu'on m'a rapporté, c'est un sujet féminin qui médite sur une chose horrible qui s'est passée, la mort d'un enfant. Ce qui trouble ce sujet au plus haut point, c'est qu'alors que dans la vie vigile et avant de s'endormir, c'est là ce qui l'occupe, la méditation sur la relation entre une mère et son fils, mort, et dont même elle a pu être la cause de cette mort, eh bien elle rêve qu'elle a une relation sexuelle avec sa mère ; ou plus exactement qu'elle sait qu'elle a eu une relation sexuelle avec sa mère. Elle ne se voit pas dans le rêve, une série de détails dans le rêve montre qu'elle s'identifie, que ce rêve poursuit la réflexion sur l'incident qui a déclenché le rêve, et ce qui la trouble, c'est qu'elle a dans le rêve un orgasme, mais qui s'obtient alors qu'elle raconte à l'analyste la première partie du rêve, c'est-à-dire qu'elle sait qu'elle a eu une relation sexuelle avec sa mère. »

« Le partenaire-symptôme », 1997-1998

Leçon du 28 janvier 1998, (*das Ding*)

« Il y a ainsi une sorte de déclinaison des objets venant à la place de *das Ding*. Et donc, bien sûr, ça oblige, à chaque fois que Lacan dit c'est *das Ding*, c'est la mère, *das Ding* c'est la loi morale, il faut le prendre avec la distance que nous donne ce schématisation, à savoir c'est autant de termes qui prennent la valeur de *das Ding* dans cette topologie. »

Leçon du 3 juin 1998

« C'est à la fois un écho de La fontaine, mais "La Vache" de Victor Hugo est évidemment le contraire de la grenouille. La grenouille qui ne pense qu'à elle-même, la grenouille égoïste, qui s'enfle, alors que la vache de Victor Hugo offre ses pis à tous les enfants, c'est l'image même de la mère généreuse et on y trouve ce vers, qui montre la grande poésie qu'on pourrait trouver, qu'on trouve chez les bovidés, quand on est Victor Hugo. »

« L'expérience du réel dans la cure analytique », 1998-1999

Leçon du 10 mars 1999, (conférence d'Éric Laurent)

« Vous savez, si vous avez une mère qui passe son temps à vous enlever votre ours peluche pour le laver, qu'il soit propre, parce qu'il a bavé dessus mon chéri, ça ne va pas. Alors ça a donné dans les années 70 le culte de l'ours en peluche, ça a donné des trucs puants, épouvantables, qu'il fallait pas laver parce que, il ne faut pas tomber non plus dans l'excès, mais enfin, c'est comme tout, les bons soins maternels, c'est une question de tact, on doit faire avec, sans extrême, en n'étant pas dogmatique ni trop fanatique d'un truc, parce que, dans les conseils aux mères quand elles deviennent fanatiques d'une solution, le docteur Spock l'a dit : il ne faut surtout pas donner une claque à ce petit, ça tourne très mal, en tout cas lorsqu'il le faut lui donner la gifle en question, ça donne en effet, à cause d'un dogmatisme de la non-violence, beaucoup de ravage, ça bascule dans l'autre sens, il n'y a donc de méthode que suffisamment mauvaise... »

« Les us du laps », 1999-2000

Leçon du 12 janvier 2000

« Le caprice, c'est un terme essentiel, c'est un terme essentiel de Lacan. C'est un terme qu'il a fait rentrer dans sa construction de la fameuse métaphore paternelle. Et le caprice est justement ce qu'il assigne à la femme en tant que mère alors que ce qui est assigné à l'homme en tant que père, c'est la loi, ce qui est assigné au nom du père que depuis longtemps on a fait la plaisanterie de dire nom n-o-n du père. Le caprice, mais c'est ce qui incarne le mieux ce qu'est la volonté, parce que précisément c'est une volonté sans loi. La volonté qui se confond avec une loi, la volonté qui fait la

loi pour tous les temps, pour tous les lieux, on ne voit plus que la loi, on ne voit plus que la force anonyme de la loi, le sujet en quelque sorte disparaît là dedans alors que, dans le caprice comme volonté sans loi, dans le caprice comme volonté imprévisible, sans principe, on saisit beaucoup plus ce qu'il en est de l'essence de la volonté. Et là on retrouve positivée cette assignation du caprice à la femme comme mère, c'est que ça désigne les affinités de la féminité et de la volonté. »

Leçon du 17 mai 2000

« En fait, on voit bien que ce que privilégie Freud là comme étant au plus du secret de cette mythologie, c'est le Roi Lear et c'est à ça qu'il s'abandonne pour terminer son étude de ce sophisme, à savoir que c'est l'histoire du vieil homme et des femmes, et que cette femme en définitive, c'est des figures, des versions de la mère, la mère qui a porté l'homme, la compagne aimée qui est sur le modèle de la mère et finalement la mort qui est le retour dans le sein de la terre nourricière. On ne peut pas s'empêcher de penser, de rêver, quand on termine ce très court texte, que là Freud nous dit quelque chose de lui-même. On a aussi, dans ce texte-là, un fragment d'auto-analyse de Freud et de ce rapport finalement spécial qu'il a eu avec la féminité. »

Leçon du 24 mai 2000,

(intervention d'Éric Laurent sur Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein)

« Dans cette première scène où cette jeune femme présentée comme telle se voit souffler son fiancé par une femme, catégorie femme fatale, catégorie on le précise c'est une mère, mais c'est une mère qui a tous les oripeaux de la femme fatale. »

Leçon du 7 juin 2000

« Détail non sans-signification : c'est la mère de Lol qui empêche ce passage à / par une autre l'Autre-mère dans la première scène, introduisant le ravage au même lieu que le ravissement venait jusque de naître, en l'arrêtant de façon précoce. »

Leçon du 14 juin 2000, (intervention de Catherine Lazarus-Matet)

« La scène du bal inscrit d'emblée un mouvement inverse entre Lol et la femme fatale. Lol y arrive en fiancée, mais repart avec sa mère. Anne-Marie Stretter y arrive en mère, accompagnée de sa fille qui fuit le bal. Reste la femme. La mère de Lol fait écran entre sa fille et le couple. Lol renverse de la main l'écran, écrit Marguerite Duras, pour faire durer l'instant fulgurant où son attention entière est retenue. »

« Le désenchantement de la psychanalyse », 2001-2002

Leçon du 21 novembre 2001

« Il faut même ajouter que cette déviation avait une incidence marquée dans la pratique, une pratique que l'on peut dire – je simplifie beaucoup – placée sous le signe de la mère, de telle sorte même qu'en regard la pratique qui se voulait freudienne, antikleinienne, s'est placée vaillamment sous le signe du père. »

« Pièces détachées », 2004-2005**Leçon du 9 mars 2005**

« Dans un article récemment paru dans la revue *Neuro-image* sous le titre "Les corrélations neuronales de l'amour maternel et de l'amour passionnel", Andréas Bartels et Semir Zeki, il s'agit de neurologues travaillant à l'*University Collège* de Londres, ont utilisé la résonance magnétique pour "mesurer l'activité cérébrale de mères alors qu'elles regardaient des photos de leurs enfants... ainsi que des photos de leur amoureux." [...] Les auteurs en arrivent à proposer une théorie de l'amour qui comme le disait Solms, consonne avec les théories de Freud.»

Leçon du 23 mars 2005

« Le monde du désir de la mère, c'est celui que Lacan décrit par exemple dans le *Séminaire IV*, celui du petit Hans, et un élément supplémentaire, le Nom-du-père - auquel l'accès de Hans d'ailleurs est discutable, fragile - vient mettre en ordre le monde des girafes, grandes et petites ; lorsque la girafe est chiffonnée alors, dit Lacan, il accède à quelque chose du signifiant, etc. La métaphore du réel, telle que je la présente ici, c'est le contraire. [...] C'est très fort, ça va loin, parce que rien qu'en comparant ces deux métaphores, en faisant le *benchmarking* de ces deux métaphores, si le réel est sans loi, ça comporte que le Nom du père n'est pas dans le réel. »

« Tout le monde est fou », 2007-2008**Leçon du 5 décembre 2007**

« Alors, comme je l'ai évoqué rapidement, j'étais l'esclave du bien-dire - il faut que j'aille au bout parce que je ne continuerai pas la fois prochaine - j'étais l'esclave du bien-dire et ça, ça tenait à une mère quand même un peu phobique, rétrospectivement, je me dis ça. Je suis maintenant plus âgé de plus de dix ans qu'elle au moment de sa mort. Une mère phobique pour laquelle dire du mal était proscrit, interdit de dire du mal. »

« L'être et l'Un », 2010-2011**Leçon du 4 mai 2011**

« Lacan a fait beaucoup dans son enseignement préalable pour universaliser la fonction du père, et on en a même fait un trait distinctif du lacanisme, de cette érection universelle du père comme celui qui dit non, celui qui libère le sujet de sa sujétion à la relation à la mère et à la jouissance que cette relation comporte. C'est même par ce biais que couramment on enseigne Lacan comme celui qui de Freud a réussi à extraire l'universalité de la fonction paternelle. Tout au contraire, le dernier enseignement de Lacan arrache le père à l'universel, et il l'établit non point dans son universalité mais dans sa singularité. Et il faut là même récuser au nom de cette singularité le singulier universalisant du père : ce qui fait un père, le vôtre, c'est ce qui singularise son désir à l'endroit d'une femme entre toutes les autres ; il n'est normatif que si son désir est singulier. »

4

Auteurs du Champ freudien

1
2
3
4
5
6

4

Auteurs du
Champ freudien1
2
3
4
5
6**Laurent, E.**, « Lire Gabrielle et Richard à partir du Petit Hans », *Quarto*, n° 1, 1981*(au sujet d'un cas de Mélanie Klein)*

« Richard vient donc de raconter son grand rêve, celui qui va relier ensemble les enfants imaginaires qu'il pouvait rêver donner à sa mère et l'appel à la paternité, symbolique. Ce rêve est celui de l'île noire. »

p. 7**Silvestre, M.**, « Qu'avons-nous retenu de l'enseignement de Lacan dans notre pratique de psychanalyste d'enfants » *Quarto*, n° 1, 1981

« Les mères sont quand même des gens qui sont habités par des plaisirs et après tout cette remarque peut tout aussi bien signifier : laisse là ton zizi, je suis assez grande pour m'en occuper toute seule. Ce n'est pas du tout la même chose. Je veux dire que la masturbation dépossède la mère de quelque chose. C'est en ça qu'elle peut inquiéter l'enfant. Pour tout autre plaisir corporel (pulsions partielles) la mère convient très bien, et elle ne s'en prive pas, c'est même comme ça qu'on peut définir son rôle. Pour l'usage génital ça pose évidemment quelques problèmes. »

p. 15

« Or, immanquablement ce que ça implique c'est que l'analyste, de ce fait, ne peut éviter d'occuper une position maternelle. Et je cherche encore un récit de cure d'enfant où l'analyste ne réponde pas au transfert de cette façon, c'est-à-dire de la place de la mère. Les femmes comme les hommes, Si vous jetez un coup d'œil sur le rapport de Lebovici, c'est étonnant de voir comme il fait gentille mère. Ça explique d'ailleurs qu'en pratique courante les femmes soient plus facilement portées à cette pratique. Toute femme peut s'imaginer non seulement être une mère (ce qu'elle est à l'occasion) mais surtout s'imaginer savoir ce qu'est une mère. Un homme aussi d'ailleurs ça se voit de plus en plus. Enfin, s'identifier à un père, n'est pas la même chose parce qu'un père, ce n'est qu'un signifiant, ça ne fonctionne pas de la même manière. »

p. 17-18

Krajzman, M., « Le symbolique réalisé »,
Quarto, n° 3, 1981

« Winnicott dégage l'idée que la mère « apprend » la frustration à l'enfant et l'introduit ainsi à la perception sur le mode d'une tension inaugurale. »

p. 33

Laurent, E., « La psychose chez l'enfant dans
l'enseignement de Jacques Lacan »,
Quarto, n° 9, 1982

« Lacan dit : "... dans chacun de ces cas, le sujet n'y occupe pas la même place". Selon la place du sujet, vous obtenez – c'est en tout cas l'ambition structurale de ces deux lignes de Lacan –, vous obtenez des phénomènes cliniques différents. Et il continue : "... C'est pour autant que l'enfant débile prend la place au tableau en bas à droite – la place, c'est-à-dire la place de l'objet "a" –, au regard de ce quelque chose à quoi la mère le réduit, à n'être plus que le support de son désir dans un terme obscur, que s'introduit dans l'éducation du débile la dimension psychotique". Voilà, grande prudence de Lacan, n'est-ce pas : "... s'introduit dans l'éducation du débile..." ; il ne dit pas dans la débilité ; "... dans l'éducation du débile la dimension psychotique". »

p. 6-7

« Qu'on revoie si je puis dire aux couleurs du "suffisamment bon" le mythe de l'idylle entre l'enfant et la mère ne change pas et rien au fait que la trouvaille magnifique de Winnicott de l'objet transitionnel a finalement servi, une fois de plus, pour effacer ceci : qu'entre la mère et l'enfant, il ne s'agit pas de soins, il s'agit de jouir. »

p. 8

« Le fantasme des psychanalystes d'enfants, c'est qu'il y a une harmonie entre l'enfant et sa mère. Il peut y avoir d'ailleurs strictement l'inverse, qui est simplement de considérer qu'il y a une haine entre l'enfant et sa mère. Mais enfin, on sent bien que c'est l'enfer comme envers d'un paradis rêvé. En réalité, c'est plus complexe que ça. Lacan note : "... parce que tout de suite, entre la mère et l'enfant, ce qu'il y a, c'est qu'il y a l'Autre..." »

p. 11

Stasse, P., « Winnicott, du sein... au soin »,
Quarto, n° 15, 1984

« L'identification à la mère, chez Winnicott, est donc une identification à une mère pleine, non châtrée, mère qui n'a pas de référence au nom du père. Et Jacques-Alain Miller de conclure : "Demandons nous – pourquoi chez Freud le Nom du Père avait émergé, demandons-nous si dans toutes les théories sur la psychose qui sont répandues dans les institutions d'appartenance winnicottienne qui se suffisent de la conception du soin, est-ce qu'on ne fait pas que répandre une propédeutique per-

verse. A l'horizon de toutes ces thérapeutiques du soin, il y a la figure de l'Autre non barré, voire de la mère non châtrée, de "la mère phallique". »

p. 15

De Halleux, B., « Winnicott », Quarto, n° 15, 1984

« La position de l'analyste se doit de ressembler aux soins maternels. Ce qui est recherché avant tout, c'est la «communication seeking», l'établissement d'un transfert qui semble n'être qu'une répétition de la dépendance avec la mère. Dès lors, l'analyste ne peut s'identifier qu'à la bonne mère, la mère réparatrice, la mère du soin. La cure privilégie la relation du soin qui guérit aux dépens de l'émergence du signifiant. »

p. 16

Mahjoub, L., « Cartel et éthique de la psychanalyse », Quarto, n° 17, 1984

« L'amour c'est aussi ce qui s'oppose au désir, «au désir fondateur de la structure» pour reprendre les termes de Lacan, celui de la mère. »

Jonckheere, L., « Limites de la jouissance : Ejaculation de l'angoisse = Accouchement », Quarto, n° 18, 1985

« Nous concluons rapidement par notre question : l'accouchement est-il de l'ordre de l'Autre jouissance, ou de l'ordre de la jouissance phallique, par exemple la jouissance de l'éjaculation ? Dans ce dernier cas seulement, l'enfant signifiera la castration pour la mère. Un accouchement où l'angoisse et son érotisation jouent un rôle. La jouissance de la mère dans l'acte d'accouchement est l'eau du bain qui détermine si l'enfant qui y est né sera ou non jeté avec elle. Voilà la phrase de conclusion où culmine notre trac. » *(traduit du néerlandais par Anne Lysy)*

p. 9-10

Laurent, E., « Fins de la psychanalyse et dispositif de la passe », Revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 20, 1992

« L'expérience psychanalytique confirme le fait que plus la mère est idéale, plus elle détourne le fils de se rapporter à la jouissance d'une autre femme. Si elle-même se situe hors désir, alors pour le fils ses voies deviendront clandestines. »

**Laurent E., « Les deux sexes et l'Autre
jouissance. », La cause freudienne, n° 24, 1993**

« Ce qui est terrible, ce n'est pas la mauvaise mère, c'est que la « vraie femme » puisse se manifester en toute femme. Les figures mythiques ou tragiques, celles des grands romans, nous incitent à ne jamais oublier les femmes qui peuvent tout sacrifier au rappel de la vérité de l'exigence d'amour. »

**Brousse, MH., « Femme ou mère ? »,
La Cause freudienne, n° 24, 1993**

« Freud [...] introduit la constatation d'un hiatus [...] là où on ne l'attendait pas : la maternité dans la structure dramatisée par le mythe œdipien est arrachée au biologique.

La mère n'est pas la femelle, elle se trouve dorénavant définie par trois traits pertinents, la pulsion, le désir et la loi [...] Or, la pulsion, le désir et la loi opèrent une "dénaturation" de la mère elle-même, comme de la relation mère-enfant : il n'y a de mère que dénaturée. L'opération de subversion freudienne, dont Lacan soulignera l'importance dans le texte "Kant avec Sade", [...] fait voler en éclat une solution de complétude atteinte au prix d'une équivalence forcée femme-mère. On croyait avoir humanisé la femme par la mère, c'est au cœur de la mère que Freud fait resurgir la subversion du désir.

La maternité est donc une position sexuelle qui consacre chez un sujet féminin le sacrifice de jouissance impliqué par la castration : solution dont l'opérationnalité tient au fantasme. Pas d'enfant qui ne soit situé dans son fantasme par une mère, qui ne concrétise en lui une réalisation de la castration.

Lacan le rappelle encore dans une des deux notes à Jenny Aubry : "La distance entre l'identification à l'idéal du moi et la part prise du désir de la mère, si elle n'a pas de médiation (celle qu'assure la fonction du père) laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatiques. Il devient l'"objet" de la mère, et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet". »

« La maternité repose bien sûr sur la substitution de l'enfant au phallus, mais elle peut toujours, du fait que l'enfant réalise le semblant, donner lieu à l'horreur d'une rencontre avec le réel. »

**Harmand, C., « Avoir un enfant, être mère »,
La Cause freudienne, n° 24 1993**

« Relevons les deux façons de formuler la maternité dans la langue française. On dit : "avoir un enfant" ou "être mère". "Avoir un enfant" révèle le fait que l'enfant est l'objet de la mère. On a vu que cela ne tient pas. Le seul versant imaginaire de la maternité aboutit à l'échec. On ne peut pas compter sur la maternité, on ne peut pas y croire en tant que solution pour les femmes.

Je dirai donc que "être mère", c'est ne pas cesser de se séparer de l'avoir qu'aurait pu constituer l'enfant. »

Laurent, E., « Les nouvelles utopies de la famille », *La Cause freudienne*, n° 60, 2005

« Le droit naturel semble cependant ici faire défaut. D'autant qu'un évanouissement décisif de la Mère-Nature ne manquera pas de se produire lorsque sera élaboré le "droit" des femmes à se passer de leurs corps pour procréer. »

p. 133

Miller, D., « Les deux rivages de la féminité », *La Cause du désir*, n° 81, 2012

« Un enfant, on l'adopte. L'amour maternel n'a rien d'instinctuel. Le pouvoir du phallus déploie pour elle tous les degrés du plaisir et de son au-delà ; il alimente ses fantasmes d'accomplissement personnel ou d'anéantissement. Elle le fait sien, tout en sachant, au sens de l'inconscient, qu'il recèle en lui tous les insignes du manque, de la séparation et de la perte. De la symbiose adhésive à la pure indifférence, l'amour maternel connaît tous les degrés d'un lien complexe qui alimente chez les femmes un sentiment de plénitude autant que de culpabilité. »

p. 22

Tendlarz, S.E., « Ce qu'une mère transmet en tant que femme », *La Cause du désir*, n° 85, 2013

« La mère, traversée par le manque, n'a pas comme fonction primordiale les soins et les attentions prodiguées à l'enfant, mais sa dévoration. Dans sa version lacanienne, ce n'est pas tant, comme on pourrait s'y attendre, qu'elle n'est pas "suffisamment bonne", mais plutôt qu'elle est un fauve fondamentalement insatiable, menaçante dans son omnipotence sans loi. Ce que la mère a d'insatiable renvoie à sa position de femme, à son traitement particulier du manque : la substitution enfant - phallus ne comble pas le manque et laisse subsister un reste d'insatisfaction. »

p. 119

« Une femme *pas-toute* présente une duplicité entre la jouissance phallique et la jouissance supplémentaire qui se situe du côté de S (A). En même temps qu'elle s'adresse à l'homme à la recherche du phallus dont elle est privée, elle trouvera le bouchon à son pas-tout sous les espèces de l'objet a que constitue son enfant : "c'est une suppléance de ce pas-toute, sur quoi repose la jouissance de la femme. À cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce a que sera son enfant". La maternité devient ainsi une forme de suppléance à *La femme* qui n'existe pas, en tant que bouchon du pas-tout.

De cette position, la femme transmet dans la maternité quelque chose de sa jouissance supplémentaire. Freud a abordé cette question dans les termes de "haine de la mère", avec l'ambiguïté que comporte le génitif : haine envers la mère et de la mère envers l'enfant, source du sentiment de persécution chez la fille. Lacan confronte d'abord

ce reste de "passion mauvaise" aux termes de "insatiabilité", "voracité maternelle", "désir maternel" (volonté sans loi), et enfin avec sa théorisation de la jouissance, en termes de "ravages" : sous l'image inquiétante du crocodile prêt à refermer ses mâchoires, ou du ravage particulier de la relation mère-fille. Chacun de ces termes implique un *plus* indéterminé vers le mieux ou le pire. »

p. 123

« Mère et femme s'entrecroisent, laissant ouvert un espace dont les limites irradiant vers ce qui de la sexualité féminine reste d'encore énigmatique. La façon dont chaque femme assume sa position maternelle la confronte à ce qui en elle et pour elle est radicalement Autre. Ainsi, ce qui se trouve en jeu dans la maternité sera-t-il le traitement de la jouissance Autre dont le signifiant "femme" est le nom traditionnel. »

p. 124

Guéguen, P. G., « Être mère et femme », La Petite girafe, n° 18, décembre 2003

« L'articulation de l'événement de corps qu'est pour une femme la naissance d'un enfant à la position féminine de l'être constitue le nœud de l'enseignement de Lacan sur la maternité. C'est la femme dans la mère qui a le pouvoir de transformer le besoin en désir, qui pourra articuler le désir à la demande, et soutenir la métaphore de l'amour par laquelle l'enfant est introduit au registre du désir, à l'ordre langagier, culturel et civilisateur, à la dimension de l'Autre. »

p. 17

Laurent, E., « Institution du fantasme, fantasmes de l'institution », texte en ligne sur le site de l'ECF

« Il ne faut pas que la mère soit suffisamment bonne, selon la formule de Winnicott, mais suffisamment mauvaise. [...] il faut concevoir que la mère transmet aussi quelque chose en étant suffisamment mauvaise. Pourquoi ? Pour ne pas être idéale. Le pire c'est la mère idéale. »

Ce qu'il s'agit de saisir c'est la particularité de l'enfant, dans la façon dont il a été pour la mère objet. Une mère est essentielle en tant qu'elle fait obstacle à la mère idéale. »

5

Post-freudiens

1

2

3

4

5

6

a / Mélanie Klein p. 94

b / Donald Woods Winnicott p. 98

a

b

5

*Post-freudiens***a / Mélanie Klein**1
2
3
4
5
6**a**
b

« La névrose chez l'enfant », *La psychanalyse des enfants*, Quadrige, PUF (attitude maternelle chez une petite fille et conséquences pour sa vie sexuelle future) première publication 1932, première tentative de traduction par J. Lacan 1949, puis première traduction par Boulanger au PUF, 1959, réédition 2004

« L'analyse montra la pauvreté de ses dispositions féminines et maternelles. Ses rapports avec sa poupée n'étaient pas vraiment ceux d'une mère, et se jouaient surtout sur le plan de l'identification. [...] Une fois analysée l'angoisse encore plus profonde qui provenait de ses tendances féminines et maternelles, elle changea tout à fait d'attitude et se montra vraiment maternelle avec sa poupée et son ours. [...] Elle avait maintenant atteint le stade où les tendances génitales, les pulsions hétérosexuelles et l'attitude maternelle étaient souveraines. »

p. 123-124

La psychanalyse des enfants, Quadrige, PUF, 2001

« Nous apprenons de même à voir, dans la passion que la petite fille manifeste pour les poupées, un besoin d'être consolée et rassurée. En possédant des poupées, elle se prouve que sa mère ne lui a pas pris tous ses enfants, ni détruit son corps, et qu'elle est elle-même capable d'avoir des enfants. »

p. 197

La psychanalyse des enfants, Paris, Quadrige, PUF, 2001

« D'après mes observations, la fille, une fois terminé le stade phallique, entre dans un stade que j'appellerai postphallique ; c'est à ce moment qu'elle choisit de conserver ou d'abandonner sa position féminine. Les fondements de cette position me paraissent déjà établis au début de la période de latence, à un niveau génital, avec ses caractères passifs et maternels et la participation des fonctions vaginales ou tout du moins de leurs équivalents psychologiques »

p. 230

« La relation de la fille au pénis de son père déterminera [...] celle qu'elle aura avec ses enfants imaginaires, puis avec ses véritables enfants »

p. 239

« L'équivalence qui s'établit très tôt chez la fille entre l'enfant et le pénis du père est à l'origine de la signification que fœtus d'un surmoi paternel, dont le pénis intériorisé du père forme le noyau »

p. 240

« Ce besoin d'avoir des enfants est primordial et très intense chez la petite fille parce que l'enfant est un moyen de dominer son angoisse et d'apaiser sa culpabilité. Il n'est pas rare d'ailleurs chez la femme adulte de voir l'enfant l'emporter sur le partenaire sexuel »

p. 240

« A la condition d'être soutenue par un optimisme suffisant, la petite fille croira posséder à la fois un "bon" pénis intériorisé et des enfants précieux. Si au contraire, la peur du "mauvais" pénis introjecté et des excréments la domine, sa relation ultérieure à son véritable enfant sera souvent vécue sous le signe de l'angoisse. Il n'est pas rare toutefois que l'enfant procure à la femme une satisfaction et un support moral qu'elle ne trouve pas auprès de son partenaire sexuel. C'est alors l'enfant qui s'annexe la qualité d'un pénis "bon" et secourable, l'acte et l'objet sexuel étant trop chargés d'angoisse. »

p. 241

« Les femmes qui ont à l'égard de leur mari un comportement particulièrement sadique considèrent d'habitude leur enfant comme un ennemi »

p. 242

« Selon le sexe de l'enfant, elle répétera plus ou moins ses rapports affectifs de la première enfance avec son père, ses oncles et frères ou avec sa mère, ses tantes et sœurs. »

p. 242

« Les vœux qu'elle forme pour sa croissance et son bonheur traduisent son secret désir de transformer rétrospectivement sa propre enfance malheureuse en un temps de félicité »

p. 242

« La naissance d'un enfant a pour la mère plus d'une signification inconsciente ; l'intérieur de son corps et les enfants qu'il contient son intacts ou rétablis dans leur intégrité, de même que sa mère et, à l'intérieur de celle-ci, les victimes de ses attaques fantasmatiques, ses frères et sœurs, le père ou son pénis. »

p. 242-243

« L'allaitement établit entre la mère et son enfant un lien très étroit et très particulier. En lui donnant un produit de son corps qui est indispensable à la nutrition et à la croissance de son enfant, elle est enfin capable de mettre un terme heureux au cycle de ses agressions infantiles dirigées contre le premier objet de ses pulsions destructrices, le sein maternel qu'elle déchirait de ses dents, qu'elle souillait, empoisonnait et brûlait de ses excréments. »

p. 243

« Autant un enfant sain et vigoureux est une réfutation vivante de ses angoisses, autant les confirme un enfant anormal, maladif ou simplement un enfant qui laisse à désirer : il finit même, dans certains cas, par devenir à ses yeux un ennemi, un persécuteur. »

p. 243

Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1998

« J'ai prouvé à plusieurs reprises [...] que les réactions de la mère devenaient beaucoup moins névrotiques quand l'analyse entraînait chez l'enfant des changements favorables. »

p. 172 n.1

Essais de psychanalyse, Paris, Payot 1998

« Examinons maintenant pourquoi le complexe de féminité des hommes semble tellement plus obscur que le complexe de castration des femmes, dont l'importance est égale à la sienne.

L'amalgame du désir d'avoir un enfant et de la tendance épistémophilique permet au garçon d'effectuer un déplacement vers le plan intellectuel ; le sentiment de son désavantage est alors masqué et surcompensé par le sentiment de supériorité qu'il tire de la possession d'un pénis »

p. 234

« D'autre part, si la relation à la mère est plus positive, si elle est édifiée sur la position génitale, non seulement la femme sera plus libre de culpabilité dans la relation à ses enfant, mais son amour pour son mari en sera considérablement renforcé, car pour la femme, le mari représente toujours en même temps la mère qui donne ce qui est désiré, et l'enfant bien-aimé. »

p. 237

« Il est probable que la peur profonde de la destruction des organes internes soit la cause psychique de la plus grande prédisposition des femmes, par rapports aux hommes, à l'hystérie de conversions et aux maladies organiques.

C'est cette angoisse et cette culpabilité qui sont les causes principales du refoulement de la fierté et de la joie que donne le rôle féminin [...]. Ce refoulement entraîne la dépréciation de l'aptitude à la maternité, si hautement prisée au début de la vie. La fille est ainsi privée d'un soutien puissant, que le garçon trouve dans la possession d'un pénis, et qu'elle pourrait trouver elle-même dans l'espoir de la maternité. »

p. 238

« Mais plus l'identification à la mère s'établit sur une base génitale, plus elle se caractérise par le dévouement et la tendresse d'une mère idéale et généreuse »

p. 239

L'amour et la haine, Klein M., Rivière J., Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973

« Sa capacité d'agir ainsi avec amour et compassion est étroitement liée à la culpabilité et au besoin de réparer. »

p. 101

« Si cependant la mère n'est pas trop exclusivement préoccupée par son enfant et si elle ne s'identifie pas trop avec lui, elle est capable d'employer sa sagesse à guider l'enfant de la façon la plus utile »

p. 102

1

2

3

4

5

6

a

b

1

2

3

4

5

6

a

b

b / Donald Woods Winnicott

L'enfant et sa famille, Paris, Payot Rivage, 2006

« Le fait que la mère soit capable de s'adapter si délicatement montre qu'elle est un être humain et le bébé ne met pas longtemps à s'en apercevoir ».

Jeu et réalité, Gallimard, Paris, 1975

« Au début, la mère, par une adaptation qui est presque de 100%, permet au bébé d'avoir l'illusion que son sein, à elle, est une partie de lui, l'enfant. Le sein est pour ainsi dire sous le contrôle magique du bébé. [...] La tâche ultime de la mère est de désillusionner progressivement l'enfant, mais elle ne peut espérer réussir que si elle s'est d'abord montrée capable de donner les possibilités suffisantes d'illusion. [...] Un phénomène subjectif se développe chez le bébé, phénomène que nous appelons le sein de la mère. La mère place le sein réel juste là où l'enfant est prêt à le créer, et au bon moment »

p. 21

« Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère? Généralement ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. »

p. 155

De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris Payot, 1989

« Pour le névrosé, le divan, la chaleur et le confort peuvent être *le symbole* de l'amour maternel ; pour le psychotique, il serait plus exact de dire que ces choses sont l'expression physique de l'amour de l'analyste. Le divan est le giron de l'analyste ou son ventre et la chaleur est la chaleur vivante du corps de l'analyste »

p. 53

« Dans la mesure où le patient a régressé, [...] le divan, c'est l'analyste ; les coussins sont les seins, l'analyste est la mère à une certaine époque du passé. »

p. 141-142

« L'analyste est comme une mère vivante qui se laisse aimer et haïr, découvrir comme réelle et utilisable... »

p. 141

« Ma thèse est la suivante : au tout premier stade, nous trouvons chez la mère un état très spécifique, une condition psychologique qui mérite un nom tel que *préoccupation maternelle primaire*. À mon avis, ni dans notre littérature spécialisée, ni peut-être ailleurs, personne n'a encore prêté une attention suffisante à cet état psychiatrique très particulier de la mère, dont je dirai ceci :

- il se développe graduellement pour atteindre un degré de sensibilité accrue pendant la grossesse et spécialement à la fin;

- il dure encore quelques semaines après la naissance de l'enfant;

- les mères ne s'en souviennent que difficilement lorsqu'elles en sont remises, et j'irais même jusqu'à prétendre qu'elles ont tendance à en refouler le souvenir.

Cet état organisé (qui serait une maladie, n'était la grossesse) pourrait être comparé à un état de repli, ou à un état de dissociation, ou à une fugue, ou même encore à un trouble plus profond, tel qu'un épisode schizoïde au cours duquel un des aspects de la personnalité prend temporairement le dessus. »

p. 170

« La mère doit être observée en dehors de l'aspect purement biologique (...) nous nous intéresserons plutôt aux très grandes différences psychologiques qui existent entre l'identification de la mère à son petit enfant d'une part, et, d'autre part, la dépendance du petit enfant à la mère. »

p. 286

« La reconnaissance de la mère comme personne se fait d'une façon positive, normalement, et ne provient pas d'une expérience de la mère vécue comme symbole de frustration. »

p. 290

La préoccupation maternelle primaire :

« Cet état organisé (qui serait une maladie, n'était la grossesse) pourrait être comparé à un état de repli, ou à un état de dissociation, ou à une fugue, ou même à un trouble plus profond, tel qu'un épisode schizoïde au cours duquel un des aspects de la personnalité prend temporairement le dessus. »

p. 287

La mère suffisamment bonne, Paris, Payot et Rivages, 2006

« La mère suffisamment bonne répond à l'omnipotence du nourrisson et dans une certaine mesure, elle lui donne une signification, et ce maintes et maintes fois. Par l'intermédiaire de la force que donne au Moi faible du nourrisson l'accomplissement de ses expressions d'omnipotence, un vrai *self* commence à prendre vie. »

p. 105

« La mère qui n'est pas suffisamment bonne n'est pas capable de rendre effective l'omnipotence du nourrisson et elle ne cesse donc de faire défaut au nourrisson au lieu de répondre à son geste. A la place, elle y substitue le sien propre, qui n'aura de sens que par la soumission du nourrisson. Cette soumission de sa part est le tout premier stade du faux *self* et elle relève de l'inaptitude de la mère à ressentir les besoins du nourrisson. [...] Lorsque la mère ne peut pas s'adapter suffisamment bien il y a séduction du nourrisson [...] par l'intermédiaire de ce faux *self*, il en arrive à faire semblant d'être réel. »

p. 106-108

« *Mind and it's Relation to the Psyche-Soma* », *Collected Papers*, 245, London, Karnac Books, 1958 [Tavistock Publications], 1984

« Dans le cours normal des événements, la mère essaye de ne pas introduire des complications au-delà de celles que l'enfant peut comprendre et admettre ; en particulier, elle essaye d'isoler son bébé d'accidents et d'autres phénomènes qui doivent se situer au-delà de la faculté de compréhension de l'enfant. D'une manière générale, elle essaye de maintenir le monde de l'enfant aussi simple que possible. »

The child the Family and the Outside World, Penguin, 1957, 1991

« Certains d'entre vous ont crée des œuvres d'art. Vous avez fait des dessins et des peintures, ou vous avez modelé à partir d'argile ou vous avez tricoté des pull-overs ou fait des habits. Quand vous faisiez ces choses, ce qui en résultait était fait par vous. Les bébés sont différents, et vous êtes la mère qui fournit un environnement adapté. Quelques personnes semblent concevoir l'enfant comme de l'argile dans les mains d'un potier. Ils commencent par modeler l'enfant et par se sentir responsables du résultat. Cela est plutôt faux. »

p. 28

6

Compléments *bibliographiques*

1
2
3
4
5
6

Ouvrages

Bruno Bettelheim, *Dialogues avec les mères*, Robert Laffont, 1973.

Marie-Hélène Brousse, *La Relation mère-enfant : ses enjeux dans la psychanalyse post-freudienne* (Thèse) / Université Paris VIII, Vincennes-Saint-Denis, janvier 1991.

Hélène Deutsch, *La psychologie des femmes*, Tome II, *Maternité*, P.U.F., 1954.

Marie-Christine Hamon, *Féminité et mascarade*, Seuil, 1994.

Karen Horney, *La psychologie de la femme*, Payot, 2002.

Jeanne Lampl de Groot, *Souffrance et jouissance*, Aubier, 1983.

Eugénie Lemoine-Luccioni, *La grossesse magnifique*, Seuil, 1976.

Maud Mannoni, *L'enfant arriéré et sa mère*, Seuil, 1964.

Collectif, *S/ dir Michel Soulé, Mère mortifère, mère meurtrière, mère mortifiée*, ESF, 1978.

Wilhelm Stekel, *Lettres à une mère*, Gallimard, 1939.

Donald W. Winnicott, *Le bébé et sa mère*, Payot, 1992.

Revue

L'Ane, magazine du Champ freudien, dossier : *La mère dans l'inconscient*, n°2, Navarin, Été 1981, p. 30-40.

La Cause freudienne, n° 24, *L'Autre sexe*, Navarin, juin 1993.

La Cause freudienne, n° 60, *Les nouvelles utopies de la famille*, Navarin, juin 2005.

La Cause freudienne, n° 65, *La famille Résidu*, Navarin, mars 2007.

La petite Girafe, n°5, *L'enfant entre la mère et la femme*, n°5, mai 1995.

La petite Girafe, n° 18, *Une femme, ma mère ?*, décembre 2003.

Nouvelle revue de psychanalyse, n°45, *Les mères*, Gallimard, printemps 1992.

Textes

Hélène Deutsch, « Maternité et sexualité » (1933) *La Psychanalyse des névroses et autres essais*, bibliothèque Payot, deuxième édition augmentée, 1970.

Ernest Jones, « Le développement précoce de la sexualité féminine », *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot, réédité en 1997.

Ernest Jones, « Le développement primaire de la sexualité de la femme », *Revue Française de Psychanalyse*, volume 3, 1929, n° 1.

Jacques-Alain Miller

« Sur le Gide de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 25, Navarin, septembre 1993, p. 7-38.

« L'enfant entre la femme et la mère », *Filum*, n° 14, Bulletin psychanalytique de Dijon, octobre 1999, p. 5-11.

« Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *Bulletin groupe petite enfance*, n° 6-7, septembre 1995, p. 5-19 et Cf. *Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Seuil, 1994, p. 71 à 75.

« La logique de la cure du petit Hans », *La Cause freudienne*, n° 69, Navarin, 2008, p.96-113.

Éric Laurent

« Lire Gabrielle et Richard à partir du Petit Hans », *Quarto*, n° 1, p. 3, 1981.

« L'objet de la psychanalyse selon Winnicott », *Delenda* (nouvelle série), 1980, p. 32-37.

« Des nouvelles d'Hélène Deutsch », *Ornicar ?*, n° 19, Navarin, 1979, p. 167-168.

« Ce que savait Mélanie Klein », *Ornicar ?*, n° 24, Navarin, 1981, p. 143-150.

Marie-Hélène Brousse

« Winnicott avec Lacan ; la passion du psychanalyste », *Travaux* (Nantes), janvier 1992, n° 2.

« La mère dans la psychanalyse », *Quarto*, n° 47, mai 1992, p. 25-33.